

Montréal
Mai
Juin 1990

$5

DOSSIER

À L'OUEST RIEN DE NOUVEAU ?

Antonelli, Brussels, Caccia, D'Alfonso, El Yamani, Johnston, Matkowski, Robin, Roy, Soucy, van Schendel

FRANCE 35F – BELGIQUE 200F – SUISSE 8F – ITALIA 7000 LIRE – USA $5

Attitudes to Maleness & Femaleness in The Arts

Italia : un mito salvato dai comici



UN CHEF-D'OEUVRE EN LIBERTÉ.



LA QUALITÉ PASSE AVANT TOUT.

5 Éditorial, Editorial, Editoriale

A L'OUEST, RIEN DE NOUVEAU?

6 The conjugal conflict between Canada and Québec.
Murray Johnston

10 Berlin-Transit
Samuel Brussels

14 L'Europe retrouve son centre
Eva Legrand

18 Le syndrome Lépine-Lortie: la fin du politique
Fulvio Caccia

22 Il cadavere dell'Est, ovvero l'altrove abolito
Claudio Antonelli

24 L'histoire a retrouvé son ombre. L'Est insaisissable
Régine Robin

30 Genève, Rome, Budapest: idées pour l'Europe nouvelle
Christian Roy

33 Le mur est tombé, un voile s'est levé
Myriame El Yamani

36 Magma
Antonio D'Alfonso

38 Scénarios: après le communisme. Interview avec Jan Rubes
Pierre-Yves Soucy

40 Le risque de l'autre
Nicolas van Schendel

42 Paravie
Tomasz Matkowski

ART

44 Festival du film sur l'art
Marie-Josée Therrien

46 Attitudes to maleness and femaleness in the arts
John Grande

SOCIETE

48 Metropolitan pride and provincialism
Thomas Steinfeld

CINÉMA

51 « Film bref sur l'amour »
Anna Gural-Migdal

LIVRES

52 Livres en capsules

54 Italia, un mito salvato dai comici
Jerzy Pomianowski

BANDE DESSINEE

56 Vittogatto

58 Courrier



La peinture à l'acrylique est de Kamila Wozniakowska



À l'ouest rien de nouveau, les auteurs

Eva Legrand. D'origine tchèque, née Eva Bitnerova, est professeure à l'UQAM. Elle a publié plusieurs articles sur le roman tchèque et centre-européen du 20[e] siècle, notamment sur Milan Kundera. Elle prépare actuellement un livre sur l'esthétique romanesque de Kundera et un ouvrage sur le kitsch dans le roman contemporain.

Murray Johnston. Obteined a degree in English literature from the Simon Fraser University in Vancouver. He is presently studying the rapports between religious phenomena and æstheticism.

Fulvio Caccia. Poète et écrivain, il dirige le bureau européen de **Vice Versa** à Paris.

Claudio Antonelli. Bibliotecario all'Université du Québec à Montréal, Ph. D. in lettere, giornalista.

Régine Robin. Professeure de sociologie à l'UQAM, elle est responsable de la section essai et théorie littéraire de **Vice Versa**. *Kafka* est le titre de son dernier livre.

Christian Roy. En rédaction de thèse de doctorat sur l'histoire des idées, à McGill University, Montréal.

Myriame El Yamani. Termine un doctorat en communication sur la presse féministe française et québécoise. Est coresponsable de la section société de **Vice Versa**.

Antonio D'Alfonso. Poet, writer, film director and publisher. His most recent book is **The Other Shore**.

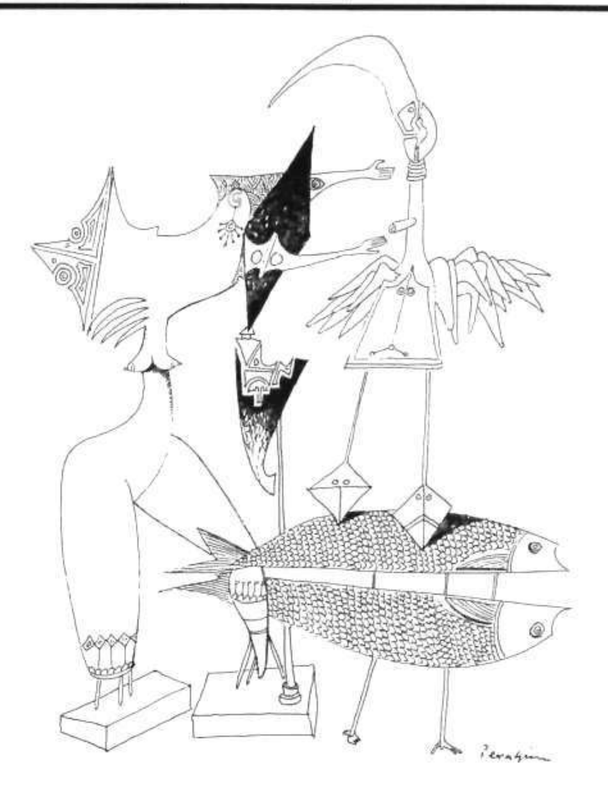
Pierre-Yves Soucy. Attaché de recherche aux Archives et Musée de la littérature à la Bibliothèque Royale de Bruxelles. Coresponsable du Centre International d'Études Poétiques. Il est correspondant de **Vice Versa**.

Samuel Brussels. Écrivain, journaliste basé à Paris mais souvent en vagabondage à travers le monde.

Nicolas van Schendel. Coresponsable de la section Société de **Vice Versa**.

Tomasz Matkowski. Écrivain vivant à Varsovie.





À l'ouest, rien de nouveau?

Le Mur s'est écroulé à Berlin. L'Est a laissé entendre ses voix aux accents de libération. L'Ouest, lui, a crié victoire car l'autre s'ouvrait enfin à sa raison libérale. Pourtant le 6 décembre 1989, à Montréal, c'est la déraison qui éclatait: le Québec, pétrifié, assistait du plus profond de sa quiétude au spectacle terrifiant d'une non-libération.

La tragédie de l'École Polytechnique ne fait que rendre plus visible les contradictions qui se cachent sous l'assurance de la raison occidentale et la présence d'un «monstre» toujours prêt à réduire au néant les progrès qui paraissaient définitifs. À l'Ouest, rien de nouveau donc, sinon l'assurance de détenir une autorité sans défaut. Alors, de la parole retrouvée à l'Est, on ne retient que ce qui fait appel à la qualité de l'idéal démocratique en occident. Le reste se perd dans la rumeur de ce qui s'entend au loin, bien loin de sa vérité. Mais à l'heure où, au Québec et au Canada, on se contente d'afficher la force de sa langue, cet écho lointain indique peut-être qu'il importe de rechercher à nouveau ce qui fonde la parole qu'elle exprime.

De Berlin, à Montréal, de l'écroulement du Mur à la tragédie de Polytechnique, les textes de ce dossier interrogeront la fragilité des rapports entre l'Est et l'Ouest, entre les hommes et les femmes. Parcours entrecroisé qui s'amorcera par le questionnement d'un tout autre rapport qui ne cesse lui aussi de nous interpeller, ici même, quelque part entre le Canada et le Québec: la lettre de Murray Johnston à Louis Dupont, dont l'heureux hasard a voulu qu'elle nous parvienne peu de temps après qu'ait été conçue l'idée de ce numéro.

Ce dossier très spécial ne fait que poser les jalons d'une réflexion qui mérite certainement d'être menée plus loin. La nouvelle section Société a entre autres pour but d'offrir une tribune à la réflexion et au débat que risquent de soulever certains thèmes à portée sociale ou politique qui sont abordés dans ces pages. L'appel à la collaboration est donc lancé pour celles et ceux qui souhaiteraient joindre leurs voix... dissidentes!

Myriame El Yamani
Nicolas van Schendel

Anything New in The West?

The Wall fell in Berlin and voices tinged with the accents of liberation were heard from the East. The West cried out "Victory" for the communist world was finally opening to the marketing principle. The forces of unreason however exploded in Montreal on the sixth of December. Quebec, petrified, witnessed the terrifying spectacle of non liberation in the midst of its tranquility.

The tragedy of the Ecole Polytechnique renders more visible the contradictions hidden within the Western world and the presence of a "monster" always ready to annihilate advances which seem acquired. In the West, therefore, nothing new except the certainty of wielding power. Of the many voices raised in the East, the only ones heard are those that call for an idealized Western democracy while the others are lost as distant rumors, far removed from the truth. But at the same time that Quebec and Canada are still battling over the language issue, this distant echo may mean that one should be concerned with the foundations truly expressed by the words.

From Berlin to Montreal, from the fall of the Wall to the tragedy of the Polytechnique, the articles of this issue examine the fragility of the relations between East and West and between men and women. The relationship between Quebec and Canada is also investigated through a letter Murray Johnson wrote to Louis Dupont and which reached us quite unexpectedly after we had already conceived the themes of this issue.

This special issue introduces a discussion which should be pursued. The new column on "Society" hopes to act as a forum to carry on a debate and reflections engendered by some of Vice Versa's articles. We thus appeal to you to collaborate with us in raising our voices.... in dissidence.

Myriame El Yamani
Nicolas van Schendel

All'ovest, niente di nuovo?

Il Muro di Berlino è crollato. All'Est si sono levate improvvise voci di liberazione e l'Ovest ha gridato vittoria perché l'altro si è finalmente aperto alla ragione liberale. Però il 6 dicembre a Montréal ogni ragione è stata negata: il Québec ha assistito, pietrificato, dal profondo della sua tranquillità, allo spettacolo terrificante di una non-liberazione.

La tragedia dell'Ecole Polytechnique non fa che rendere più visibili le contraddizioni che si nascondono sotto la certezza della ragione occidentale rivelando la presenza di una barbarie sempre pronta a annientare dei progressi che sembravano definitivi. All'Ovest dunque, niente di nuovo, se non la presunzione di possedere una indefettebile autorità. Così, della parola ritrovata all'Est, ci interessa solo ciò che rinvia ai valori dell'ideale democratico occidentale. Il resto si perde nella confusione di ciò che si ode lontano, ben lontano dalla sua verità. Ma nel momento in cui, in Québec e in Canada, ci si contenta di ostentare la forza della propria lingua, quest'eco lontana segnala che è più importante forse occuparsi dei fondamenti della parola che essa esprime.

Da Berlino a Montréal, dalle rovine del Muro alla tragedia di Polytechnique, i testi di questo *dossier* interrogheranno la fragilità dei rapporti tra Est e Ovest, tra uomini e donne. Percorso intrecciato che si avvia con un'interrogazione, che continua a insidiarci, sul rapporto tra il Canada a il Québec: è la lettera di Murray Johnston a Louis Dupont, che per un caso felice ci è giunta poco dopo la concezione di questo numero.

Questo *dossier* davvero speciale pone le basi di una riflessione che merita certamente di essere approfondita. La nuova sezione *Società* ha per scopo, tra l'altro, di offrire una tribuna alla riflessione e al dibattito che rischiano di sollevare certi temi di carattere sociale e politico abbordati in queste pagine. Ecco, si tratta di un appello alla collaborazione rivolto a chi vuol unire alla nostra la propria voce... dissidente!

Myriame El Yamani
Nicolas van Schendel

ILLUSTRATION: PERAHIM

L'été dernier, ayant obtenu un *emploi de professeur dans* une université américaine, je décidai de me remettre à la pratique de l'anglais, rouillé par trois ans de Vieille Capitale. Murray Johnston, récemment débarqué à Québec et en amour avec une québécoise devint mon « instructor ». On ne s'accommoda d'aucune méthode ; les conversations allaient et venaient en toutes directions : politique, culture, langue, philosophie... Je laissai Murray à Ottawa à la mi-août d'où il devait partir pour Edmonton.
J'eus de ces nouvelles récemment : une lettre de 16 pages. Il m'a semblé immédiatement que les lignes qui suivent devaient être partagées.

Louis Dupont

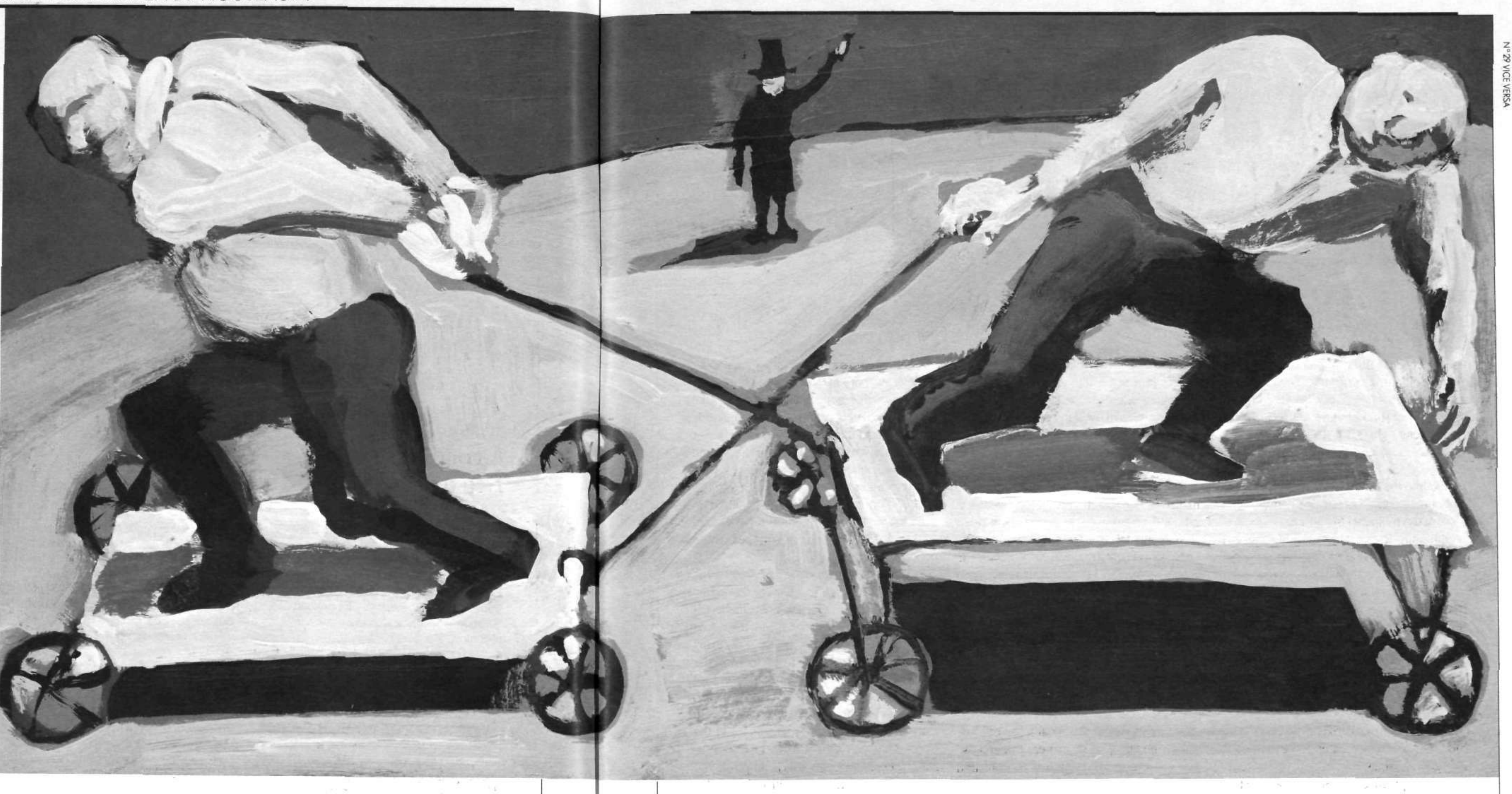


ILLUSTRATION : KAMILLA WOZNIAKOWSKA

THE CONJUGAL CONFLICT BETWEEN CANADA AND QUÉBEC

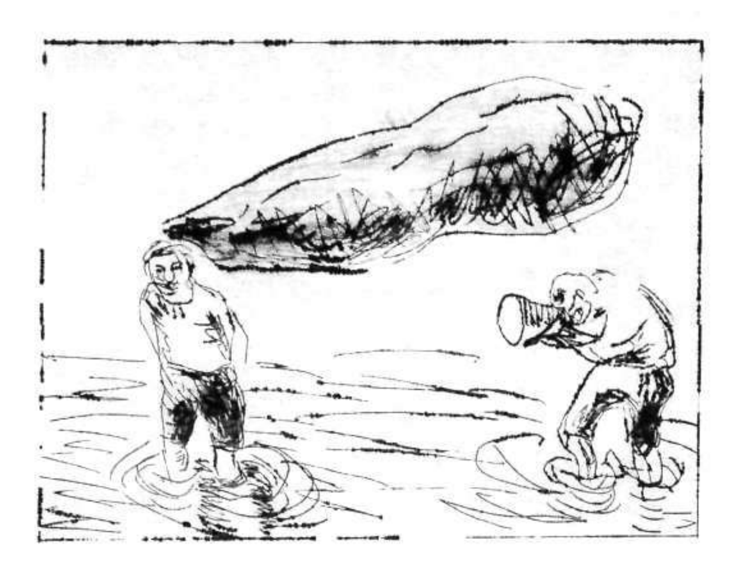
MURRAY JOHNSTON

Often when we spoke, it was about English-French relations in the geographical area north of the 49th. So I thought I'd ramble on about that for a while. Remember last summer – we stopped in front of the English school in Shawinigan and you asked me what I saw. The point was that a city the size of Shawinigan in English Canada wouldn't have had a French school. Finally, you said you weren't being fair and off we drove toward Montréal. While in Edmonton last July I had occasion to recall the English school in Shawinigan. One afternoon my aunt started fulminating, "Those French – now they want a French school in Edmonton. " It's worth noting that my aunt didn't say "those Franco-Albertans," but said simply "those French. " For her the following equation holds true : "those French" = Franco-Albertan = French Canadian = Les Québécois – those who lost the war and ought to know their place in Confederation. I should also mention my aunt believes the British and the French to be traditional enemies. After listening to her, and to other members of my family, it became apparent that by living in Québec I was somehow betraying my heritage. After my holiday in Edmonton, our brief stop in front of the English school in Shawinigan took on added meaning.

One thing I'm curious about : what are the dominant metaphors the Québécois media uses to describe relations between French Québec and English Canada? The English media has hit upon conjugal conflict. A few weeks ago, "Cross Country Check-up," a CBC radio phone-in show, posed the question : does Canada need a marriage counselor ? Is the marriage between the French and the English on the rocks ? A couple of weeks later, CBC radio's current affairs program, "Sunday Morning," devoted one hour to the Meech Lake debate. As an added bonus, "Sunday Morning" featured a (fictional) Canadian couple – an imaginary audience sitting at home listening to the experts debate Meech Lake. Every now and then this imaginary Canadian couple would argue about this or that. The Canadian couple was probably the most interesting part of the show. The husband was English-speaking and the wife was French-speaking (which equals Francophone, which equals Québécoise, which equals someone who lost the battle on the Plains of Abraham and ought to know her place in the marriage).

It's pathetic that the CBC repeatedly invokes the institution of marriage in its noble effort to provide an innoffensive forum in which today's threat to national unity can be addressed and the conflicts existing between English Canada and French Canada can be resolved. It's equally pathetic that the CBC has decided that English Canada gets the penis. In this context English Canada's moves become predictable : if Québec / Franch Canada demands too much, if "she" appears to have too much power, she becomes a phallicized woman. *Equally pathetic again is the CBC's* implicit interpretation of feminism : the liberated woman is a phallicized woman – a woman who is equipped to function in a man's world, that is, in patriarchal society. According to CBC, national reconciliation can be achieved only when French Cabana and English Canada can agree upon the degree of phallicization appropriate to Québec. Basically, the CBC wants Anglophones to accept, understand, and respect a media creation. National unity demands that Québec be implicated in this creation.

I'd like to mention one more example of conjugal conflict in Canada. On "Morningside," Canada's good morning smile, the host, Peter "Something or other" has stated no less than three times that Anglophones simply want Bourassa to stand up and say univocally, "I'm proud to be Canadian. " In other *words, after a big good morning smile,* "En- ▷



glish Canada" (Peter what's his name) wants Québec to say, "My first name is Québécoise and my surname is Canadian." I hope this doesn't sound odd but it's entirely possible that "Peter what's his name" knows he's "Peter Canadian" only after "MRS. Québécoise Canadian" has whispered her name into his ear (with emphasis placed on the surname).... So much for names.

At this moment I'm listening to Québec's community Radio station (CKRL-Quebec). Someone is speaking about "la fin de siècle" and the "fin de millénaire," about social change in China, and about the exciting times we're living in, etc. I have to ask myself why the possibility of an independant Québec isn't being discussed in this context? I should mention I'm relieved the notion of an independant Quebec isn't associated with vacant anticipation of la fin de millénaire – but why does social change seem to be so much a non-issue? Is it that Parizeau has clad the notion of Québécois independence in the garb of "good business sense" and "enlightened economic practice"? Must hommage be paid to the gods and powers that be before sailing off into the unknown? Or is it that Parizeau must propitiate these gods by ensuring there will be no unknown? Am I correct in believing that an independant Québec doesn't have to be a Franco-version of English North America? But in the 1990's, how does one speak about anything without the new millennium promises appearing, so to speak, before its calendrical date?

A few nights ago, I flipped back and forth spending a few minutes with CBC and then a few minutes with Radio-Canada. CBC featured "social change in East Germany" and "The Meech lake constitutional debate." And Radio-Canada featured "The Permanent Underclass of New York City." I hope you don't find it odd if I read these presentations as functional glyphs.

The CBC functioned to maintain social conditions "here." Coverage of social change in East Germany "over there" means conditions "here" are rendered permanent. The Western media always portrays the West as the ideal towards which the fledgling domacracies of Eastern Europe are moving. Why change what's ideal – especially if the ideal, like the new world the new millenium promises, is always just beyong fingers' reach? In a sense this idealization renders permanent – and inaccessible – social conditions "here." On the same program the CBC functioned to create an atmosphere conducive to the resolution of conjugal conflict in Canada.

Radio Canada pointed to a permanent fixture of our society: institutionalized poverty and misery – "The Permanent Underclass." This tag is a euphemism and Radio Canada's presentation, with its bluesy background music and poignant imagery, is an "æsthetization" of real social conditions – an æsthetization into which real, living persons are integrated.

It's interesting the way both the CBC and Radio Canada cover (and take seriously the pun on the word cover) what's been rendered permanent. The West is an ideal impervious to change. "The Permanent Underclass" exists within this ideal. One can juxtapose the tag "The Permanent Underclass" with the phrase "The shift in the population of the chronically poor (once a population comprised primarly of single men, now compromised increasingly of women and children and single parent families). While the phrase "The Feminization of Poverty" does reflect a real demographic shift, it also allows one to characterize the chronically poor as feminine – yet another social issue to be dealt with in the family context.

As this point I want to ask you three questions:

1) In what way does the Québécois media make use of family/sexual metaphors when it presents the news? How would you interpret phrases like "English Canada is saying no to Québec?" What is the relationship between this "no" and Quebec independance?

2) While it's obvious that the English media is exploiting feminism when it uses metaphors of marriage, implying as it does that equality of the sexes can be found in patriarchal institutions and that Québec can achieve equality in the Canadian state, are there other reasons for the utilization of these metaphors of marriage? To what extent do these metaphors partake of other "family news stories" (disintegration of the family, violence at home, etc.)?

3) If I remember we also spoke about Hannah Arendt. In *The Human Condition* she argues that political action cannot take place in the family context. But it is precisely in this context that Quebec-Canada relations are being discussed. If the conflicts existing between Quebec and Canada are resolved, this resolution will not be political. Here's my question: why would Quebec want to remain in a non-political relationship with Canada? How does a person begin to speak about political relationship?

This may sound odd – but often I think many Anglophones find it hard to accept that the words Quebec / Quebecoise / Quebecois need in no way be associated with the words Canada / Canadian. Probably many Anglophones are unable to understand the words Canada / Canadian without reference to the "Canadian family." Canada / Canadian makes sense only in a "national-family sitcom." (In what sort of context would the words Quebec / Quebecois / Quebecoises make sense? Obviously, this is simplistic and needs elaboration. But I will mention that during the last "great" national debate – the one on free-trade – Margaret Atwood stated that the deal meant Canada would have to assume the missionnary position with the United States. Everything's kept in the family. With Uncle Sam, Canada must bare the feminine opening. Does this mean – speaking now of the current great national debate – that Quebec must become Canada's "Canada?" And does this mean that Canada becomes Quebec's / Canada's United States of America? Can one apply the same logic to Quebec and Quebec's relationship with its immigrants? Would immigrants from abroad become Quebec's "Quebec and would Quebec become Canada? Would the immigrants become Canada and would Quebec become United States of America?

To express this in a slightly different manner: not only must Mrs. Quebecoise Canadian whisper into "Peter what's his name's ear ("yes, I'm Quebecoise Canadian; yes you're Canadian"), she must function as a mirror – she must provide "Peter what's his name" with a situation in which "self-recognition" and "self-identification" become possible. A perpetual *stade du miroir* if you want.... □

ABONNEZ-VOUS À VICE VERSA,

le vice intelligent...

VICE VERSA
Le magazine
qui fait
jaillir
l'insolite,
tout ce
qui vit,
circule,
provoque.
Un magazine
différent
pour
un monde
en mutation.

ILLUSTRATION HONO LULU



Abonnez-vous

ANNUEL (5 numéros)	20$	☐
Institutions, à l'étranger	30$	☐
De soutien	50$	☐

ENVOYEZ VOS NOM ET ADRESSE
Avec un chèque ou mandat-poste à l'ordre de *Vice Versa*, C.P. 127, Succursale St-Henri, Montréal, Qc, Canada, H4C 3M3

BERLIN TRANSIT





SAMUEL BRUSSELS

(…) Zoobahnhof. Avec ses hautes parois, la gare semble s'être changée en monument prêt à accueillir une célébration. Premier souci du voyageur avant de rechercher un gîte pour la nuit : déposer le sac en consigne pour marcher libre. Dans toutes les villes, on retrouve les mêmes lieux et ces lieux souvent appellent les mêmes têtes : je reconnais le préposé à la consigne, à peine vieilli, à son poste comme il y a plusieurs années lors de mon premier passage.

Mes pas m'ont vite conduit sur l'artère du Ku'damm après m'être dégagé de la foule qui gravite autour de l'édifice ferroviaire : Polonais chargés de matériel vidéo, revendeurs de deutchmarks DDR au cours improbable.

À l'angle du Kufürstendamm, un tableau électronique géant affiche les dépêches d'agence de presse, entrecoupées de publicité et d'informations touristiques. Bonheur de tomber d'une manière infaillible sur des éléments arbitraires :

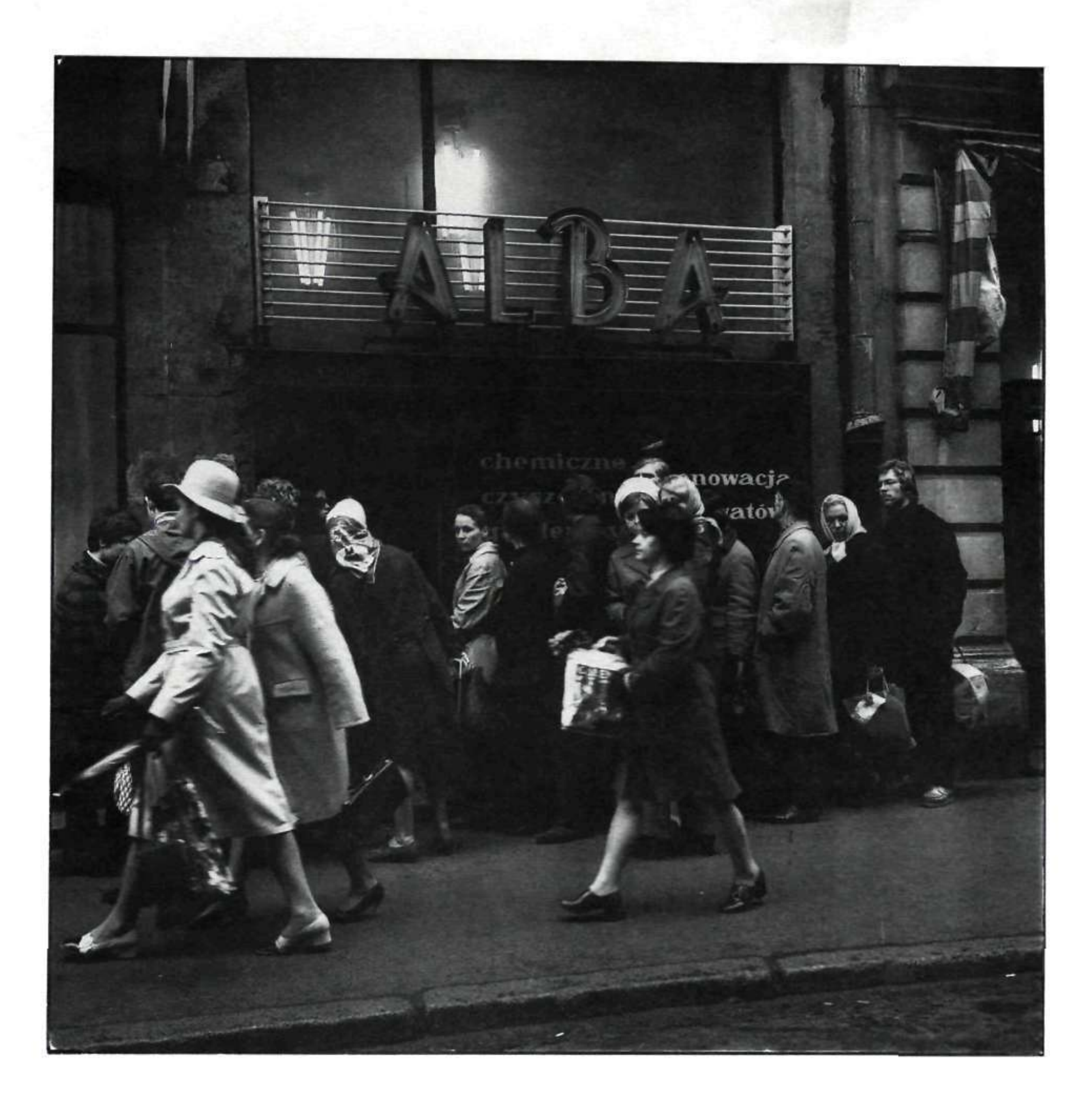
Donnerstag 21 Dezember
+ 16°
Lufdruck Konstant
Luftfeuchtigkeit + 71 %

Soudain quelques lignes dissolvent le tableau et me renvoient au *Hintergrund* :

« Rumänische soldaten rebellieren »

Impression d'une nouvelle *personnelle* qui me rappelle qu'ici, ce n'est qu'une halte.

Pourquoi rechercher les mêmes lieux comme une obsession ou comme la fierté peut-être d'avoir conquis une *place*. J'avais logé, il y a quelques années, dans une pen-



sion tenue par une vieille dame et, sans me souvenir ni du nom ni de l'adresse, j'ai retrouvé la plaque: Astor Hotel, Grolmannstrasse, 40.

Une femme assez jeune, aux cheveux roux, peut-être la fille ou la belle fille de la propriétaire, ai-je pensé cherchant instinctivement un lien de parenté, est venue m'ouvrir et, après la question rituelle, m'a conduit dans une pièce qui était à la fois salle de réception et salle à manger. Tout en la suivant, l'endroit me redevint familier: je reconnaissais le couloir baignant dans la quasi-obscurité comme en temps de restriction. Les portes que nous franchissions et que l'on refermait chaque fois m'entraînaient graduellement dans une autre ère. Elle apparut enfin, cette dame âgée, et elle me sourit. Un cri presque m'échappa: «Frau! vous vous rappelez? J'ai séjourné chez vous.» Elle me souriait encore, comme d'une manière entendue: «Alles voll, tout est complet.» Demain on ouvre la Porte Brandebourg, elle me demande de revenir un peu plus tard. Dois-je laisser mon nom, non, je me souviens de vous.

J'ai marché dans les rues du centre autour de Charlottenbourg et visité la même librairie où j'ai trouvé les poésies du Roumain Dinescu, dans l'édition allemande à la couverture rouge de chez Suhrkamp: *Exil im Pfefferkorn*. Le petit dictionnaire Langenscheidt m'accompagnera jusqu'au-delà de la frontière – que je passerai peut-être. Après avoir pris un exemplaire du *Herald Tribune* dans un kiosque, je m'installe à une terrasse du Ku'damm buvant lentement mon café en lisant les titres à la manière d'un exilé qui s'invente une patrie et qui cherche à garder le contact à travers les caractères typographiques.

La pension: j'ai relevé le nom de la propriétaire au-dessus de la porte. Elle me fait signe de la suivre du haut de l'escalier et se dirige vers la chambre qu'elle m'a gardée. Tout en faisant le lit, car la chambre n'était pas prête, elle me parle de Berlin: une belle ville maintenant, tout va bien. «Alles gut, liebe Menschen, liebe Frauen.» Puis elle s'eclipse avec grâce en déposant les clés sur une table basse. L'expression de gentillesse de cette femme a quelque chose d'extraordinaire. Le prix de la chambre est très modeste. Dix mètres sur cinq, plus la salle de bains à laquelle on accède par un couloir privé où s'érige un lavabo massif à la vasque immense, trop large pour y baigner un nouveau-né. J'occupe la moitié de l'étage à moi seul. C'est le sourire de cette femme qui m'avait marqué. Comme je rentrais un soir tard lors de mon premier séjour, je la trouvai assoupie dans la salle à manger devant le téléviseur qui n'émettait qu'une image de parasites, les programmes étant terminés. Je l'appelai et elle ouvrit les yeux toujours avec ce sourire, un sourire rempli d'une confiance *naturelle*, ou conquise sur soi et les autres, un sourire gagné sur la vie – elle avait au moins l'âge du siècle. «Ah, je me suis endormie,» fut sa simple remarque. Puis elle se leva, éteignit le poste, me souhaita une bonne nuit en me rappelant l'heure à laquelle était servi le petit déjeuner et partit se coucher. C'est cette scène sans doute qui m'attacha à cette femme et qui m'a conduit de nouveau vers ce lieu d'hébergement.

«Die Welt blick auf dieser Tor», le monde regarde cette porte, voilà la une du *Berliner Post* ce matin. D'autres titres épinglés aux ▷

bâches des kiosques apprennent qu'une émeute s'est formée hier pendant le discours du Conducator et que la police a chargé et tiré sur la foule. Ignorant des priorités journalistiques, je me tiendrai à l'itinéraire vague que j'ai projeté : après Berlin, Varsovie et la Baltique, puis essayer d'atteindre le rivage roumain de la mer Noire avec escales à différents points du parcours.

Sentiment d'un rendez-vous avec une *réalité* aussi intense que s'il se fût agi d'un rendez-vous personnel.

Ironie de la météorologie, la température est insupportablement douce ce matin encore comme pour achever la saison d'un coup mortel. En prenant ces notes je m'arrête de temps en temps pour remplir des cartes de vœux – *Frohe Weihnachten und ein Gutes Neues Jahr* (légende sur un fond de Berlin illuminé), sentiment de se situer d'une manière quasi géométrique lorsque le crayon remplit la carte. Dans quelques heures j'imagine la liesse autour de la Porte Brandebourg et pourtant dans la douceur de l'air comment ne pas sentir l'incertitude, le « come to this wall and see » de la ballade.

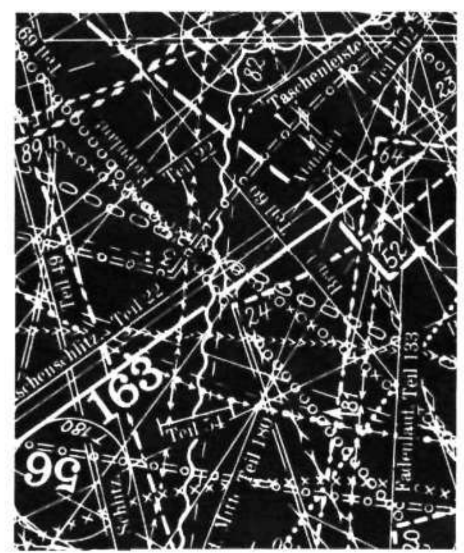
Jamais je n'ai pu « visiter » ce mur, comme jamais je n'ai pu faire l'excursion aux « camps » : incapable de me résoudre à m'octroyer le droit moral d'un tel choix. Tant de cadavres, tant de géôles et, touristes béats, nous nous offririons l'excursion à de tels lieux ? Peut-être n'ai-je agi encore qu'en fonction de mon tempérament, peut-être ai-je montré moins de courage que tous ces pèlerins mais j'aurais eu l'impression de piétiner ces morts et de prolonger leurs tourments, comme j'eus l'impression de côtoyer des esclaves avilis et diminués, déchus de leur dignité d'hommes quand je passai pour la première fois la frontière est. Quand bien même demain ils auraient l'abondance matérielle, il leur faudra reconquérir leur indépendance.

Assis au café Möhring, j'assiste aux déambulations des passants, au mouvement des autos sur le Ku'damm, projeté dans un point de l'espace où je ne peux m'empêcher de sentir l'illumination d'une réalité lointaine, ou passée, réalité étant l'opposé de sérénité. Lentement je me dirige vers Berlin-Est, comme pour assister à quelque chose d'*inéluctable*.

Friedrichstrasse, les gardes sur les passerelles métalliques qui dominaient les voies ont aujourd'hui disparu. Leur absence, pour qui a observé dans l'attente des quais le rythme imperturbable de leurs pas, le bruit de l'écho métallique, a soudain quelque chose de déroutant. Qu'une habitude soit rompue et l'on s'étonne : quels mouvements s'empareront de ces gestes perdus ?

Hasardé et perdu dans Prenzlauerberg, quartier de vieille réputation bohème, j'ai renoncé à retrouver les effigies que je cherchais, reminiscences de lointaines lectures. Une pluie fine et incessante me conduit dans l'antre de l'U-Bahn où je me réchauffe quelques instants, avant de me résoudre à rejoindre Alexanderplatz. Comme le train s'approchait de la station, j'ai demandé à une jeune fille qui occupait un siège voisin comment me diriger vers Unter den Linden. Elle avait déjà interrompu sa lecture et refermé le volume des *Possédés*. Pour toute réponse, elle eut un sourire amusé et nous nous dirigeâmes ensemble vers une des sorties.

Dehors la pluie continuait à tomber, de moins en moins perceptible. Elle m'abrite sous son parapluie et nous traversons la place d'un pas rapide. J'ai cru comprendre qu'elle travaillait dans le plus grand hôpital du monde (?) à Berlin-Est. Elle s'appelle Francesca et quand je lui décline mon nom, elle me de-



mande quel nom est-ce, un nom français ai-je à l'esprit de lui répondre. Ah ! Elle s'excuse de ne pouvoir parler français, « une si jolie langue ». « Qu'est-ce que vous allez faire à Unter den Linden ? » Retrouver la terrasse d'un hôtel où j'avais pris place à mon dernier séjour. Allais-je lui confier mon obsession du *retour* ? Heureusement elle s'exclama : tant d'efforts pour prendre un verre, mais c'est rempli de cafés ici autour d'Alex ! Sur quoi elle me quitte et, rafraîchi par ce dialogue, me moquant soudain de ma fantaisie, je délaisse l'idée d'Unter den Linden pour me diriger vers un café de la place. Ayant choisi un emplacement stratégique qui me donne une vue aussi vaste que possible sur l'intérieur comme sur l'extérieur, je décide d'absorber autant de bières que me le permettront les quelques marks qui me restent. Déjà la pluie est tombée sur Alex, l'horloge de la Rote Kirchen marque seize heures. Le monde, j'imagine, a regardé la Porte Brandebourg et l'obscurité dissout toute marque d'hystérie. « Wir sind ein Volk » : on cherche à chasser l'écho de ce mot. On joue une sonate dans l'établissement : piano, violoncelle et violon, pour ce que je distingue.

Prix à la volée, un bus m'emporte vers Friedrichstrasse en remontant l'allée Unter den Linden que je reconnais, avec l'hôtel dans un angle.

« Pourrais-je vous aider à porter votre valise ? » À la gare – je notais une décrispation chez les fonctionnaires –, une voix m'a surpris, qui s'exprimait en anglais. Sans même y réfléchir, je me prête à la demande et spontanément cette jeune fille me prend le carnet et le journal que je serrais sous le bras. Arrivés sur le quai, nous prenons sur le même train pour les quelques stations qui nous séparent de Berlin-Zoo. D'où vient-elle ? « Ma réponse va vous surprendre. – Pourquoi ? – De l'Union Soviétique. » Je l'entends parler avec une fille qui l'accompagne une langue qui ne ressemble en rien au russe. Elles sont vêtues à la mode hippie des années soixante-dix et portent en bandoulière chacune une guitare, dont la caisse est couverte d'inscriptions que je déchiffre mal. « Excusez-moi si je parle arménien avec ma sœur. – Arménie, d'où ? – Erevan. » J'apprends que ces deux sœurs, Nina et Sona, font le conservatoire de piano à Erevan. Elles viennent à Berlin rejoindre des amis arméniens turcs pour partir dès le lendemain en tournée musicale dans les cercles arméniens d'Allemagne. Nous avons le temps d'échanger nos adresses. « Viens nous voir à Erevan. – Oui, c'est promis, fille d'Erevan, j'irai te voir, toi et les tiens. » J'eusse baisé le crucifix dont tu étais parée, car certes il ne se tournait pas vers Rome. Cette marche préférée de Beethoven que tu me dis aimer jouer, je l'entendrai, moi le dernier des profanes en musique, comme un mouvement célébré depuis cette Arménie que je ne connais pas.

Et la lumière ? Cette absence de lumière à Berlin-Est, elles l'ont vue aussi. Mais il y a moins de lumière encore en Russie, le gris n'est plus une couleur car partout cette teinte domine, à devenir aussi indiscernable que l'air. Un vers me revient et je suis heureux de le formuler en russe : « Partout la même absence de lumière. » Elles rient. Le rire, l'expression la plus pure, la plus vraie de la vie. Seul en France le rire est le propre de l'imbécile. Je les accompagne au bus qui les conduira chez leurs amis et la plus jeune des sœurs trouve le temps de me confier : « J'aurais aimé avoir un frère. – Trouve-toi un mari », fut ma réponse on ne peut plus spontanée qui me laissa perplexe.

Les Arméniennes parties, je rejoins d'un pas distrait ma pension. Là je trouve ma logeuse dans l'immense salle à manger en train de regarder au même vieux poste de télévision noir et blanc les événements de la journée. Oui, le monde a regardé la Porte Brandebourg. Elle est de Graz, Autrichienne, j'apprends finalement, mais a vécu depuis la fin de la guerre à Berlin. J'hésite à lui demander si elle est juive, mais elle soupire oï voï oï voï ce qui est peut-être une exclamation répandue au monde de l'Empire. Je lui paie trois nuits, pensant poursuivre mon voyage après-demain dimanche 24 décembre. « Pourquoi ne pas rester plus longtemps à Berlin, so schön ? – Je veux rejoindre Varsovie. – Ach so ! Warschau ist auch schön ! »

J'ai retrouvé le Möhring pour prendre ces notes, les interrompant pour aller au distributeur de cigarettes. Au sous-sol, j'apprends d'une Italienne en train de téléphoner que Ceausescu aurait été capturé et que les combats continuent dans les rues de Bucarest. Elle se répandait à profusion sur l'ouverture de la Porte à laquelle elle avait assisté : « Molto commovente, molto bello. » Un petit garçon qui l'accompagnait, se juchant sur la pointe des pieds, prit le combiné pour épuiser le crédit de la communication : « Ciao, zia, come stai ? » □

VICE VERSA N° 29

L'EUROPE RETROUVE SON CENTRE



EVA LEGRAND

1

À la fin de décembre 1989, un message du Forum civique (Obcanské Forum – OF) de Prague invitait à un « retour chez soi » tous les compatriotes dispersés depuis vingt, quarante ans, et parfois plus, aux quatre coins du monde. La même invitation fut d'ailleurs réitérée, dès le 4 janvier 90, par le gouvernement tchécoslovaque et son tout nouveau président, le dramaturge et ancien « dissident » Vaclav Havel. Il ne s'agissait point (quoique cela devient désormais possible) de convier les centaines de milliers de Tchèques et de Slovaques à retourner vivre dans leur pays ; il s'agissait plutôt de les inviter à (re)construire, avec les gens restés au pays, un *pont* entre leur terre d'origine et le reste du monde ; en d'autres mots, à aider la Tchécoslovaquie, comme le précise le même message, dans son « retour dans l'Europe » : « Vous constituez cette part qui manquerait irréparablement à l'ensemble que nous commençons à construire. »

PHOTO : IRENA KOMAR

Dans une telle optique, ce *chez-soi* à construire dépasse largement la conception étroite d'une patrie ou d'un État-nation enfermés dans leurs frontières géographiques, mais renvoie à un *espace culturel* au sens large de ce terme, et auquel on peut participer aussi bien de Prague que de Montréal, New York ou Paris. Car ce « retour chez soi » vise, au-delà des individus, une importante production (artistique, littéraire, culturelle, scientifique, etc.) des créateurs exilés, d'origine tchèque et slovaque, production interdite jusqu'à très récemment par le régime de Prague. En plus, ce retour « chez soi » vise aussi les œuvres créées en Tchécoslovaquie (comme c'est le cas des pièces de théâtre du même Vaclav Havel), qui n'étaient publiées qu'à l'étranger ou qui ne circulaient dans le pays que sous forme de samizdat, donc en nombre nécessairement restreint. Ainsi, ces retours chez soi pluriels participent à la restauration d'un *pluralisme* considéré comme condition *sine qua non* de ce « retour dans l'Histoire » dont parle André Glucksmann dans son introduction à « Quelques mots sur la parole[1] », discours que Vaclav Havel devait prononcer à Francfort en octobre 89 lors de la réception du prix de la Paix qui lui fut décerné par les libraires allemands (mais où il n'a pas pu se rendre faute de permission de son prédécesseur Husak…). Retour au pluralisme, dans l'Histoire et, partant, à l'existence des paroles singulières et différentes. Par la négative, ces retours multiples signifient aussi le refus de l'uniformisation, de la standardisation des hommes et du langage et de la censure que le pouvoir communiste exerçait en Tchécoslovaquie depuis plus de quarante ans.

2

Retour dans l'Europe, retour chez soi, retour de la parole… Les questions se bousculent dans l'avion qui m'emmène, après des années, de Montréal à Prague. Retours pluriels, mais qui ne signifient pas un passage d'Ouest en Est ! Ce retour à Prague, en ce qui me concerne, est bien – à plus d'un titre – celui au *centre* de l'Europe, retour *dans* et *de* l'Europe centrale. J'ai l'impression de ressembler au personnage d'une récente caricature tchèque (de Jiranek) dans laquelle un citoyen en colère tente d'expliquer à un journaliste : « Combien de fois faudra-t-il que je le répète ! ? Pas de l'Est ! Centrale ! L'Europe centrale ! »

Pourquoi cette obstination dans l'affirmation d'un *centre* ? Pourquoi cette équation faite entre ce retour chez soi et celui dans l'Europe qu'implique le message du Forum civique ? C'est qu'au-delà de possibles retours individuels à l'espace géographique natal, il s'agit avant tout du retour d'une culture jusqu'alors interdite et, simultanément, à une culture basée sur le pluralisme, la vérité et la tolérance, valeurs dont l'Europe centrale fut le berceau, entre les XIV[e] et XVI[e] siècles. Il me semble significatif à cet égard que la devise « La vérité vaincra » – pour laquelle le grand réformateur tchèque Jan Hus a préféré mourir (en 1415) sur le bûcher comme hérétique plutôt que de désavouer son enseignement[2] – anime depuis lors l'esprit réformateur tchèque qui, surtout dans notre XX[e] siècle, n'a cessé d'affirmer sa « dissidence » (son hérésie) face à toute idéologie aux relents totalitaires. C'est cette même devise que le philosophe et le président de la première république tchécoslovaque (1918), T. G. Masaryk, a fait inscrire sur son drapeau. C'est pour elle qu'un jour de janvier 1969 un jeune étudiant tchèque, Jan Palach, pour protester contre l'invasion soviétique de son pays et la « normalisation » qui s'ensuivait, a embrasé son corps dans l'espoir de réveiller le cri de la nation. Et c'est cette même *vérité* qu'un des plus grands philosophes tchèques de ce siècle, Jan Patocka (dernier élève de Husserl, cofondateur, avec Vaclav Havel, de la Charte 77, mort quelque temps après, à la suite d'un long interrogatoire de la police de Prague…), considérait comme la question la plus ardue et la plus actuelle de la philosophie moderne. Reprise par le « dissident » Vaclav Havel devenu président de la Tchécoslovaquie le 29 décembre 89, cette devise peut enfin se conjuguer au présent. Cette « vérité » à laquelle on tient tant, essentiellement antitotalitaire, résonne pour moi, de façon puissante et universelle, dans ce poème de F. Halas :

Je ne veux pas être
comme il leur plairait
je ne veux pas être pilier de proclamations
opinion publique
je ne veux pas être le souffleur avalant la poussière
de leurs comédies
jouées sur une scène de cercueils[3]…

Donc, pour parler encore de ce retour vers le centre : il s'agit du retour à la parole jusqu'alors censurée (et la littérature tchèque du XX[e] siècle est avant tout une littérature d'exils successifs, extérieurs et intérieurs), au langage polysémique, retour à la mémoire, au passé (mais sans le passéisme), bref à l'Histoire. « La culture de l'Europe centrale est hybride et métisse. (…) Nous sommes l'Europe conjuguée au passé composé, le voisin exotique. Relativiser est notre spécialité », écrit un Centre-Européen célèbre, le romancier hongrois György Konrad[4]. Il fut d'ailleurs, avec le Tchèque Milan Kundera, parmi ceux qui ont relancé, au début des années 80, la discussion sur la spécificité culturelle et historique de cette Europe centrale dont on a évacué jusqu'au nom dans la nouvelle carte politique établie après la Seconde Guerre mondiale, après l'annexion de la quasi-totalité des petites nations qui la composent dans l'empire dit de l'Est…

Parcourant de nombreux essais consacrés récemment à la culture tchèque, l'interrogation sur ce retour *chez soi*, à ce « passé composé » centre-européen, apparaît comme un de leurs dénominateurs communs. *« Kde domov muj ? Kde domov muj ? »* (Où est mon « chez-moi » ?) Est-ce par hasard que l'hymne tchèque commence par cette question inquiète, deux fois répétée, qui suggère la recherche de quelque chose de « perdu » ? (Est-ce par hasard que l'hymne polonais, comme le disait Kundera, commence par « La Pologne n'a pas encore péri » ?) Ce *chez-soi* (*domov*) à retrouver ou à préserver, voilà ce qu'on ne retrouve guère dans les hymnes des grandes nations. On ne s'étonnera donc pas si, dans le cours des événements qui bouleversent l'Europe tout entière, cette question se pose de façon on ne peut plus actuelle. Et ce retour chez soi, à Prague, à ce *centre décentré* qui représentait longtemps, comme le dit fort à propos Markéta Goetz-Stankiewicz, un « prototype de chez-soi perdu[5] », devient d'une évidente urgence.



3

Au moment de la nomination de Vaclav Havel à la présidence de la Tchécoslovaquie, issue logique de ce qu'on a appelé, par l'expression quasi oxymorique, la « révolution de velours » ou la « tendre révolution » (ce qui n'est pas sans évoquer, malgré toutes les différences, cet autre oxymore qu'est la « révolution tranquille » du Québec), d'aucuns se sont inquiétés de voir dans ce poste crucial, au moment sans doute le plus important de l'histoire de la Tchécoslovaquie de cette fin de siècle, un dramaturge, donc une personnalité *culturelle* plutôt que *politique*. Pourtant, cette inquiétude ne gêne guère une personne familière de l'histoire et du paysage culturel et politique tchèque. À cet égard, je voudrais ▷



rappeler simplement que la politique tchèque *moderne* prit naissance vers la fin du XVIII[e] siècle justement comme une *politique culturelle* (ce qu'on appelle la « renaissance nationale »... Palacky, Havlicek, etc.) et que sans cette particularité, la nation tchèque, son histoire, sa culture, sa langue, n'aurait tout simplement pas survécu à plus de 200 ans de germanisation et de recatholisation forcées, orchestrées depuis 1620 (bataille à la Montagne Blanche) par la dynastie des Habsbourg. (C'est après cette date que commence le premier grand exil de la culture tchèque. Je ne rappellerai que deux événements : la décapitation des vingt-sept nobles tchèques, élite de la nation, et l'exil du plus grand intellectuel tchèque de l'époque, Jan Amos Komensky (Comenius), événements qui font étrangement écho, une fois de plus, à la célèbre phrase de Jan Hus pour qui « on brisait la tête à qui disait la vérité »...)

Et je rappellerai aussi que le premier président de la république tchécoslovaque, T.G. Masaryk, était un philosophe d'envergure internationale et que c'est avec sa tradition que la nomination de Vaclav Havel renoue. (Incidemment, l'œuvre de Masaryk fut également interdite à la mémoire de la nation. Dans les années 50, on a mis à l'index non seulement ses essais politiques mais aussi ses études sur Comenius, Hume et Pascal.) Tout ceci ne représente que quelques exemples parmi tant d'autres de la « politique anticulturelle », basée sur l'oblitération de la mémoire, qui régissait depuis plus de 40 ans la Tchécoslovaquie. S'étonnera-t-on alors de ce juste retour de ce que Vaclav Havel nomme la « politique anti-politique[6] », autrement dit d'une politique *éthique* qui n'évite pas l'histoire, mais qui se donne pour tâche de remplir les blancs laissés par les tracés labyrinthiques (et tout « kafkaïens ») d'un pouvoir bureaucratique totalitaire ?

4

De quoi s'agit-il en somme ? De la fin de « l'étouffement de la culture » dont parle Havel dans sa célèbre *Lettre à Husak* (1975) car la culture représente par essence « l'antidote de la manipulation sociale[7] ». Ainsi, le retour *chez soi* signifie surtout un retour à la *polysémie du langage* car le pouvoir du mot dont il est largement question dans les écrits de Havel (mais dont parlent tous les grands textes littéraires de l'Europe centrale de ce siècle) réside précisément dans cette polysémie. Hölderlin savait déjà que « le langage est le plus dangereux de tous les biens ». La question est de savoir, comme dirait Humpty Dumpty de Lewis Carroll, *qui en sera le maître*. Or Havel et avec lui des millions de personnes savent fort bien, pour l'avoir expérimenté dans leur propre chair à plusieurs reprises, qu'« un seul mot peut ébranler une puissante machine bureaucratique » (« Quelques mots sur la parole »), cette machine totalitaire productrice d'un langage uniforme, hypnotique de par son rythme répétitif et mécanique, et qui se croyait par là même infaillible.

Il nous reste à méditer, en tentant de comprendre les enjeux « langagiers » de ce qui se passe depuis peu « à l'Est », deux cents après la Révolution française, sur la célèbre *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* selon laquelle chaque citoyen devrait avoir le droit de posséder sa propre imprimerie... (J'ai invité, il y a deux ans, le romancier Négovan Rajic dans le cadre d'un cours sur la littérature fantastique que je donne régulièrement à l'UQAM. Il a commencé par lire un court texte « fantastique » dans lequel un homme devait se rapporter à la police lorsqu'il voulait acquérir une simple machine à écrire et ensuite chaque fois qu'il y écrivait un texte de son invention. Je n'oublierais jamais l'incrédulité des étudiants lorsque Rajic leur annonça ensuite, le plus tranquillement du monde, qu'il venait de leur lire l'extrait d'une loi alors en vigueur en Roumanie.)

Je ne puis énumérer ici tous les textes, même pas les plus importants, ne serait-ce qu'en langue tchèque (la culture, la langue et la littérature slovaques ont leur histoire propre), qui ont été frappés de censure totale ou partielle depuis des décennies par le gouvernement communiste. Je rappellerai seulement, avec Jan Vladislav[8], que l'Index en six volumes (!) publié à Prague en 1960 rayait de la mémoire de la nation plus de 6 500 titres de quelque 500 auteurs (tchèques, slovaques et étrangers) dont à titre indicatif : Churchill, Beria, Huxley, Jacobson, Kalandra, Koestler, Sinclair, Trotski, Masaryk, sans parler des œuvres tantôt interdites, tantôt rééditées comme ce fut le cas (dans les années 50) des textes de Kafka, Dostoïevski, Baudelaire, Capek, Tchekhov et j'en passe... Je pourrais poursuivre ce long cortège par des noms voués à l'oubli dans la période de la « normalisation » qui a suivi 68, mais dont les paroles n'ont heureusement pas cessé de chercher, chacune à sa façon, les chemins de traverse qui les ramèneraient « chez eux » à partir de leur exil extérieur (Kundera, Skvorecky, Salivarova, Kohout, Kral, Liehm, Forman, Kolar, etc.) ou intérieur (Havel, Patocka, Skacel, Kosik, Bondy, Kriseova et des dizaines et des dizaines d'autres noms aussi significatifs). Oui, je dirais que l'ironie de l'histoire a voulu que la véritable « glasnost et perestroïka » tchèque (mais pas seulement tchèque !) en train de s'accomplir au *centre* de l'Europe, relève avant tout du domaine *sémantique*.



5

En janvier dernier, lors des quelques journées (si courtes) que j'ai pu passer à Prague, de longues queues fort animées bordaient par-ci, par-là, les librairies de la ville. L'arrivage de livres, interdits encore quelques semaines auparavant, faisait faire des prouesses matinales (parfois dès cinq heures) à mes amis qui, d'habitude, ne s'embarrassaient guère d'un retard au travail. Un visiteur étranger serait sans doute surpris de voir que dans les transports en commun de Prague, on trouve plus de lecteurs de livres que de journaux, mais, ce qui auparavant relevait d'une lecture strictement privée (et surveillée) s'étalait maintenant au vu et au su de tous. Pour la première fois, comme on me l'a fait remarquer par dérision, les tramways praguois ressemblaient à ma bibliothèque montréalaise où, depuis vingt ans déjà, s'accumulent toutes les publications de la maison d'édition en langue tchèque, *68 Publishers Toronto* (dirigée par Z. Salivarova et son mari, le non moins célèbre romancier J. Skvorecky), ou encore celles d'autres maisons d'édition grâce à qui la littérature tchèque, quoique morcelée, a pu survivre à ce que Kundera a nommé, dans un de ses grands romans, « l'oubli organisé ». Je n'ai jamais pu quitter un tramway sans qu'une discussion, aussi agréable que passionnée, s'engage entre une personne inconnue, les amis qui m'accompagnaient et moi (sans doute attirais-je l'attention par mon habillement différent, sans doute aussi par une légère « pointe d'accent » que mes vingt années québécoises ont greffée à ma langue maternelle...). Oui, c'est en fait cette soudaine *absence de peur et de méfiance dans le langage* qui m'a le plus marquée pendant ce trop court séjour à Prague.

Je m'explique d'ailleurs mal (oh que si, je me l'explique bien car vingt ans d'habitude obligent...) ce drôle de sentiment aux vagues relents de peur mêlé à un rire intérieur à la Chwéïk (celui qui sait duper le pouvoir) que j'avais ressenti, fugacement, lorsque le douanier tchèque m'avait posé aimablement, comme un automatisme si je puis dire, la question « habituelle » (sans doute cette question aussi a dû changer depuis janvier) : « Quelque chose à déclarer? Quelques objets interdits? »... On a ri longtemps avec ma famille (mais ce n'était plus le rire de Chwéïk!) réunie autour de la valise pleine de livres tchèques achetés au Canada (des Havel, Kundera, Vaculik, Skvorecky, Kohout, Patocka, Bondy, Peroutka..) en évoquant la tête du douanier lorsque je lui ai répondu par une autre question : « Bien, les livres de monsieur le président ne le sont plus, je suppose? »... (Quel plaisir de restaurer enfin un peu d'humour sur une frontière « de l'Est » !)

Sixième jour... il fallait songer au retour *chez soi*... L'avion me ramenait vers Montréal, vers le Québec, pays natal de mon fils, où je tiens à vivre, à travailler, à aimer et où j'ai passé maintenant autant d'années de ma vie que celles passées dans mon pays natal. Alors : *Kde* domov *muj*? Où est mon *chez-moi*? Suis-je condamnée à vivre entre deux pays, dans la faille d'une nostalgie schizophrénique? Je ne le crois pas. Je choisis de me tenir dans le *centre* – dans une *zone frontière* qui sépare et unit à la fois. Je choisis d'habiter un langage qui fuit la dissociation schizophrénique entre l'expression et le contenu, un langage qui révulse (comme me l'ont appris si bien les grands romanciers centre-européens de ce siècle, de Kafka à Kundera) tout « uniforme verbal » en leur préférant les coïncidences oxymoriques.

Le pilote annonce pour bientôt l'arrivée à l'aéroport international de Mirabel. International! Hinternational! La célèbre devise du praguois Johannes Urzidil (né en 1896), pour qui cette ville était la plus cosmopolite de toutes, me revient en mémoire : « Je suis *hinternational*! »... *Hinternational* : c'est-à-dire *derrière les nations*... □

Notes

1. Vaclav Havel / André Glucksmann, *Quelques mots sur la parole* précédé de *Sortir du communisme, c'est rentrer dans l'histoire*, éditions de l'Aube, 1989.
2. Symbole de la résistance nationale tchèque, Jan Hus fut condamné par le Concile de Constance.
3. Écrit en 1947, cité en français par Jindrich Chalupecky, « Littérature et liberté », *Cahiers de l'Est*, aut. 76, n° 7, p. 81-93.
4. György Konrad, « Notes sur votre Europe centrale et la mienne ». *La Revue Est-Ouest internationale*, vol. 1, n° 2, printemps 89, 29-33.
5. Martkéta Goetz-Stankiewicz, Praha- mesto rozcesti jako prototyp domova (Prague- ville-carrefour comme prototype d'un chez soi), *Promeny*, New York, Czechoslovak Society of Arts and Sciences, 27/1/1990, 66-77.
6. Vaclav Havel, *Essais politiques*, Calmann-Lévy, 1989. Voir aussi *Interrogatoire à distance*, éditions de l'Aube, 1989.
7. *Ibid.*
8. Jan Vladislav, « La censure d'ici et d'ailleurs », *L'autre Europe*, n° 17-18-19, L'Âge d'homme, 1988, 98-101.

LE SYNDROME LÉPINE-LORTIE
LA FIN DU POLITIQUE



FULVIO CACCIA

Y a-t-il un syndrome Lépine-Lortie au sein de la culture politique québécoise et de ses institutions? Et, si c'est le cas, à quoi cela renvoie-t-il? Telles sont les questions que nous devons nous poser aujourd'hui alors que notre société accuse une fâcheuse tendance à « oublier » les questionnements embarrassants ou à les classer dans une catégorie fourre-tout qui permet d'en éluder les causes: le fait divers.

Il est en effet significatif que ces deux tragédies – car elles le sont, au sens grec du terme – se soient déroulées dans des lieux destinés justement à perpétuer la société dans ce qu'elle a de déterminant: son fondement symbolique. En prenant d'assaut l'Assemblée nationale du Québec, Lortie s'attaquait à la légitimité du pouvoir politique, comme Lépine à la Polytechnique s'en prenait à la représentation du savoir et à son pouvoir d'émancipation. On peut émettre l'hypothèse que c'est en tant que futures détentrices d'un savoir et, circonstances aggravantes à ses yeux, d'un savoir technique, donc transformateur du monde réel, que les étudiantes de Polytechnique ont été abattues par Lépine. La transmission de cette science de la technique, apanage traditionnel de l'homme, était considérée par l'assassin comme la véritable menace. C'est l'instauration d'une matrilinéarité maîtrisant le processus de production après s'être assurée celui de la reproduction (par les moyens de contraception modernes) que redoutait fantasmatiquement Lépine. Or cette matrilinéarité imaginaire dont l'homme aurait été complètement évincé renvoie à une autre généalogie: la patrilinéarité.

Les institutions sont garantes du cadre dans lequel se déploient les activités humaines d'une communauté, assignent aux individus qui la constituent leur place et de ce fait assurent leur ancrage à l'intérieur du champ du réel. L'identité individuelle et collective se dégage de la circulation dialectique qui s'opère sans rupture entre l'individu et l'institution dépositaire de l'Histoire. C'est ainsi que l'individu acquiert le statut de sujet et devient, de par ses critiques et ses oppositions à la tradition, partie prenante du processus de transformation politique de sa société tout en lui assurant du même élan sa continuité. La moindre attaque du fondement symbolique des institutions nous concerne tous car elle touche l'humanité même de tous par le geste d'un seul.

Sans remonter au Moyen Âge où l'Église faisait des institutions une simple émanation de la toute-puissance divine, on peut sentir en Occident, deux siècles après l'instauration de l'État de droit et cinquante ans après la sanglante perversion de l'État par l'idéologie nazie, une crise de la légitimité des institutions. En France cette crise a été perceptible de diverses manières et notamment l'automne dernier à travers l'affaire dite « du tchador » – porté en général sous la contrainte paternelle par une poignée d'écolières musulmanes comme signe distinctif de leur religion au sein de l'école. Jusqu'où le principe de tolérance dans un État laïque permet-il le surgissement de l'ancienne référence religieuse? Après un débat où sont intervenus les

ILLUSTRATION: ALAIN PILON

acteurs connus et moins connus de la scène politique et intellectuelle française, le Conseil d'État a finalement statué de façon très circonspecte en laissant aux directeurs de l'école publique, autrement dit aux instances légales, le loisir d'apprécier la situation et d'agir en conséquence. Ce débat n'aura pas été inutile. Il aura permis à tout le moins de réaffirmer les principes de l'éducation laïque en France et d'assurer leur fonctionnement.

Au Québec, au même moment, cette crise de la légitimité a éclaté sur le mode de l'extrême violence et du terrorisme, dans un horizon consensuel dominé par la résurgence de l'idée d'indépendance et des valeurs du nationalisme traditionnel. Ce geste intolérable pourrait demeurer incompréhensible, c'est-à-dire préserver son irréductible fatalité individuelle, si nous ne saisissons pas la façon par laquelle le privé se relie au public.

Dans un livre remarquable, abondamment commenté au Québec, *Le Crime du caporal Lortie*, le juriste et psychanalyste Pierre Legendre expliquait en quoi consistait ce mécanisme. « L'identité pour le sujet relève d'un processus, l'équivalent d'une conquête – conquête sur l'opacité de l'indifférenciation –, et la distinction institutionnelle des places est là pour nous rappeler que le processus d'identification est un processus forcé, l'horizon du forçage imposé par la loi à tout sujet, quel que soit son sexe pour l'arrimer au destin de l'espèce. Le principe structural, cheville qui unit, mais aussi laisse jouer et grincer, les deux régistres (institutionnel et subjectif), c'est le principe du Père ou, pour m'exprimer ici en suivant Freud à la lettre, le *complexe du Père* dans l'humanité, complexe de chacun des parents avant d'être à l'œuvre en chacun des enfants[1]. »



C'est ce complexe qui permet d'opérer le lien entre privé et public. Lacan a développé cette notion en proposant « le nom du père » comme métaphore de ce processus déterminant. Selon cette hypothèse, il suffit que le nom du père circule selon certaines modalités pour castrer l'enfant, c'est-à-dire *le séparer* du désir fusionnel de la mère et l'instituer comme être manquant. Par la suite l'enfant cherchera à combler ce manque en accédant au symbolique et donc à la sphère de la culture. L'une des conditions clés consiste en ce que le père soit lui-même séparé du désir de sa propre mère pour devenir à son tour un opérateur symbolique et installer la limite et par conséquent l'interdit.

Or cette limite Lépine l'a franchie un certain jour du mois de décembre en l'inversant malignement. Par quel moyen? En *séparant* les hommes des femmes qu'il allait abattre si l'on ose dire: *objectalement*. Par ce geste extrême, Lépine a parodié l'interdit, dévoilé l'horreur de la castration. La perversion théâtrale de cette vérité de la différenciation humaine (nous sommes différents et nous avons chacun notre place à tenir) a eu comme effet direct de nous associer à son crime. Tous autant que nous sommes. Car la rupture totale avec l'autre réaffirme paradoxalement sa souveraineté, son irréductibilité. William Styron décrit un moment semblable dans *Le Choix de Sophie*[2]: sur les quais de la gare d'Auschwitz, le médecin responsable de la sélection pour les fours crématoires oblige dans l'instant Sophie à choisir celui de ses deux enfants qui ira à la mort. Manifestation du mal absolu dont la liberté absolue serait le nadir. Nous retrouvons là « le processus forcé de l'indentification » imposé par la Loi dont parle Legendre mais cette fois inversé avec perversion pour en tirer un système occulte totalement codifié, une allégorie de Loi du Père qui, elle, est métaphorique par essence et donc porteuse de vie et de mouvement[3]. Le totalitarisme n'agit pas autrement pour singer les attributs du vrai pouvoir de la force, le passage à l'acte, la terreur, à l'image du virus qui copie le code génétique de la cellule saine pour s'y introduire. Si la violence idéologique fonctionne à l'excès, surdéterminée par la dimension institutionnelle, à l'opposé, ces meurtres individuels et ritualisés se signalent par leur manque, leur indétermination surgissant comme la phase ultime et indicible d'un désarroi causé par l'absence de cette Loi que n'a su introduire le père dans la cellule familiale.

À cet égard, Lortie comme Lépine ont voulu échapper à la fatalité en rompant la chaîne de la violence familiale perpetuée par leur propre père. Leur biographie ont en commun le même itinéraire empreint de coups et de violence, avec leurs parents respectifs et dont le père fut pour finir le grand absent de leur adolescence. Qu'avaient-ils à opposer à la violence sinon cette violence, parodie d'une autorité désormais absente? Il a donc fallu paradoxalement qu'ils y succombent à leur tour pour s'en libérer. Tel était, dans leur logique psychotique, le prix à payer. « Aucun humain ne peut renoncer au fondement d'humanité de sa propre humanité, quel qu'en soit le prix pour lui-même et pour les autres. Voilà la leçon de l'assassinat[4]. »

Ce déficit de la fonction paternelle doit être relié à l'enchaînement des générations qui l'ont reconduite. C'est là que le destin de Lortie et de Lépine devient emblématique. Alors que la généalogie du premier plonge dans le terroir de l'ancienne colonie française, le second est le produit d'un métissage résultant de l'émigration (son père était algérien). Par la rupture avec la mère patrie, la colonisation comme l'émigration interrompent la chaîne géo-physique des générations et affaiblissent par contrecoup le lien à la Référence et à l'origine. Or la modernité a revendiqué cette déculturation comme un des signes tangibles du progrès et de l'avant-gardisme. Il s'agissait alors de se débarrasser de ▷

Vice Versa à l'étranger

En France
Région parisienne

Compagnie
58, rue des Écoles 75005 Paris

Le Divan
37, rue Bonaparte, 75006 Paris

Librairie Tschann
125, bd du Montparnasse, 75006 Paris

Flammarion 4
Centre G. Pompidou, Beaubourg 75004 Paris

La Hune
170, Boulevard St-Germain, 75006 Paris

La Tour de Babel
10, rue du Roi de Sicile, 75004 Paris

L'Épigramme
26, rue Saint-Antoine 75004 Paris

Librairie Mélanie
391, rue des Pyrénées, 75020 Paris

The Abbey Book Shop
29, rue de la Parcheminerie, 75005 Paris

En Province

Actes Sud
Passage du Méjan, 13200 Arles

Du Monde méditerranéen
16, rue Bonnetière 84000 Avignon

La Machine à lire
18, rue du Parlement Saint-Pierre 33000 Bordeaux

Calligramme
75, rue Joffre 46000 Cahors

La Librairie de l'Université
2, Place Léon Martin, 38000 Grenoble

La Réserve
14, rue Henri-Rivière 78200 Mantes-la Jolie

La Librairie
5, Place du Bon Pasteur, 4400 Nantes

Librairie plurielle
7, rue Gambetta 72000 Le Mans

Librairie Festival
47, Grande Rue 72200 Laflèche

En Belgique

Les Epéronniers
55-57 rue des Epéronniers
1000 Bruxelles

Tropismes
11, Galeries des Princes, Bruxelles 1000

De Rome
Avenue Louise 50 bis, 1050 Bruxelles

Librairie L'Étoile
144, boul. Adolphe Max, Bruxelles 1000

W. H. Smith
71-75 Boul. A. Max, Bruxelle 1000

Prétexte
48, rue des Clarisses, Liège 400

En Suisse

Dans le réseau des librairies desservies par le distributeur
Naville
38-42 ave. Vibert, 1227 Carouge

In Italia

Nelle librerie Feltrinelli

l'emprise autoritariste d'un pouvoir ossifié et séculaire. La contestation des années 60, la contre-culture, le féminisme ont bouleversé en profondeur les anciennes références et notamment le patriarcat. Comment penser cette déculturation ou cette perte aujourd'hui afin d'en comprendre et d'en limiter, pourquoi pas, les effets pervers?

En tant qu'homme et fils d'immigrant, je ne pouvais qu'être doublement affecté par cette question; d'autant plus que dans ce magazine j'ai assuré avec d'autres la promotion du métissage issu de l'immigration (dont le transculturel est la théorisation) comme une voie de traverse entre le repli vers l'ethnocentrisme et le nivellement réducteur de la culture de masse. La double identité de Lépine m'y ramène comme à un lancinant leitmotiv. Sous ce nom familier au point d'être popularisé par un spot publicitaire, s'en cachait un autre, radicalement étranger dont l'altérité allait éclater à travers cette indicible violence en nous donnant à voir à quel point l'identité demeure fragile dans un contexte minoritaire.

La transculturation a eu dès son origine deux significations différentes quoique complémentaires[5]. La première remonte au cubain Fernando Ortiz qui la forgea en 1940 en lui assignant d'emblée le sens, justement, de synthèse et de positivité. « Y cada immigrante como un desarraigado de su tierra nativa en doble trance de desajuste y de reajuste, de *de culturatión* o extulratión y de *aculturatión* o in inculturatión, y al fin, de sintesis de *transculturation*[6]. » Ce néologisme traduisait mieux, selon son auteur, la brutale superposition des cultures qui caractérise si bien l'Amérique et dont le métissage demeure, selon tout un courant de pensée latino-américain, l'essence même. La seconde acception recoupe le manque, la maladie identitaire, et fut employée comme adjectif dans les milieux cliniques nord-américains pour désigner la psychiatrie transculturelle. L'ethnopsychiatre George Devereux l'utilisera pour qualifier son approche qu'il voulait « neutre par rapport à la multiplicité des cultures possibles ». Son but était de rendre compte de son travail auprès d'un Amérindien déchiré entre son origine ethnique et la société de consommation américaine émergente[7].

On le voit, alors que dans le domaine sociologique, la transculture éclaire un devenir, ici elle signale plutôt un trauma, une négativité que l'ethnopsychiatrie cherchera à diagnostiquer. Positivité de l'un, négativité de l'autre : avers et envers de la même réalité.

Immigrant par son père et québécois par sa mère, Lépine définit tragiquement le pôle négatif de la transculture saisie en tant que « maladie » de l'identité. Cette position de « l'entre deux » ne peut être supportable que dans la mesure où elle est exprimée, affirmée par la parole. C'est dans l'assomption, la symbolisation de la blessure originelle que la transculturation devient valeur positive et universelle. Car elle est acceptation de la limite, quête des fondements identitaires, désir de savoir, culture.

Or, disons-le, c'est cette culture qui fait défaut à la société civile de notre temps pour lui permettre de saisir les nouveaux enjeux de la donne identitaire et ce faisant du discours nationalitaire. Plus que jamais ce retour conjoncturel du principe de l'autodétermination demeure une opportunité à saisir pour renouveler le débat sur la spécificité québécoise des années 90 au lieu de l'abandonner aux seules forces du marché comme curieusement, une décennie plus tôt, ce fut le cas à l'égard de la sphère politique. Faut-il inévitablement tomber dans le piège des extrêmes? Le politique est-il à ce point antinomique de l'économique? La nation comme contrat de celle de l'appartenance ethnique? La culture doit-elle et, si tel est le cas, est-elle en mesure de s'opposer à l'État? Dans cette logique de la fatalité, la tuerie de Polytechnique et celle de l'Assemblée nationale apparaîtront comme un autre symptôme de la dissolution du politique au stade dit avancé du capitalisme. Ainsi le Québec consacre son entrée définitive dans l'ère postmoderne et clôt la décennie de l'après-référendum. Comme vingt ans auparavant les événements d'octobre avaient signifié la fin du régime hérité de Duplessis et l'entrée dans l'ère moderne. Moderne, trop moderne, le Québec paie de la sorte son lourd tribut au développement économique, faute d'agent de médiation.

Or cette médiation ne peut se faire que par l'introduction de la métaphore paternelle au sein de la culture politique pour lui fixer ses limites, lui assigner sa place et du coup sa destinée. Opération qui exige en retour l'évaluation critique de l'idéologie de la déconstruction, faite autour de la notion du pouvoir ces deux dernières décennies...

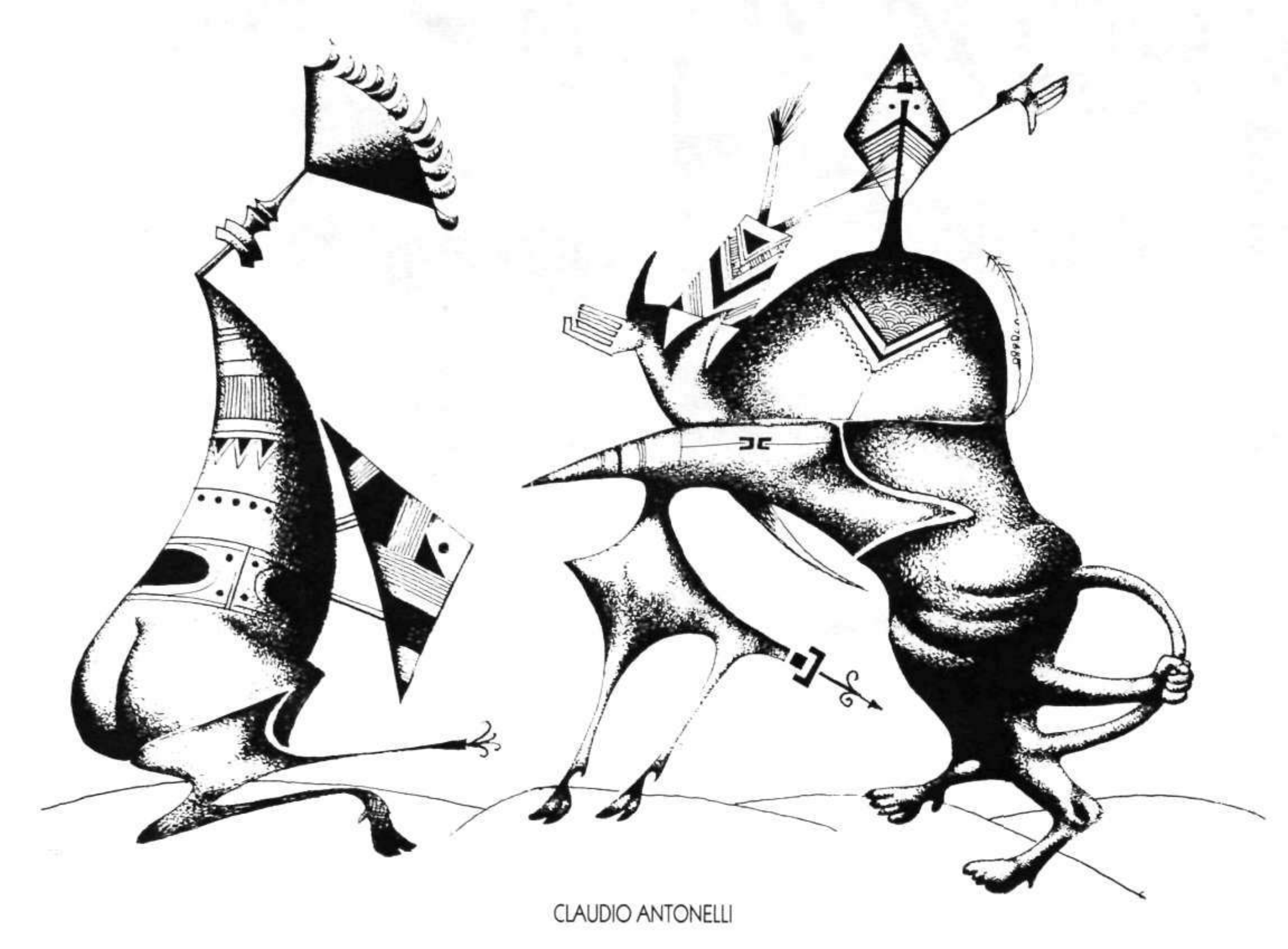
* * *

Au début du siècle, Kafka écrivait que, dans les sociétés minoritaires, il pouvait y avoir davantage place pour « l'épuration du conflit entre père et fils et la possibilité d'en discuter ». Cette discussion qui concerne tout aussi bien les filles, il est crucial aujourd'hui de la reprendre. C'est ainsi seulement que, se resaisissant comme être manquant, chaque femme, chaque homme, pourra renouer une solidarité nouvelle avec l'autre et, qui sait, peut-être aussi avec sa propre société qui, du coup, aura trouvé sa destinée. □

Notes

1. Pierre Legendre, *Le Crime du caporal Lortie*, Paris, Fayard, 1989.
2. William Styron, *Le Choix de Sophie*, Paris, Gallimard, 1984.
3. Une illustration du fascisme comme inversion maligne se retrouve dans le roman de Michel Tournier, *Le Roi des aulnes*, Paris, Gallimard, 1970.
4. Pierre Legendre, *op. cit.*, p. 10.
5. Cette partie consacrée à la transculture résulte de la réflexion menée conjointement avec Lamberto Tassinari.
6. Fernando Ortiz, *Contrapunto cubano del tabaco y del azúcar*, Cuba, 1940.
7. George Devereux, *Reality and Dream : The psychoterapy of Plains Indian*, New York, 1951.

IL CADAVERE DELL'EST, OVVERO L'ALTROVE ABOLITO



CLAUDIO ANTONELLI

Il cammino dell'utopia progressista è disseminato di cadaveri: l'India pacifista, la Cuba dell'assistenzialismo armato, il Vietnam eroico, la Jugoslavia dell'autogestione, la Cina miracolosa... Malgrado questi cadaveri eccellenti, rimaneva un evanescente e mitico "altrove socialista", esatto opposto del nostro Occidente. Questo altrove si trovava all'Est.

Grazie ad una logica basata su un particolarissimo ragionamento *a contrario*, in tale utopico reame tutto era più giusto e più umano. Ed ecco che – suprema crudeltà verso gli spiriti impegnati e progressisti – la storia convulsa di questi ultimissimi tempi ha brutalmente depennato dalla carta geografica anche l'ultimo paradiso.

Un giorno decisi di cominciare una collezione di queste frasi ambigue, esaltanti l'Est e condannanti ferocemente il nostro sistema. Dovetti, però, subito fermarmi: erano troppo numerose.

"Quanto più lontano si può risalire nel tempo, nelle società occidentali dette civilizzate il minore è stato sempre sottoposto all'autorità assoluta del padre, dell'uomo, come lo erano d'altronde la donna e lo schiavo". Tale frase, estratta dall'introduzione ad un corso dispensato nell'Università dove lavoro, è perfettamente emblematica del diabolico accorgimento retorico che ha permesso per decenni di criticare l'Occidente liberistico, e di esaltare, senza dirlo apertamente, i sistemi non occidentali. Infatti essa sottintende che nel mitico "altrove", nè il minore nè la donna nè lo schiavo sono mai stati sottoposti all'autorità dell'uomo. Il che è tutto da dimostrare.

Il meccanismo retorico di queste frasi è sempre lo stesso: si critica il nostro sistema occidentale, capitalistico, consumistico, razzista, maschilista, che è pesante come una pietra tombale ed ingiusto come una condanna senza processo, e si fa capire, con un gioco di veli e di specchi, che altrove, presso il "concorrente", le cose non stanno di certo così.

"Nelle nostre società capitalistiche la legge del profitto ha arrecato danni irrimediabili al sistema ecologico". Ecco una frase pronunciata tante volte nel passato, in questi o in termini simili. L'idea fondamentale sottintesa da tali parole è che negli altri sistemi all'Est le regole del gioco siano totalmente diverse. Con le numerose brecce apparse sul muro divisorio Est-Ovest si è scoperto invece che anche in materia di ecologia la gestione socialista, tanto decantata perché antitetica al nostro sistema, così marcio e pieno di contraddizioni, è stata fallimentare.

Gli avvenimenti a catena di questi ultimi mesi hanno abolito l'ultima spiaggia dei terzomondisti, di molti rivoluzionari da salotto e di qualche spirito autenticamente umanitario. Il gigantesco cadavere dell'Est si è così aggiunto agli altri cadaveri eccellenti dell'utopia progressista. □

ILLUSTRATION: PERAHIM

ED È GIÀ DELUSIONE...

La scomparsa dell'Est europeo come terra "altra", come ombra di noi, come immagine deformante del nostro volto *avrà un impatto profondo sulla nostra* visione. L'ermetico sipario si è alzato. La geografia è cambiata. Noi stessi cambieremo, dal momento che la terra ci possiede. E la terra non è solo il nostro angolino, ma anche l'intera Europa. I confini del nostro mondo oggi sboccano sul mondo altrui; quel mondo che avevamo interiorizzato con la nostra compassione, il nostro intenso desiderio che avvenisse il riscatto.

Abbiamo conosciuto questi uomini furtivi, trepidanti, castrati del passaporto, kafkiani nel loro labirintico spessore. Li abbiamo amati perché erano lì, dietro la barriera, ansimanti nei freddi tunnel, ma caldi di speranza. Li abbiamo amati anche per l'enorme importanza che davano a noi, testimoni di un mondo sognato, di cui non riuscivano mai a farsi un'idea veritiera.

Oggi il sipario si è alzato. Ed è già delusione... Il primo McDonald's ha provocato file lunghissime... quando a noi piacevano tanto i loro panini con la salsiccia, mangiati in *stazioncine un po' lugubri... Benetton* stende il suo abbraccio multicolore di lana vergine. La moda potrà certo contare su clienti fedeli. La pornografia s'infiltra. I criminali alzano la cresta. I nazionalismi primari si scatenano. La musica entrerà in un video-clip unico, dove tutti canteranno a rompitimpani quell'orribile inno "We are the world!" *Kids* irresponsabili di tutto il mondo, fatevi le mèches giallo-arancione, inchiodatevi un orecchino al lobo sinistro, unitevi e ondeggiando cantate!

Noi occidentali, in questo lunghissimo dopoguerra – cui la nuova geografia ha appena messo fine – ci siamo ingozzati con un orrendo senso di colpa. Abbiamo cercato d'imparare il catechismo terzomondista, ammaestrati da una batteria d'insegnanti. Saturi d'autocritica, convinti delle nostre tremende imperfezioni, sempre attenti a non discriminare, a rispettare il "diverso", e ad addossarci ogni colpa, anche quelle poche che non meritavamo. Ed ecco che all'Est l'uomo nuovo, *finalmente libero di esprimersi, invece di* mettersi a cantare sembra che urli. Ed è un po' come se urlasse nei nostri timpani, adesso che il sipario è spaccato.

Stanchi di un consumismo che ci ha consumato l'anima, sospettosi verso i tossici frutti dell'abbondanza, vorremmo tanto che i fratelli dell'Est evitassero i nostri eccessi. Ma è facile vantare i meriti del digiuno, avendo la pancia piena. Anche loro vogliono fare come noi, e noi finiremo coll'odiarli... Come odiamo noi stessi. □ C.A.

L'HISTOIRE A RETROUVÉ SON OMBRE

L'EST INSAISISSABLE

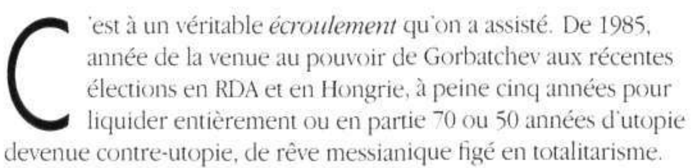




ILLUSTRATION: PERAHIM

RÉGINE ROBIN

Finalement on s'y était habitué. Rien ne viendrait jamais de ce côté-là, rien d'important. À intervalles réguliers, il y avait ces secousses dramatiques voire tragiques, 53 à Berlin, 56 à Budapest, 68 à Prague, pour ne pas parler de la Pologne véritable empêcheuse de stagner en rond. À chaque crise c'était un peu plus d'une immense utopie qui se délitait comme un mur décrépi. On avait fini par s'y faire. Le socialisme « réel », ce ne serait que ça. L'impossibilité de sortir du stalinisme ou du néo-stalinisme après l'échec de Khrouchtchev, un blocage des solutions. Bien sûr la résistance de Solidarité en Pologne montrait que ce n'était pas si simple et l'évolution de la Hongrie vers un « socialisme du goulash » bon enfant donnait à penser, en face des rigidités tchèques et est-allemandes, que peut-être les choses pouvaient évoluer, à pas comptés. Pas vraiment.



C'est à un véritable *écroulement* qu'on a assisté. De 1985, année de la venue au pouvoir de Gorbatchev aux récentes élections en RDA et en Hongrie, à peine cinq années pour liquider entièrement ou en partie 70 ou 50 années d'utopie devenue contre-utopie, de rêve messianique figé en totalitarisme.

Nous n'avons pas fini de mesurer l'importance de cet écroulement, aussi important que les deux dernières guerres mondiales, que le remaniement de la carte européenne après la désintégration de l'Empire ottoman, de l'Empire des Habsbourg, de l'Empire tsariste, après la défaite de l'Allemagne, aussi important que le remaniement de la carte de l'Europe après Yalta. Nous n'en sommes encore qu'aux premières manifestations de ce changement de paradigme politique, culturel, existentiel, peut-être encore au temps de l'illusion lyrique. En apparence du moins, tout s'est écroulé d'un coup, comme un château de cartes par levée de censure,



PHOTO: IRENA KOMAR

propagation par contagion, depuis 1985 date à laquelle Gorbatchev entrouve la boîte de Pandore jusqu'à la chute de Ceausescu en décembre 1989, depuis les élections polonaises avant les vraies élections de RDA et de Hongrie, depuis l'ouverture du mur de Berlin jusqu'à la déclaration unilatérale d'indépendance de la Lituanie. Nous en sommes là, dans l'attente de probables et improbables événements, sans pouvoir vraiment anticiper (ni les spécialistes, ni les journalistes, ni les témoins qui vivent ce drame et cette libération, ni l'homme de la rue en Occident ou dans le tiers monde) mais en sachant que « ça » va déferler. Rien n'a résisté à ce ras de marée libérateur, à cette ruée vers l'économie libérale, vers la consommation ou le désir de consommation, vers la reterritorialisation identitaire, nationaliste, vers le triomphe électoral de la droite par un mouvement pendulaire dont l'Histoire seule a le secret.

Triomphe apparent du libéralisme qui n'a plus de concurrent, plus d'adversaire. Ce serait alors, selon Francis Fukuyama, peut-être « la fin de l'Histoire ». Il écrit : « L'État qui émerge à la fin de l'histoire est libéral dans la mesure où il reconnaît et protège par un système de lois le droit universel de l'homme à la liberté, et il est démocratique dans la mesure où il n'existe qu'avec le consentement des gouvernés. Selon Kojève, cet État qu'il qualifie d'"universel et homogène" a trouvé sa concrétisation dans les pays de l'Europe occidentale d'après-guerre : oui précisément dans ces États mous, prospères, contents d'eux-mêmes, nombrilistes, à volonté faible, dont le projet le plus héroïque fut de créer un marché commun. Il n'y avait rien là de surprenant. En effet, le caractère conflictuel de l'histoire humaine était fondé sur l'existence de "contradictions" : La quête de la reconnaissance mutuelle, le dialectique du maître et de l'esclave, la transformation et la maîtrise de la nature, la lutte pour la reconnaissance universelle des droits et la dichotomie entre prolétaire et capitaliste. Mais dans "l'État homogène universel", toutes les contradictions antérieures sont résolues et tous les besoins humains sont satisfaits. Il n'y a plus ni lutte ni conflit à propos des "grands" problèmes et, par conséquent, il n'y a plus besoin de généraux ou d'hommes d'État : ce qui demeure, c'est, essentiellement, l'activité économique[1]. » Bref le combat cesse faute de combattants. Francis Fukuyama entrevoit bien que la religion et le nationalisme pourraient devenir des facteurs de perturbation, mais il ne s'y arrête pas vraiment. Non. Dans le monde lisse de demain, dans le triomphe du libéralisme dans la conscience post-historique on risque de s'ennuyer. Ce qui fait dire à Francis Fukuyama en guise de conclusion : « Dans l'ère post-historique, il n'y aura plus que l'entretien perpétuel du musée de l'Histoire de l'humanité. Je ressens moi-même, et je vois autour de moi d'autres ressentir une nostalgie puissante de l'époque où l'histoire existait. Cette nostalgie continuera, pour quelque temps encore, à alimenter la concurrence et le conflit dans le monde post-historique lui-même. Même si je reconnais qu'elle est inévitable, j'éprouve les sentiments les plus ambivalents à l'égard de la civilisation qui s'est créée en Europe en 1945 avec ses surgeons américains et asiatiques. Et peut-être la perspective même des siècles d'ennui qui nous attendent après la fin de l'Histoire va-t-elle servir à remettre l'histoire en marche[2]... »

Disons que F. Fukuyama se trompe totalement. Nous n'allons pas nous ennuyer. Nous pourrons certes nous accoutumer à une événementialité déferlante, ne plus avoir à l'égard des événements le regard qui fut le nôtre lorsque, à la télévision ou de visu, nous avons vu les premières brèches dans le mur de Berlin, mais de l'ennui ? Certes pas. Sans ironie. Nous allons peut-être même souhaiter de nous ennuyer. Au contraire c'est A. Gluksmann qui était dans le vrai lorsqu'il affirmait : « Sortir du communisme c'est rentrer dans l'Histoire. (...) Retrouver l'Histoire ! Le XIXe siècle européen a projeté l'utopie communiste avec les meilleures intentions du monde, au nom de la production de la société par elle-même, au nom d'un destin glorieux et planétaire qui prend rationnellement conscience de soi et procède à l'accomplissement scientifique d'immémorielles promesses. Un siècle plus tard, l'histoire selon Havel n'est plus l'Histoire selon Hegel, elle est devenue le théâtre de l'absurde, on y entre en fuyant, comme à la dérobée, et non en bombant le torse ou en faisant jouer ses muscles, on s'y retrouve personne déplacée plutôt que maître et possesseur de son avenir. Le temps est à nouveau sorti des gonds, plus shakespearien que dialectique[3]. »

Sortir du stalinisme ou du néo-stalinisme, en effet, ce n'est pas seulement en finir avec un système économique qui, malgré ses « bonnes intentions » de départ, par la rigidité de sa planification, ses aberrations qui ont tué la moindre initiative innovatrice, a mené partout à la ruine, à la pauvreté ou à la stagnation. Ce n'est pas seulement sortir d'un système qui parce que, par définition, il faisait de l'homme « le capital le plus précieux » et qu'il visait à se rendre pleinement maître et possesseur de la nature a mené à des catastrophes écologiques de Tchernobyl à la mer d'Aral, de Sumgaït à la pollution par le lignite en RDA. Ce n'est pas seulement sortir d'un système dans lequel on avait fini par s'accoutumer à la violence, à la terreur (grandes purges de 37 en URSS, période jdanovienne épouvantable de l'immédiat après-guerre qui culmine dans la crise ▷

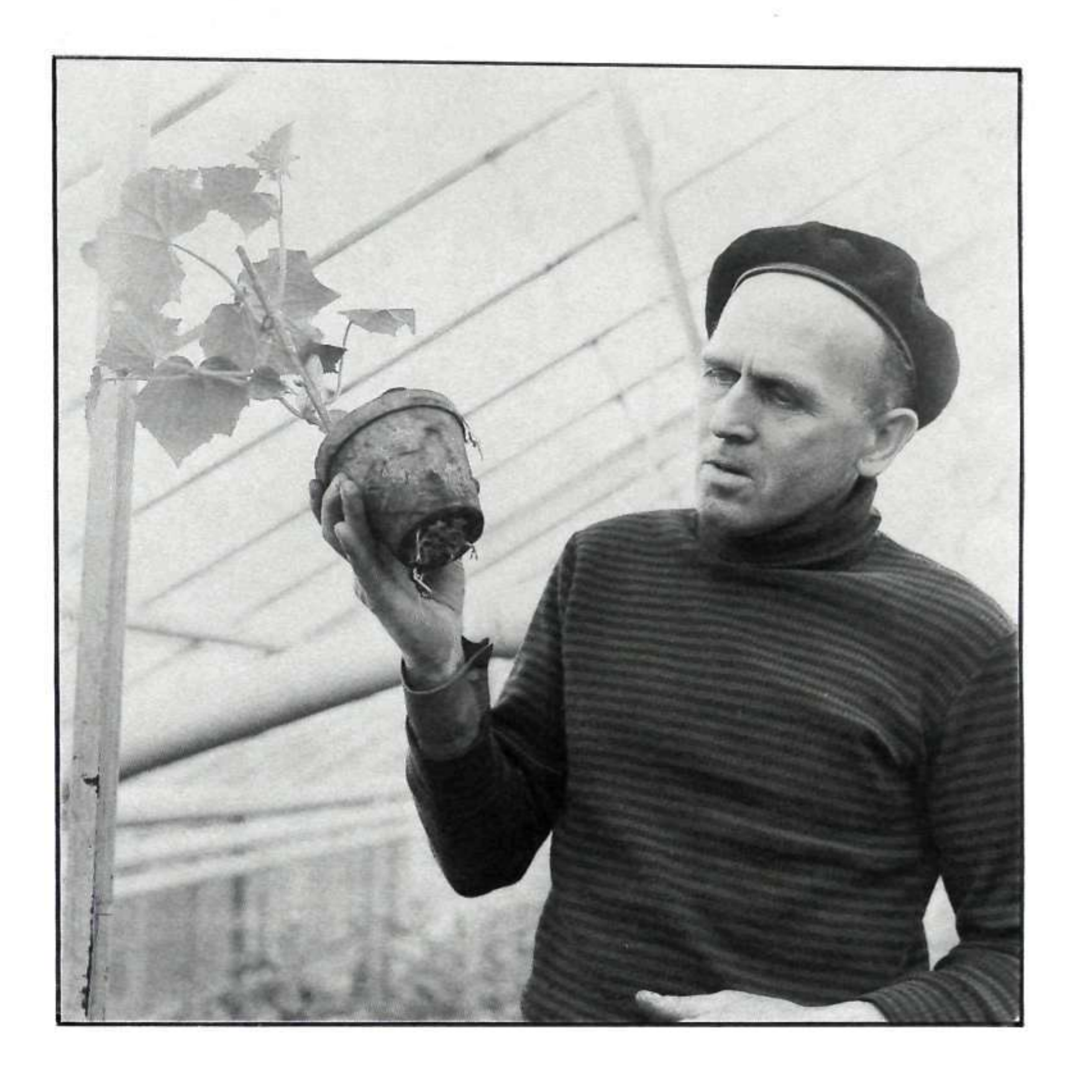


des Cosmopolites de 1948 à la mort de Staline) au tabou et au silence, c'est surtout sortir d'une faillite intellectuelle et culturelle sans précédent. L'échec d'une utopie. *L'homme nouveau n'est pas advenu.* Ce grand rêve de rationalisme universaliste au bon sens du terme n'a pas eu lieu ou il s'est transformé très vite en son contraire. Le stalinisme a bien été une rencontre entre des masses arriérées, avides de vengeance dans leur ressentiment, masses soudainement promues, et des structures socio-politiques populistes et tyranniques prêtes à les recevoir. Staline n'a été que la clé de voûte de cette plébéianisation qui a tourné à la barbarie[4].

Utopie de l'unanimisme, du lien socialiste paranoïaque circonscrivant la forteresse assiégée contre tous les ennemis de la Révolution. C'est Gorbatchev qui a réussi à faire sauter le caractère d'illusion de cette utopie unanimiste, qui a remis au centre du politique ce qui n'aurait jamais dû quitter la place, la division, le débat, le conflit, l'incertitude, le probable, l'incertain. Gorbatchev, l'homme du futur indéfini. Claude Lefort le soulignait fortement en juillet dernier. « Reportons-nous à Machiavel : comment un peuple accoutumé depuis longtemps à vivre dans la servitude peut-il devenir libre ? La réponse n'est-elle pas que là où le sens de la Loi, de l'égalité devant la Loi s'est peu à peu effacée, seul un homme d'une ambition et d'un talent hors de l'ordinaire est capable de la restaurer par son autorité propre, décrochée de la couche dominante. Certes le succès est rare, mais jusqu'à présent le talent de Gorbatchev est manifeste et l'ampleur de la crise du totalitarisme justifie nos espoirs[7]. »

Cette sortie générale du stalinisme et du néo-stalinisme a vu se lever, se mettre en marche une immense espérance. Le tout a donné lieu à une levée d'amnésie, à une réappropriation de la parole, de la mémoire collective, à un développement sous de multiples formes de la société civile, à un ressourcement des idées politiques et des organisations politiques. Pourtant, et c'est peut-être là le plus grand échec de ces régimes, les modalités de libération du système traînent une ombre étrange, fantomatique, qui a l'air d'un remake inquiétant, comme si le printemps des Peuples portait un étrange hiver, comme inscrit en lui. Car enfin, au moment où les peuples recouvrent leur liberté, le pluralisme, la démocratie, que voyons-nous ? Un immense retour du refoulé, un immense mouvement de pendule comme si la force historique la plus importante à l'heure actuelle était le ressentiment. Les Bulgares, le jour même de leur libération manifestent pour empêcher que le nouveau pouvoir autorise les Bulgares d'origine turque de retrouver leur nom turc, leur langue, leur religion ; les Yougoslaves serbes et les Yougoslaves d'origine albanaise s'entredéchirent au Kosovo ; les Azeris et les Arméniens font revivre un différend de plusieurs siècles à propos du Nagorni Karabakh ; les Hongrois et les Roumains s'entretuent en Transylvanie ; et les Baltes avant de proclamer leur indépendance (du moins en Lituanie) votent des lois linguistiques auprès desquelles la loi 101 et la loi 178 pourraient paraître des jeux d'enfant. La balkanisation de l'Europe centrale et orientale est à nouveau à l'ordre du jour à l'image de nos anciens livres d'histoire où les chapitres faisaient se succéder la question d'Orient, les problèmes des Balkans, sans parler des frontières entre la Pologne et l'Allemagne, etc. Chacun s'efforce de retrouver son Histoire sur les bases les plus régressives, les plus archaïques qu'on puisse imaginer : reterritorialisations ethniques fictives qui mènent tout droit à la haine de l'autre ; repliements instinctuels, indentitaires, ghettoïsation ; retrouvailles avec un passé mythique, certes mobilisateur contre la domination, mais qui devient vite une nouvelle source d'aveuglement. Prenons un de ces multiples conflits. Il y en a mille. À qui revient la Transylvanie ?

Avant le XI[e], c'est le cœur du peuple dace, plus exactement des romano-daces. Du XI[e] siècle au XII[e] siècle, la Transylvanie est « occupée » par des Magyars. L'invasion ottomane finit par submerger toute la région. En 1691, les Turcs sont repoussés. La région devient province de l'Empire des Habsbourg alors que la Moldavie et la Valachie restent aux mains des Ottomans. La Roumanie secoue le joug ottoman en 1877. La Transylvanie reste à la couronne des Habsbourg, à la partie hongroise de l'État austro-hongrois. En 1918, la Roumanie qui est entrée en guerre du côté de la France et de l'Angleterre obtient la Transylvanie, alors que la Hongrie est littéralement dépecée. Non seulement elle perd la Transylvanie, mais toute la région de Presbourg (Bratislava) qui formera une partie de la Slovaquie. C'est Hitler qui imposera en 1940 la rétrocession de la



Transylvanie du Nord à la Hongrie laquelle la reperdra en 1945 au profit de la Roumanie. Bref depuis les Romains (déjà des occupants) jusqu'à nos jours, les frontières se promènent ainsi que les juridictions et les souverainetés. Il en est ainsi d'à peu près tous les pays d'Europe centrale. Il n'y a dans l'Histoire que des fantasmatiques plus ou moins ravivées du roman mémoriel, du passé que les peuples ou s'inventent ou acceptent ou n'acceptent pas d'assumer. Il est parfaitement établi que les pays Baltes ont été ignominieusement rattachés à l'URSS par les protocoles secrets du pacte germano-soviétique de 1939. Il est donc parfaitement normal qu'à la faveur de ce chambardement général ils cherchent à recouvrer leur indépendance même si cette dernière peut paraître (à qui ne partage pas la même fantasmatique, le même roman mémoriel) illusoire. Ce qui pose problème c'est l'utilisation systématique de la force du ressentiment comme vecteur historique. Surtout ne pas attendre qu'une négociation permette de sortir de l'URSS. Le Cavalier blanc sur le drapeau recouvré n'en veut mais. Au refoulement stalinien de l'Histoire de ces peuples, s'oppose ce retour du refoulé bien compréhensible mais également inquiétant. Alexandre Adler écrivait récemment: « Cette dynamique-là est dangereuse et explosive dans l'exacte mesure où elle rend particulièrement difficile la séparation du bon grain de l'ivraie, du droit des peuples et des droits de l'homme, que les gens, sur place, vivent dans une confusion d'esprit tout à fait dommageable. Il faut donc que les nations occidentales de l'Europe, des États-Unis et l'URSS sachent se concerter à temps pour frustrer simultanément toutes les aspirations nationalistes mutuellement incompatibles, tout en leur ménageant des compromis acceptables. Il s'agit à l'évidence d'une médecine patiente et difficile visant à anesthésier et à recoudre plutôt que de se donner l'illusoire objectif d'une *restitutio ad integrum* impensable. Mais cette "real politik" circonscrite à la Yougoslavie, les minorités de Roumanie et les Républiques européennes périphériques de l'URSS, est la seule possible. Plutôt que de parler du devoir d'ingérence des belles âmes qui ne prennent position que dans des situations narcissiques sans risque, il faudrait penser beaucoup plus à des ingérences concertées des États, pour faire avancer la cause d'un fédéralisme soviétique de type nouveau et d'un fédéralisme danubien qui, à première vue, constituent les seules chances d'éviter à ces nations les inconvénients très supérieurs d'une affirmation de soi que le grand écrivain croate Miroslav Krlza avait dans son prophétique *Banquet enBlithuanie* si justement assimilée à une forme mortelle de narcissisme[6]. » Et comment ne pas évoquer le nouveau nationalisme allemand devant l'éventualité de l'unification imminente, les tergiversations de Kohl acceptant bien tardivement de déclarer intangible la frontière Oder-Neisse. Le nouveau discours sur l'identité allemande n'est pas loin de reprendre à son profit la phrase de feu Franz-Joseph Strauss: « Un peuple qui a accompli de telles réalisations a le droit qu'on ne lui parle plus d'Auschwitz. »

Et comment ne pas voir que, dans ce contexte, l'antisémitisme redevient une force de premier plan. Non qu'il fût absent, tant s'en faut, de l'époque stalinienne, mais on le retrouve aujourd'hui tel qu'en lui-même. Une déclaration de 74 écrivains russes et non des moindres (L. Leonov, V. Raspoutine, V. Bielov) proches du mouvement *Pamiat* lance un cri d'alarme. La Russie est en danger. Elle est menacée de génocide culturel. Qui la menace? Vous avez deviné: antisémitisme va de pair avec slavophilisme. On se croirait revenu aux temps de Hezen ou de Tourgueniev. Slavophiles contre occidentalistes. Gorbatchev serait le leader des occidentalistes, *Pamiat* et la revue *Notre Contemporain* se feraient les porte-drapeau des slavophiles, pour la Russie contre le soviétisme.

Quant à la Pologne, elle continue à développer son antisémitisme sans juifs.

Bref, l'Histoire semble se retrouver au point et au moment où elle s'était arrêtée en 1917, en 1940 ou en 1946/47/48. Tout se passe comme si le gel avait saisi cette Histoire et comme si nous assistions soudainement à sa décongélation. J. Baudrillard fait remarquer qu'il se pourrait que la liberté décongelée ne soit pas belle à voir. Dans son dernier ouvrage, il finit par renvoyer dos à dos l'Ouest et l'Est comme deux formes de fin de l'Histoire (lui aussi), deux formes de mort.

« L'Occident, lui, n'est qu'un conservatoire, ou mieux un dépotoir de la liberté et des Droits de l'Homme. Si l'ultra-congélation ▷



était la marque distinctive et négative de l'univers de l'est, l'ultra-fluidité de notre univers occidental est encore plus scabreuse puisque à force de libération et de libéralisation des mœurs et des opinions, le problème de la liberté ne peut tout simplement plus y être posé (…). La liberté décongelée n'est peut-être pas belle à voir. Et si l'on s'aperçoit qu'elle n'a qu'une hâte, celle de se négocier en ferveur automobile et électroménagère voire psychotropique et pornographique, c'est-à-dire de s'échanger immédiatement en liquidités occidentales, c'est-à-dire de passer d'une fin de l'Histoire par congélation à une fin de l'Histoire par ultra-fluidité et circulation[7] ? »

Nous serions coincés entre le dépotoir (l'Ouest) et le congélateur en panne (l'Est), entre deux épaves emblématiques : la barge des BPC dont personne ne veut et qui, de mer en mer, d'océan en océan, n'arrive pas à trouver un port pour y décharger ses déchets, et en face, quelque part dans la mer d'Aral desséchée, un congélateur en panne d'où ne s'échappe que du pourri, de l'organique en décomposition.

On l'aura deviné, l'Europe centrale et orientale est reprise par l'Histoire et son cortège d'ombres, c'est-à-dire par de la contradiction, de la division, du conflit, du débat qui peut tourner à l'affrontement. On ne refoule pas si longtemps tout ce qui fait problème au profit d'une fausse idylle, d'une harmonie factice sans que cela fasse retour de façon très violente.

Ce qui passe à l'Est dans son développement fascinatoire (soudaineté au moins apparente de l'événement, rapidité incroyable du processus, *retour du refoulé, remise à l'heure de l'Histoire* au moment où elle s'est arrêtée, décongélation avec toutes ses conséquences, etc.) n'est pas sans interroger les conceptions de l'Histoire mises en œuvre ici et là.

Aux philosophies de l'Histoire de type hégélien ou marxiste, aux conceptions de l'Histoire sous-tendues par l'idée de progrès (l'évolution) ou de vecteurs (le sens de l'histoire) semble se substituer une nouvelle variante de ce que les anciens Grecs et Latins repris par Machiavel et Montesquieu appelaient la conception circulaire de l'Histoire. On en connaît le schéma de base. La démocratie, forme politique fragile mène inévitablement à la démagogie. Les excès de cette dernière entraînent un besoin d'ordre qui va faciliter l'avènement de la tyrannie, laquelle ne pourra éternellement être supportée et sera remplacée par une oligarchie de tel ou de tel type. Cette oligarchie sera forcément contestée, devra élargir sa base sociale, se transformer en démocratie laquelle mènera inévitablement à la démagogie. La boucle est bouclée.

Ce que les Anciens et Machiavel avaient parfaitement mis en évidence dans cette grande métaphore de la circularité, c'est l'incomplétude de l'Histoire, l'impossible de la politique, c'est le manque. À l'Est, aujourd'hui, le moment de l'euphorie est passé. L'incertitude, la précarité, la fragilité du tissu social se sont installés. On ne sait ce qu'il adviendra de l'URSS, quel rôle jouera en Europe la nouvelle Allemagne, les conséquences de l'arrivée massive en Israël des juifs de l'Est, on ne sait même pas ce qu'il en sera de tout cela dans dix ans quand les peuples s'étant rendu compte que le libéralisme n'est pas une panacée et qu'ils ne sont pas tous appelés à rouler en Mercedes, que les acquis sociaux de la RDA (malgré tout) se seront envolés dans l'intégration à la RFA, mais que l'idée du socialisme tellement discréditée sera encore impossible comme alternative, on ne sait pas disais-je quelle troisième voie d'extrême droite, populiste paysanne, voire monarchiste, religieuse, convoquera un nouveau « Travail – Famille – Patrie » comme valeurs fondamentales d'enracinement. On ne sait même pas ce qu'il en adviendra de cette affaire de la Lituanie (issue tragique, compromis acceptable aux deux parties, etc.).

Mais l'Histoire c'est le risque, même mortel. Tout vaut mieux que la pulsion de mort qui arrête l'événement et le fige.

Comprendre ce qui se joue à l'Est aujourd'hui, c'est comprendre que l'Histoire est tout à la fois ce qui se dérobe en permanence, ce qu'on ne peut saisir pleinement et en même temps, ce qui meut et *mobilise les désirs collectifs, les fantasmes d'accomplissement*, même si l'on sait que la « République (sera) toujours plus belle sous l'Empire ». Il n'y a pas d'autre choix. □

Notes

1. Francis Fukuyama « La fin de l'Histoire ? », *Commentaires* n° 47, automne 1989, p. 459.
2. *Ibid.*, p. 477.
3. A. Glucksmann, « Sortir du Communisme c'est rentrer dans l'Histoire », dans V. Havel, *Quelques mots sur la parole*, Paris, Éditions de l'Aube, 1989, p. 15.
4. La littérature sur ce sujet est considérable. Je ne citerai ici que le très bref article percutant de Jay Arch Getty, « Le stalinisme : continuation de la Révolution russe », *Cosmopolitiques*, décembre 1989, p. 159-162.
5. Claude Lefort, « L'automne du totalitarisme », *Libération*, lundi 10 juillet 1989, p. 6.
6. Alexandre Adler, « Après le marxisme, le problème des nationalités ? », *Libération*, mardi 27 mars 1990.
7. J. Baudrillard, *La Transparence du Mal*, Paris, Galilée, 1990, p. 100-101.

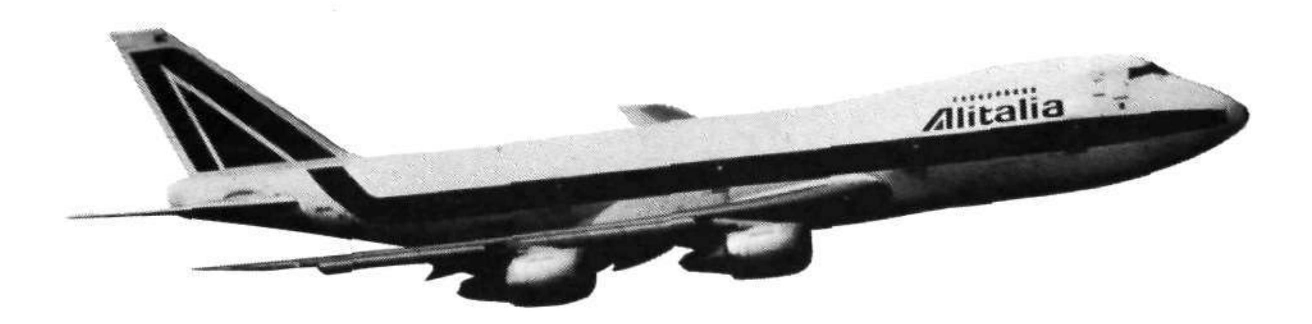
L'accueil Alitalia



Alitalia vous souhaite la bienvenue à bord. Alitalia vous accueille dans la tradition chaleureuse italienne. Le Groupe Alitalia relie par des vols de ligne 86 villes dans 44 Pays, dont 21 en Europe, 12 en Afrique, 13 en Asie, 12 dans les Amériques, 2 en Océanie et 26 en Italie. La flotte est l'une des plus modernes au monde: 100 avions parmi lesquels figurent les Boeing 747 série 200, les Airbus A 300-B4, les Super 80, les DC-9/30 et les ATR 42. Les classes Top, Prima Business et Eurobusiness, la cuisine aux menus typiquement italiens, la boutique de bord avec des articles en exclusivité, les aménagements des avions signés Trussardi, la collection Balestra pour les hôtesses de bord, contribuent tous à l'épanouissement de l'accueil Alitalia: sympathie, chaleur italienne et le prestige qui dérive de l'efficacité; au cours des dernières années, l'indice de ponctualité de la compagnie est parmi les meilleurs au monde. Alitalia vous souhaite la bienvenue à bord.

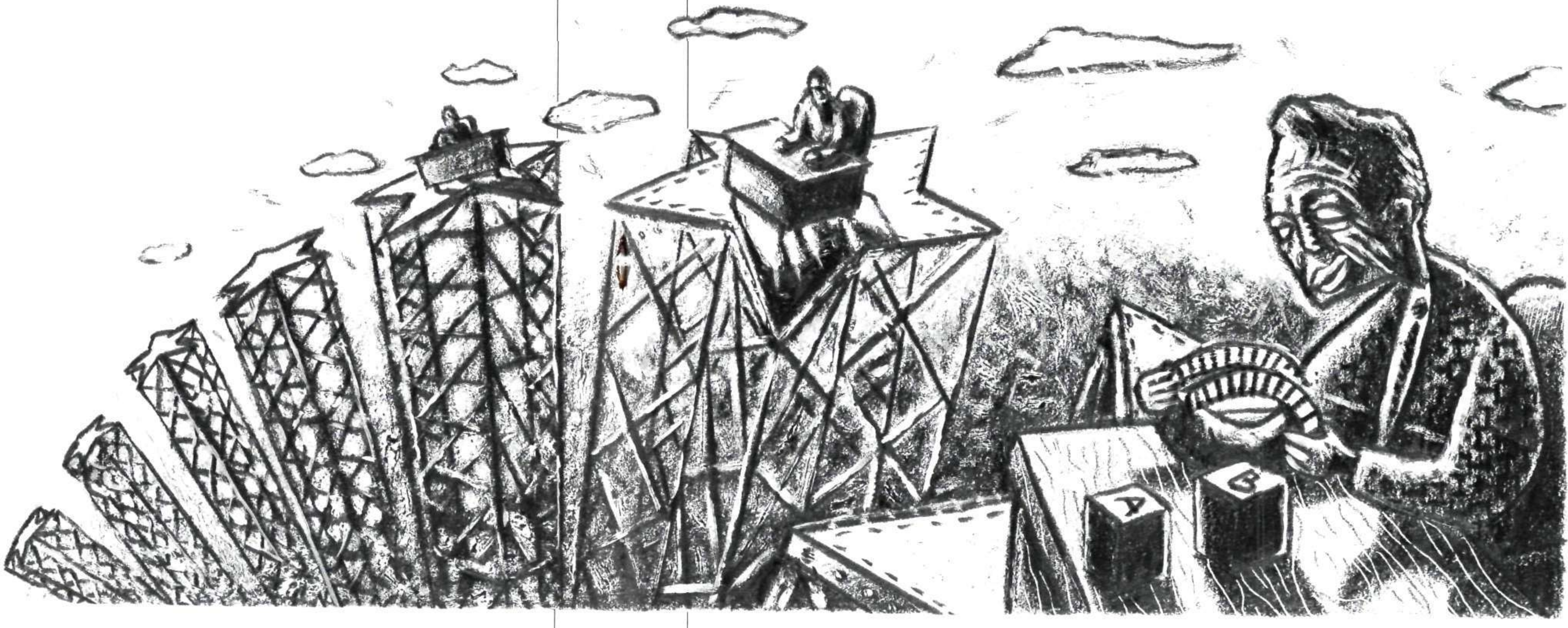
Alitalia

ANTROPUS



GENÈVE, ROME, BUDAPEST :

Idées pour l'Europe nouvelle



CHRISTIAN ROY

Ce soir de mi-septembre 1989, je suis sorti éberlué et ravi d'une cabine téléphonique au pied de la colline du château de Buda : j'avais réussi à prendre rendez-vous avec Tibor Liska, cet économiste iconoclaste longtemps ostracisé mais de plus en plus écouté en Hongrie et ailleurs, en tant que théoricien d'un marché socialiste plus libre encore que le capitaliste. Et c'est dans l'eau des célèbres thermes art nouveau du grand hôtel Gellért qu'il m'avait chaleureusement convié à le rencontrer, ce qui promettait d'être une stimulante première plongée dans le bain d'une Europe centrale en pleine ébullition. Je n'ai été effectivement pas déçu de me voir dans une scène digne de Fellini, à tenter de discuter, sous le flot brûlant et bienfaisant déversé par les gueules de gargouilles fin de siècle, des conceptions économiques les plus étranges avec un vert et truculent septuagénaire animé de l'enthousiasme enfantin des savants fous. Et ce, même si je n'ai glané pas grand-chose que je ne savais déjà (m'étant préalablement renseigné sur lui) de ses propos dans un anglais particulier, constamment interrompus par les assauts aquatiques de son garçonnet de sept ans, sous l'œil amusé de sa jeune épouse.

Ainsi se réalisait, de façon imprévisible et cocasse, la prophétie que m'avait faite à mon départ de Paris à propos de ce séjour en Hongrie un copain un peu voyant : j'y rencontrerais quelqu'un d'important ayant rapport à l'objet de mes recherches historiques en Europe – le mouvement personnaliste français des années trente l'Ordre Nouveau[1]. J'aime à croire que sa recherche d'alternatives à une modernité en crise, se situant sur un plan où sont dépassées les oppositions artificielles et fétichistes qui la caractérisent (par exemple entre nations, ou entre blocs de « droite » et de « gauche »), n'a rien perdu de sa pertinence aujourd'hui. Or, c'est ce que j'ai eu l'occasion de voir confirmer dès la première étape du voyage qui allait me mener jusqu'en Hongrie, et précisément ce qui allait me permettre d'y faire la connaissance d'un précurseur visionnaire et d'autant plus critique du changement d'orientation des pays d'Europe de l'Est.

Je ne crois cependant pas inutile, avant d'évoquer ses idées, de m'attarder sur les circonstances préalables à cette rencontre, car elles permettent de situer Liska dans un vaste contexte d'efforts pour sortir des sentiers battus, présageant peut-être des mutations autrement plus décisives que le simple passage à l'Ouest d'une Europe internée. C'est justement dans un haut lieu du mouvement pour l'unité européenne que commence cette histoire : le Centre européen de la culture, à Genève, fondé par Denis de Rougemont après la guerre dans la foulée de son « engagement » (notion qu'il lança au début des années 30 et qui, reprise et révisée par Sartre, connut la fortune que l'on sait) dans l'Ordre Nouveau. Sa visée demeurait la reconstruction de l'Europe sur la base décentralisée des régions, comme une des conditions du plein épanouissement de la personne humaine dans une communauté à sa mesure, « à hauteur d'homme ». Ainsi seulement pouvait être incarnée la « vocation » spirituelle constituant selon Rougemont la personne en tant que « l'homme libre et responsable », « l'homme de la pluri-appartenance », tout autre que la monade impuissante de l'individu que lui substituent les étatismes nationaux issus du libéralisme et accomplis dans les totalitarismes (que Rougemont fut sans doute le premier à confondre sous ce même vocable, qu'ils se veuillent de « droite » ou de « gauche »). C'est dans le bureau même de Denis de Rougemont (mort en 1985) que se tenait les 8 et 9 septembre dernier la réunion fondatrice d'un Réseau des historiens du personnalisme et du fédéralisme intégral (terme qui résume le projet politique de cette doctrine dans sa version Ordre Nouveau, largement inspirée de Proudhon[2]).

C'est là que je rencontrai Edwin Morley-Fletcher, universitaire romain adepte de longue date de ces idées qu'il s'est fait fort de propager à l'intérieur du Parti communiste italien (débaptisé depuis), où il milite depuis toujours et jouit d'une position influente en tant que secrétaire de la puissante Lega Nazionale delle Cooperative e Mutue. Il n'y est peut-être pas pour rien si l'ex-PCI ne partage pas l'hostilité d'autres PC envers la construction européenne. Il est en tout cas à l'origine de l'intérêt de la Lega et de son parti en mal d'identité pour des conceptions économiques hétérodoxes caractérisées par une idée dont il s'est fait l'historien : celle de « minimum social garanti ». L'Ordre Nouveau, dont c'était un des concepts clés en matière socio-économique, la définissait comme une base matérielle de départ fournie à tous les citoyens, assurant la satisfaction de leurs besoins élémentaires et permettant à chacun d'assumer des risques créateurs, pour le bien tant des personnes que de la société dans son ensemble. Elle aurait pour corollaires une réduction des interventions étatiques et la disparition du spectre du chômage technique[3]. Sous une forme plus ou moins développée et des noms divers, cette idée à fait surface au cours de ce siècle en des points épars de l'horizon (de Bertrand Russell à Sun Yat Sen en passant par A. A. Yoffe, proche de Trotski influencé par le Viennois Popper-Lynkeus à l'instar d'Einstein, Herzl, Buber, Kraus...), et fait aujourd'hui l'objet de recherches sérieuses de la part d'une multitude de personnalités et de groupements issus de nombreuses tendances et regroupés au sein d'un Basic Income European Network, dont Morley-Fletcher est un des animateurs.

C'est dans le cadre de ses recherches que celui-ci est entré en rapport étroit avec Tibor Liska. Compte tenu de l'objet des miennes, il jugea bon, en apprenant qu'elles devaient ensuite me mener à Venise et que je comptais en profiter pour faire un saut à Budapest sur l'invitation d'un ami de là-bas, de me fournir une « carte de visite » auprès de cette figure importante de la Hongrie en transition en les espèces d'un manuscrit qu'il consacrait aux idées apparentées d'une économiste de Cambridge : James Meade, Prix Nobel 1977. Longtemps associé à Keynes comme un des artisans de l'État-providence, Meade propose une étonnante alternative à celui-ci dans un essai tiré de sa contribution à un colloque de la Lega à Rome en mars 1988 auquel l'avait invité Morley-Fletcher. Intitulé *Agathotopia : The Economics of Partnership*, son éloquent sous-titre, *A Tract for the Times Addressed to All Capitalists and Socialists who Seek to Make the Best of Both Worlds* [4], suffirait à expliquer l'intérêt particulier qu'on semblait lui accorder via delle Botteghe Oscure. En effet, non seulement Edwin Morley-Fletcher avait-il pu faire prendre à l'introduction qu'il devait écrire pour la traduction italienne les proportions d'un livre (paru peu après chez Feltrinelli), mais son parti s'apprêtait à dérouler le tapis rouge devant Meade qui arrivait à Rome le jour où je quittais la ville. Edwin m'y a hébergé à mon retour d'Europe centrale, et était alors occupé à préparer à la dernière minute un rapport sur Meade pour le secrétaire général Achille Occhetto. Bien qu'il n'en fût jamais question chez mon hôte, la controverse causée par le dernier film de Nanni Moretti, *Palombella rossa* (qui est au communisme de la perestroïka ce qu'était *La messa è finita* au catholicisme post-conciliaire : le constat d'une crise de foi et d'une débâcle morale), emplissait alors journaux et magazines.

Dans ce contexte, l'accueil réservé à l'essai de Meade prend tout son sens, puisqu'il se présente comme le récit swiftien d'une étape sur le chemin du retour d'une vaine quête de l'île d'Utopie, l'Endroit Parfait, qu'il n'a trouvé Nulle Part. C'est cependant non ▷

ILLUSTRATION : GÉRARD DUBOIS

loin de son lieu présumé qu'il a découvert l'Agathotopie, dont les habitants ne prétendent pas à la perfection, seulement que leur île est un Bon Endroit où vivre, d'où son nom grec. « The Agathotopians have devised institutions which rely very largely on self centred enterprising behaviour in a free competitive market but which, at the same time, put great stress upon cooperation between individuals in producing the best possible outcome and upon a compassionate attitude to those who would otherwise lose out[5]. » Ils diffèrent nettement en cela des indigènes des îles britanniques pour l'édification desquels Meade narre ses observations. Il leur propose le modèle d'une économie basée sur le partenariat au niveau de l'entreprise comme de la société en général. L'entreprise est financée et par des parts de capital et par des parts de travail, celles-ci donnant droit à un dividende en sus d'un salaire fixe. L'appartenance à la société donne droit à un « dividende social », revenu minimum garanti à tous les citoyens afin d'assurer le maintien de conditions de vie pleinement humaines ainsi que l'efficacité du marché. Il permettrait en effet à tout un chacun, et non plus seulement à une élite de favorisés, de prendre les risques inhérents à la libre entreprise. Ce dividende social, qui était déjà prévu sous ce nom en 1936 dans la *Théorie économique du socialisme* du Polonais Oskar Lange, revient aux citoyens en tant que copropriétaires d'un État qui maintient le surplus budgétaire nécessaire à cette fin à même les profits des entreprises qui lui appartiennent (dans une proportion pouvant avoisiner la moitié du total) tout en étant gérées de façon privée et compétitive. Cette idée de « nationalisation à l'envers » a attiré beaucoup d'attention en Italie.

C'est cependant par des moyens opposés que, partant d'une organisation économique aux antipodes de celle qui sévit au Royaume-Uni sous Thatcher mais qui ne lui cède en rien en coûts sociaux, celle de la Hongrie kadarienne, Tibor Liska pense pouvoir atteindre les mêmes fins que poursuit James Meade : la garantie de ce qu'il appelle un « héritage social », inhérent à la citoyenneté au même titre que le suffrage, comme condition de la pleine liberté d'entreprise. Il voit en celle-ci le signe du véritable style de vie socialiste, plutôt que le règne d'une bureaucratie dont il a la hantise, et auquel revient concrètement selon lui la propriété étatique « de tous et de personne ». Il voudrait lui substituer la « propriété sociale personnelle » de l'entreprise : « sociale » dans le sens où elle se démarquerait du droit privé d'user et d'abuser, pour trouver son sens dans le bienfait général de l'efficacité vérifiée dans la concurrence sur un marché mondial ouvert ; et « personnelle » en tant qu'elle serait allouée à quiconque peut en garantir la gestion la plus profitable, c'est-à-dire un rendement donné pour lequel le postulant est responsable jusqu'à ce que se présente quelqu'un qui soit en mesure d'en promettre un meilleur, à qui l'entreprise est alors personnellement confiée dans un processus d'encan toujours ouvert basé sur le crédit en la performance future des citoyens-entrepreneurs. Le rôle économique de l'État se réduit dès lors à celui d'encanteur, finançant à même des intérêts récoltés sur toute transaction l'héritage social garant de la sécurité matérielle de chacun. Celui-ci correspond à des services sociaux qui lui sont fournis en nature tout au long de sa vie par l'État-providence, mais qui le seraient en un tel régime par des entreprises en compétition pour leur clientèle – solution originale à la crise des services sociaux qui se pose aujourd'hui à des États tel le Québec. L'abolition de la propriété privée des moyens de production (plutôt que son transfert aux mains des bureaucrates de l'État) aurait ainsi pour conséquence une apothéose du marché dans tous les domaines. La responsabilité sociale, prétexte du



communisme, serait pourtant assurée du même élan que la liberté individuelle, prétexte du capitalisme, y serait promue.

On dira peut-être qu'on paraît ici avoir encore échoué en pleine Utopie ; mais Liska, comme Meade, prétend justement éviter cet écueil. Or, si Meade se contente de prévoir avec une minutie un rien naïve les étapes intermédiaires entre un régime occidental d'économie mixte et son Agathotopie, Liska, lui, ne jurant que par l'expérimentation, a eu l'occasion de faire à travers la Hongrie des essais à petite échelle de son Econostat (le schéma exposé dans son livre *Ökonosztát* qu'il a dû attendre plus de vingt ans avant de le voir récemment publié). Le succès des coopératives autogérées qu'il a aidé à mettre sur pied lui a valu la notoriété dans son pays comme l'excentrique expert et brillant praticien de la libre entreprise à qui tout réussit, si bien qu'on ne peut simplement mettre ses extravagances théoriques au compte de son franc-parler. D'autant plus qu'il s'ingénie à les réaliser concrètement, comme dans ce camp d'étudiants journalistes qu'il transforma en Ökland, où avaient cours, outre la bigamie (!), l'héritage social et l'émission personnelle de monnaie, qu'il considère comme un des droits de l'homme[6].

Cela avait de quoi laisser songeur, car ce génial hurluberlu était alors, à titre de champion de la libre entreprise, un proche conseiller du président du parti communiste (marginalisé depuis sous le nom honni de « socialiste »), son collègue l'économiste réformiste Rezsö Nyers. Sera-t-il encore à même de promouvoir le « socialiskisme » (ainsi qu'on appelle plaisamment sa doctrine) dans une Hongrie tentée désormais de se livrer corps et âme au capitalisme le plus conventionnel? Il semblerait pour le moment que celui-ci puisse étouffer en Europe de l'Est les germes d'une troisième voie socio-politique qu'on aurait pu espérer voir se développer dans le vide laissé par les régimes communistes. Même si celui-ci a été aussitôt rempli par l'alternative toute faite importée d'Occident, il n'est cependant pas dit qu'une fatale désillusion à l'égard de celle-ci ne fournira pas à plus ou moins longue échéance un terrain fertile à l'émergence de nouveaux modèles élaborés dans l'ombre des régimes déchus, et qui pourraient alors avoir un effet d'entraînement à l'échelle d'une Europe fédérée, quand ses peuples, à l'Ouest comme à l'Est, auront déchanté de la bureaucratie multinationale super-étatique à laquelle elle semble devoir d'abord se réduire. Que le plus grand PC d'Europe occidentale, et le plus européen, sache à l'instar de ses cousins de l'Est rompre avec son passé, et puisse s'intéresser d'où qu'elles viennent à des conceptions économiques transgressant les oppositions habituelles, est déjà le signe des nouvelles lignes de front qui semblent devoir leur succéder dans les luttes sociales et politiques de l'Europe nouvelle renouant avec sa meilleure tradition : quelque chose comme l'homme réel contre les systèmes réducteurs. Peut-être alors, une fois dissipées pour de bon les nuées de l'utopie, et face au pouvoir cynique dénué de cet alibi ou de ce repoussoir, un ordre nouveau se dessinera-t-il sur le vieux continent enfin réuni. □

Notes

1. Quand ce nom fut choisi par le groupe, en 1931, il n'avait pas encore acquis les connotations fâcheuses qui s'y sont associées depuis, n'ayant alors comme précédent, d'ailleurs inconnu des fondateurs du mouvement (Alexandre Mars, Daniel-Rops, Jean Jardin, Arnaud Dandieu, Robert Aron, Claude Chevalley, Denis de Rougemont), que l'Ordine Nuovo de Gramsci.

2. Pour un tableau d'ensemble de ce courant de pensée de Proudhon à nos jours en passant par l'Ordre Nouveau, on se référera à la somme de Lutz Roembeld dont la traduction anglaise vient de paraître : *Integral Federalism : Model for Europe – a way towards a personal group society. Historical development, Philosophy, State, Economy, Society (Demokratie, Ökologie, Föderalismus. Schriftenreihe der Internationalen Gesellschaft für Politik, Friedens– und Umweltforschung e. V.*, Lutz & Regine Roemheld, Francfort, Verlag Peter Lang, vol. 7, 1990, 564 p.).

3. Il serait ainsi donné libre cours à l'émergence et à la consolidation de ce que Giorgio Ruffolo a appelé le troisième secteur de l'économie, basé sur le temps libre et les activités associatives, et caractérisé par des formes d'organisation sociale se situant au-delà du marché et de la bureaucratie. Voir Edwin Morley-Fletcher, Introduzione, p. XXV, et Giorgio Ruffolo, « Stato, mercato, 'terzo settore' », *Cooperare e competere*, Milan, Feltrinelli, « Campi del sapere », 1986, p. 25.

4. The David Hume Institute, Aberdeen University Press, 1989.

5. *Ibid.*, p. 1

6. Sur Tibor Liska, voir ses textes dans le premier volume ci-dessus de *Cooperare e competere*, ainsi que ceux de Valeria Matyaszovski, János Kornai et Norman MacRae, et dans le second volume celui sur la coopérative de Szentes mise sur pied par Liska, par son président Pàl Szarvas.

Le mur est tombé
Le voile s'est levée


MYRIAME EL YAMANI

Qui sommes-nous, ensemble ? Telle est la question que m'a lancée Francine Pelletier, ancienne rédactrice en chef de *La Vie en Rose,* lors de notre échange sur la tragédie de l'École polytechnique. Et j'ajouterais : Voulons-nous faire quelque chose, ensemble ? Femmes/Hommes, Est/Ouest ? De ces deux couples, lequel est le mieux nanti pour aborder le prochain millénaire un peu plus sereinement que nous allons finir celui-ci ? Sûrement pas le premier, si l'on continue seulement à avoir honte de cet événement historique qui a secoué le Québec, un soir glacial de décembre.

Depuis plusieurs décennies, nous nous sommes installé-e-s dans la guerre froide, comme on s'installe dans un nouveau logis. Guerre insidieuse, lassante, où tout le monde semble se persuader qu'il vaut mieux rester derrière ses barricades et continuer à accuser l'autre de tous les maux que d'ouvrir le chemin vers une plus grande connaissance de l'Autre. Car, c'est bien de cela qu'il s'agit. Nous nous parlons mal, nous ne nous comprenons plus, nous restons sur nos gardes. Et le prix à payer de ce refus de l'Autre est violent, dévastateur et, somme toute, sans issue. D'un côté, on a détruit le symbole historique de la guerre froide, de l'autre on l'a anesthésié pour le rendre inoffensif, ce qu'il n'est pas. Pourtant dans les deux cas, il nous faut remettre en cause nos rapports avec l'Autre et surtout arrêter de jouer avec des images stéréotypées, telle la vision des féministes dans nos sociétés occidentales.

Les médias, plus que toute autre institution, ont une responsabilité sociale qui, non assumée ou déniée, nous rend de plus en plus aveugles ou révolté-e-s. Les féministes en savent quelque chose, elles dont l'image médiatique est si négative et surtout boursouflée de préjugés, au point d'en être grotesque. « Au début des années 70, nous voulions changer le monde, alors qu'au début des années 80, nous cherchions à gagner notre place sur le marché du travail. Nous voilà face à une armée de femmes, qui ont gagné le droit d'être sur la place publique, en position égale avec les hommes. Nous sommes alors passées d'une image de mangeuses d'hommes, d'hystériques, de lesbiennes, de viragos à celle, aussi peu flatteuse, de voleuses de jobs », dit Francine Pelletier. En effet, le féminisme n'a jamais eu bonne presse, parce qu'il menaçait le statu quo sur la place sociale de chacun et de chacune et, dans ce sens, présentait une rupture radicale avec le passé. Parce que les femmes, toutes les femmes, refusaient de rester des objets sexuels pour consommation masculine, ou que certaines ne se prêtaient pas au jeu des femmes-alibis en quête de pouvoir, les médias leur ont collé une image de féministes enragées ou ont cherché de dénigrer le mouvement de libération des femmes, et avec lui le féminisme. Ils ne l'ont courtisé que peu de temps, au début des années 70, quand la révolte des femmes éclatait de manière spectaculaire (les « brassières » jetées au feu par exemple), car ils sont particulièrement friands de ce genre de spectacles. Mais lorsque le féminisme ne se retrouvait plus dans la rue, ils ont eu vite fait de l'enterrer, de crier à sa mort ou de décider qu'il est maintenant post.

Mais peut-être était-ce parce que les femmes refusaient aux hommes et aux médias le droit d'entrer dans cette sororité des années chaudes du féminisme. « Nous avions besoin de nous retrouver entre femmes pour parler de notre oppression et c'était nécessaire. Mais de là ont découlé toutes sortes de méprises entre les deux sexes, notamment ▷

ILLUSTRATION : ALAIN RENO

notre rapport à la séduction. En fait, les femmes ont fait leur chemin de Damas, toutes seules », ajoute Francine Pelletier. Il est vrai que le féminisme québécois est très particulier. Symbiose du féminisme français, très théorisant et en compétition féroce avec une tradition idéologique de gauche, particulièrement ancrée dans la société, et du féminisme américain, beaucoup plus pratique mais aussi très virulent dans son radicalisme, le féminisme québécois espérait se mouvoir, tranquillement mais obstinément, dans la remise en cause des rapports hommes/femmes. Mais le geste de Marc Lépine nous rappelle durement qu'il n'y a jamais de fumée sans feu. Vingt ans après cette émergence du mouvement de libération des femmes, nous nous retrouvons toujours face à des salaires inégaux, à des garderies insuffisantes, à des publicités sexistes, à un droit à l'avortement non reconnu entièrement, à une paupérisation de plus en plus grande des femmes, à une famille éclatée, etc. Pourtant, le féminisme, au Québec ou ailleurs, ne préconisait pas seulement l'extension des droits et du rôle de la femme dans la société, il voulait que le partage égalitaire entre les sphères publiques et privées puisse être interprété comme un acte extroverti, et non plus cloisonné, comme une philosophie de vie à instaurer entre les êtres humains, femmes et hommes. Et c'est la mise en place de cette philosophie, dans sa pratique quotidienne, que nous ne parvenons pas à faire. Devant cette impuissance, nous avons préféré nous retrancher dans le fast-food médiatique, de plus en plus morbide et psychologisant, du drame de l'École polytechnique, dans des discours stéréotypés et fallacieux, comme celui « de la femme qui rend l'homme responsable de sa non-réalisation et l'homme qui rend la femme responsable de son échec[1] ».

Et c'est sans doute ces images que Marc Lépine avait dans la tête, quand, avant d'abattre les quatorze jeunes femmes, il a hurlé : « Je hais les féministes, vous êtes toutes une gang de féministes ! » Il n'y a pas que les médias qui soient responsables de la diffusion de telles images, nous le sommes tous, femmes et hommes. Si, avec le mouvement de libération des femmes, les féministes ont exprimé leur volonté d'accéder au pouvoir, pouvoir de dire mais aussi pouvoir de faire, il n'en reste pas moins qu'elles ont tardé à parler aux hommes, en des termes autres que l'interpellation, la colère ou la révolte, et surtout qu'elles ont longtemps nié la dépendance que nous avons tous et toutes, l'un et l'une envers l'autre. Quelques tantatives, comme ce numéro « spécial hommes » de *La Vie en Rose*[2], qui avait d'ailleurs choqué beaucoup de féministes, ne sont restées que des pavés dans la mare. L'assassinat de ces quatorze jeunes filles, qui ne pourront plus jamais dire à quel point elles étaient fières de contribuer, en tant qu'êtres humains, à modifier à leur manière ces images stétéotypées sur les féministes, nous renvoie à ce malaise entre les femmes et les hommes, notamment celui de se révéler soi-même à deux. Et les hommes, de leur côté, ont toujours aussi peur de dire ce qu'ils sont, de mettre sur la place publique quelques aspects de leur vie personnelle.

Pourtant, c'est ce qu'il nous reste à faire. Nous n'avons plus le choix. Lorsqu'une des jeunes étudiantes a tenté d'interpeller le tueur en s'écriant : « Nous ne sommes pas féministes, seulement des femmes qui veulent gagner leur vie en génie. Nous ne sommes pas des femmes qui descendent sur la place publique pour essayer de prouver qu'elles sont meilleures que les hommes... », c'est une rafale qu'elle a reçue comme réponse, car ce sont encore ces mêmes images de féministes enragées qui ont dû circuler dans la tête de l'homme et de la femme, en ce dixième de seconde. Et c'est de ce dixième de seconde que nous sommes responsables, par notre peur d'aller au-delà des malentendus, des stétéotypes et d'affronter mutuellement notre pouvoir de dire et de faire. « On n'a pas voulu reconnaître la tuerie de l'École polytechnique comme un acte commis contre les femmes parce que cela aurait signifié la mort de l'amour dans notre inconscient collectif. Nous avons peur de nous retrouver comme ennemis et nous ne voulons pas signer cette mort collective », nous explique Francine Pelletier.



Nous sommes fait-e-s pour être ensemble, encore nous faut-il voir que cette ère d'ouverture, consacrée avec l'événement de Berlin, est à la fois sécurisante et menaçante, tout comme le sont les rapports des femmes avec les hommes. « Si les femmes se sentent menacées par la séparation et les hommes par la relation », comme le souligne également Francine Pelletier, nous avons tous et toutes besoin du rapport, aussi conflictuel soit-il. Mais il ne suffit pas de lever un coin de voile sur le malaise, il nous faut le dire, autrement que par la violence. Il y a bien sûr des temps de dégels, au fond de nous-mêmes, car la sexualité restera encore longtemps « le baume sur les rapports hommes/femmes », ajoute-t-elle. C'est notre force et notre dignité d'être humain que nous voulons partager et non ces relents de guerre froide. Qu'on en finisse une bonne fois pour toutes avec ces cris d'hystérie de part et d'autre sur ce que les hommes et les femmes devraient être ou pas. Radicales ou paumés, enragées ou distants, viragos ou irresponsables, à quoi peut bien servir ce genre d'injures, si ce n'est passer à la trappe du silence et de la frustration la question qui continue à nous tambouriner la tête.

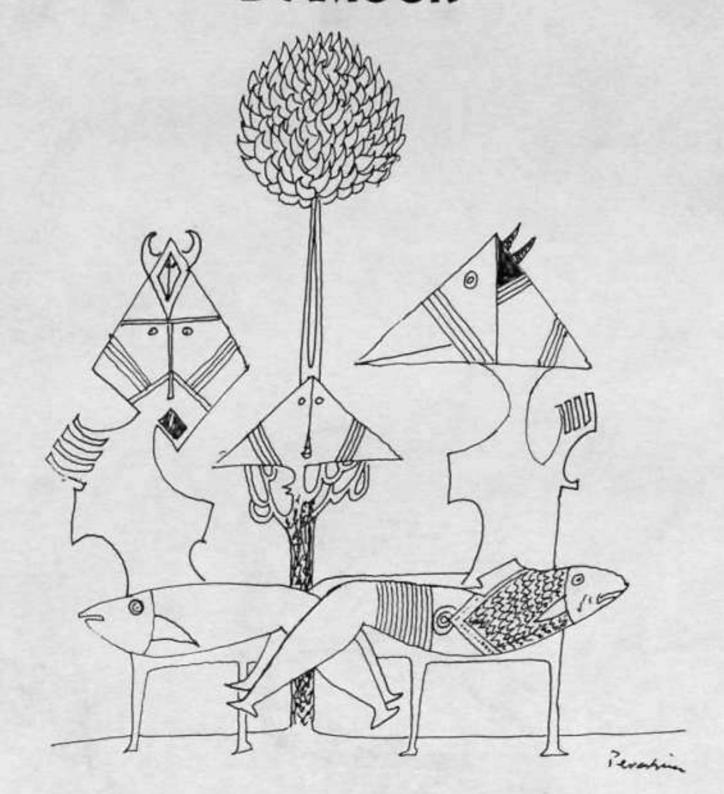
Cruellement, désespérément, la tragédie de Polytechnique nous a campé-e-s devant un mur, qui cette fois ne veut pas tomber, celui de notre honte face à la violence faite aux femmes, celui de notre peur de prendre la parole pour exiger de nouveaux rapports sociaux, pas seulement plus égalitaires, mais plus justes, plus adéquats pour vivre ensemble et non pas l'un à côté de l'autre. Il ne suffit plus de se regarder, même en chiens de faïence. Les images et les paroles doivent s'interpénétrer et non plus s'interpréter, si nous voulons en finir avec les malentendus et aller chercher l'un de l'autre une réelle harmonie. Cependant, les médias ne semblent pas entendre notre désir d'un tel dialogue et d'une telle interpénétration, devenus indispensables. Ils nous extirpent des fragments du réel pour ensuite les emballer selon des techniques plus ou moins sophistiquées et enfin les exposer dans une belle mise en scène, organisée comme une totalité cohérente, parfaitement maîtrisée, qu'ils nommeront LA réalité. Avec le mur de Berlin, ils ont déroulé les premiers fils de l'exaltation. C'est à qui aurait la primeur de la première pierre et de la plus belle pose devant ce démantèlement. Avec le meurtre des quatorze ingénieures en devenir, ils ont perdu à tout jamais leur crédibilité, en nous serinant d'images chocs, de propos insignifiants, du lourd silence unanime sur le pourquoi d'un tel geste.

En ces temps de concurrence mercantile et effrénée, c'est à qui aura le plus bel emballage, en prenant bien soin d'enlever tout ce qui résistera à la mise en boîte. Et, c'est justement cet emballage que nous refusons globalement, femmes et hommes. Ce malaise, nous ne voulons pas seulement le pointer du doigt ou le décrire à la manière de ces multiples expert-e-s, intervenu-e-s pour nous rassurer. Psychologues, psychiatres, médecins, prêtres, juristes, policiers, éditorialistes, politiciens, mais aussi certaines femmes choisies avec le label « féministe » ont pris la parole pour nous assommer de leurs discours sur la violence, la limitation des ventes d'armes, etc. Mais du malaise de ne pas pouvoir dire haut et fort nos doutes, nos peurs, nos souffrances face à la solitude, du malaise de ne pas savoir communiquer autrement que par la violence, la ségrégation, la domination, nenni ! Ce malaise, nous voulons l'extirper de nous-mêmes, peu importe par quel chemin détourné nous y arrivons. Et, en commençant par nous parler, sans retenue ni langue de bois, nous, femmes et hommes, pourrons peut-être enfin décider de ne pas rester aveugles et de voir ce que nous voulons faire, ensemble. □

Notes

1. Angela Torregosa, « Réflexion sur le féminisme », *Le Devoir*, 15 décembre 1989, p. 7.
2. « Des hommes pour le dire », *La Vie en Rose*, n° 31, novembre 1985, p. 17-39.

ET SI L'ON PARLAIT D'AMOUR



Les féministes ont envie d'aimer et d'être aimées. L'épineuse question des rapports amoureux entre les femmes et les hommes est sortie dans les éclats de rires et beaucoup d'humour lors du Forum des 50 heures du féminisme qui s'est tenu à Montréal fin avril dernier, car elles y croient dans l'amour avec les hommes ou les femmes, mais pas à n'importe quel prix. Femmes de tête, femmes de cœur, le chemin est ouvert, même s'il *est difficile de passer de l'une à l'autre. Après 20 ans de féminisme,* « des hommes ne semblent pas très bons dans l'improvisation, les féministes ont eu tendance, de leur côté, à transposer dans l'intimité les batailles politiques, mais il n'y a pas d'avenir... dans les chats ! », alors les femmes pensent à inventer un nouveau romantisme pour la prochaine décennie, car « l'art d'aimer, c'est de laisser passer certaines choses, mais de s'obstiner sur l'essentiel ». Dommage d'ailleurs que les hommes aient été exclus de cet événement historique, car c'était une occasion unique de leur permettre de plonger dans les problématiques féministes, tout en partageant le goût de la fête, de la réflexion et des savoirs autres des femmes.

Moments de trêves, après l'éclat parfaitement justifié des femmes immigrantes de boycotter l'événement à la suite surtout de la nomination de Lise Payette comme présidente du comité d'honneur, instants de rencontres chaleureuses, de vives discussions aussi, ce forum aura marqué un tournant dans l'histoire du mouvement des femmes. Vingt-deux ans après les Canadiennes, les Québécoises pourront enfin voter, les Autochtones devront attendre 1968, et les immigrantes ? L'énergie vibrante et l'enthousiasme insufflé dans le cœur de ces 3500 femmes, venues de tous les coins du Québec, pour célébrer cet anniversaire, ne doivent pas masquer la nécessité d'un rapprochement avec l'Autre : femme immigrante, homme, etc. Car, c'est aussi en apprenant à partager l'histoire, à nommer au grand jour celles qui l'ont faite, que nous pourrons nous risquer à entendre les divergences et à laisser tomber les discours stéréotypés. L'excellente mise en scène de Denise Filiatrault pour ce cinquantième anniversaire du droit de vote des Québécoises, où ont émergé de multiples voix, où l'acharnement et la ténacité des Marie Guérie-Lajoie, Thérèse Casgrain, Idola Saint-Jean, Florence Fernet-Martel, Yvette Charpentier et tant d'autres ont percé le mur du silence, malgré la résistance opiniâtre des Henri Bourassa, Louis Alexandre Taschereau et Mgr Labrecque, était aussi à partager. Un événement historique n'a pas le droit d'être manqué, particulièrement au Québec. M.E.Y.

ILLUSTRATION : PERAHIM



TO JULIA

Homogeneity,
the old ideal of nation,
is useless
in the global theatre
of gaps and interfaces.
Marshall McLuhan.

ANTONIO D'ALFONSO

The East and West will meet, James Joyce once wrote. The point he wanted to make was that one day opposites would no longer be opposites : that the left and the right would be indistinguishable, that the Spiritual and the Material would not be separate from one another. Let us not forget however, these great ideas were formulated back when genius was still venerated and when the term *yesterday* was still used to express the obscure past.

But we, the chosen ones, are swimming in another and better era – that is what newspapers and TV whisper to all my neighbours sunbathing in the artificial heat of a nuclear climate. We,m the fortunate ones, are living in a more civilized moment in the history of humanity.

In the non-biodegradable container-minds that we have made for ourselves, we are free (what would we do without this magical word) to reduce time to a thing of little importance. History is nothing to modern man ; it can be rewritten to the convenience of all, so as to suit the pursuits and goals of each. What is history, if not a number on a scoreboard, an event that confirms us in whatever it is we wish to prove to others ?

We have created wonderful capsules of self-sufficient comfort, in which we come to believe that every particle of thought surging from within us can unexpectedly take on magnificent proportions of grandeur. Our stupidities and prejudices can be made to appear banal or superhuman – isn't this what we are taught in our universities ? Professors, artists, and now businessmen chant everywhere the message of fastfood hope : " It is in the small things of our own backyard that greatness develops. " (There are objects in the messy backyards of certain of our neighbours that we would prefer not to see grow too much.)

Paradoxically, with the crumbling of many early twentieth-century ideals of nation arises the belief that it is we, in our tiny worlds, who possess the wells of eternal wisdom. What is there left to do but have science support us in these strange truths ? Suddenly we discover hidden beneath centuries of feudalism that we too, like so many, have ancestors who entertained the gods with food and wine. Ours : a *fin de siècle* in which the mysteries of the Divine are ready to be plucked by all. Aren't we, *après tout,* all made to His image and likeness ? It is just one step between the fact of being the children of God and the act of becoming godlike. And we know, thanks to Greek and Roman literature, that between gods there can be but one desire, a common quest for power, the thirst for bloodshed – war.

Were does that leave communication ?

ILLUSTRATION PERAHIM

Cooperation? Understanding? Precisely nowhere, precisely where these elements for human collaboration have always been.

Our momentary realization that the *here* is everywhere to be found and appreciated is blinding our eyes to the Other. "What supports me in my righteousness must unequivocally be good." Today what matters is evidence of any kind for self-gratification.

This need for self-acknowledgement is intimately linked to the concept of self-preservation. The awakening to one's own temporality is an apprehension least desired by most. Becoming aware that we will die forces us to come to terms with our own limitations. Not to be eternal also means that somehow we are not omnipresent. The circumference around existence rapidly closes in on the dying and envelopes them with the shroud of confinement. The absence of time is also the absence of space; to lack space is to lack time.

Whether it is the coming of the end of a century (of life in general on our polluted earth) or the fact that such holy terms as *origin, roots, identity,nationality, citizenship, country* have lost their significance, people seem to want to break the seal of tolerance. Without warning Romania, East Germany, Hungary, Lithuania, Armenia, Azerbaydzhan and recently Georgia (USSR) pull out their flags and wave them over the heads of their families and over the dead bodies of those who do not belong. They who do not belong. The outsider... Where do they fit?

The other day a newspaper reported a recent study done on the genealogy of a targeted group of people. It mentioned how, to the surprise of many, the scientists were able to trace back the origin of over four million off-spring of a certain region in a country to only 30,000 couples. These figures, instead of giving me an awesome sense of family dignity, left me with an awful impression of suffocation. What magnetizing power could have impelled such consaguinity, circumscription, if not mistrust and diffidence? And the refusal to mingle with strangers?

To the disappointment of its members, this happy family can no longer survive alone nor can it reproduce itself among its own members solely. No longer is it able to assure the purity of its blood lineage.

As the lack of time (monotony) is always measured according to the want of space (habitat), so the eternal (variance) can be measured by the expansion of space (nomadicity). One identity, one piece of land, one nation, one language, one religion versus pluralism. Unity is for some reason always in search of definitions, whereas multiplicity is a complex mosaic of vitality.

Isn't this why incest – in fact, the most radical means of conservation, control, imprisonment – is banned in most human and animal communities? For the production of healthy genetic mutations in any community, its families must open up to other families, to other groups of people. (What about self-determination? The question must never be put so bluntly. The answer to any question of power is to ask who wants what and why?)

Where do the members of a dying society go when they feel sick? To their mirrors, where else? Dressed to the hilt, they ask the reflection: "Tell me, who is the most beautiful of them all?" When the answer is not the expected one, they break down and cry. They now know that the end has come, that their death is unavoidable, because they are no longer the only ones. They weep and weep until tears are not enough to contain their pain and, so willingly, devise another method to conquer their hurt, the sense of loss, the inevitable decomposition. Their opening up to an artificial hope: decadence.

Decadence is a collective phenomenon willed by a group of hysterical people bordering on their disappearance. Decadence is the best tool against those not part of the happy few. It is the perfect way of telling the outsider that whatever we possess will never go into the hands of another. Heritage, they say, is sacrosanct and cannot be handed over to another without paying a dear price for it. And this price is war.

Whether war be declared with weapons or through disjunction, it fosters the glorious outcome willed by one family against another, one society against another, one city against another, one country against another, and soon one world against another. Disintegration and loss are the catalysts which kindle war, not the quest for power. It is when you become aware that you will lose forever the thing that you consciously or unconsciously cherish most, that you will want to hold on to it most firmly. The quest for power is a device only a very limited and distinct group of individuals can afford and which, in most instances, they possess already. Power is environmental, and invisible to most; only those who know what they are looking for will be able to recognize power.

We are witnessing in the world everywhere the last living moments of nineteenth-century specialization, in other words nationalism. In the East as in the West, centuries-old, homogeneous communities are being confronted by the growing wave of social heterogeneity; they gasp for air and scream their right to self-sufficiency. But is this the correct term to describe what many are demanding from their people and minorities? After more than two-hundred years of political idealism, in the East as in the West, governments realize that there lies between *demos* (the people), *damos* (Indo-European for a division of the people) and *regere* (the rule, to lead straight) an instrinsic, and perhaps incompatible, difference. We still have much to learn about how to elect our rulers. Democracy, the rule by the ruled, remains the greatest of all goals for human cohabitation. Regardless of the kind of idealogical system people may devise to protect their rights and their gains, as soon as there is a sense of loss of something considered vital to one's own sense of identity, everything matters less than survival. But survival needs what is now being shown on our newspapers and TV.



Mutual exchange is rarely mentioned by political figures when they disclaim the demands of their particular group. What is necessary is something that crosses over groups and borders and whatever one group of people decides to be viewed as inviolable, and interconnects these disparate elements. Until we find that magical human thread which will connect families from one group to families from another, one community to another, we will without fail experience the loud cries of uncompromising nationalism.

With the kind of century we have had so far, it is safe to say that worse is still to come – more pogroms and genocides, racism and racial wars, border conflicts and strifes for religious supremacy, land and language rights – but I see a brighter light ahead, beyond the green hills of Europe, beyond the fossil-ridden mountain ranges of Asia, beyond the rich deserts of Africa, the cold red earth of the Americas, beyond the secret lands of Antarctica. It is a light everyone sees but which too few can identify: kaleidoscopic, miraculous and inexhaustible. □

VICE VERSA N° 29

SCÉNARIOS

APRÈS LE COMMUNISME

Interview avec Jan Rubes

PIERRE-YVES SOUCIS

Pierre-Yves Soucy : *La première question que j'ai à l'esprit, chronologie oblige, concerne le rôle déclencheur de la politique intérieure et, par voie de conséquence, internationale de Gorbatchev, dans les bouleversements que viennent de connaître les pays de l'Europe centrale et orientale. Pour être plus précis, longtemps nous avons vécu sur l'idée que tout viendrait d'en bas, d'un mouvement populaire chargé d'exigences démocratiques, puisqu'il était jusqu'à récemment impensable, selon plusieurs observateurs, que des réformes, avec des « dérapages » possibles, puissent prendre naissance au sommet. Que peut-on dire, rétrospectivement, de tout cela ?*

Jan Rubes : Bien que les « pays de l'Est » présentent du point de vue politique et social un certain nombre de points communs et de ressemblances plus ou moins frappantes, notamment quand on les regarde de l'extérieur, ils sont plus différents qu'on ne le croit. Ainsi, les voies menant à la démocratie et les scénarios des solutions « après le communisme » ne sont pas identiques pour l'Allemagne de l'Est, la Tchécoslovaquie ou la Bulgarie, par exemple. Il est vrai que l'exemple de la Pologne, qui fut longtemps le pays le plus « insoumis » et où la plate-forme de l'Église permettait à la population de manifester clairement son aversion à l'idéologie du communisme, laissait supposer des changements venus d'en bas, plus précisément imposés par la pression des masses populaires et des ouvriers mécontents. Mais il ne faut pas oublier que les revendications de Solidarnosc étaient avant tout d'ordre économique. Il est non moins vrai que la « pression » idéologique sur la population en Pologne, au cours des dernières années, s'affaiblissait et on aurait pu croire que l'État-parti allait se contenter de la loyauté de ses citoyens. Cela n'était pas le cas dans tous les pays de l'Est. En Tchécoslovaquie, le Parti exigeait de la population, pendant presque toute la période de la normalisation, donc entre 1969 et 1989, le soutien manifeste de sa politique. Comme



s'il avait besoin de se voir confirmer et reconfirmer dans son rôle « dirigeant », comme s'il voulait légitimer ses actes politiques face à la population, comme s'il voulait prouver à celle-ci sa démoralisation et justifier, par son consentement, ainsi la sienne… Il y a donc des pressions d'en bas, et il y en a toujours eu, mais leur succès dépend du contexte politique international. Après Budapest en 1956, Prague en 1968, Gdansk en 1981, tout le monde savait que la clé des changements se trouvait à Moscou ou – mais ce n'est plus aujourd'hui qu'une question théorique – qu'il aurait fallu coordonner les efforts des mouvements démocratiques dans différents pays, comme l'ont essayé les dissidents polonais, tchécoslovaques et hongrois au cours des quelques dernières années, pour imposer des changements. En même temps, il faut rappeler qu'une composante importante dans l'ensemble des pressions exercées sur les « anciens régimes » était la société civile qu'on a réussi à rendre sensible aux choses publiques. Muette parfois jusqu'à la servilité, elle se réveillait lentement. Mais le mécontentement se généralisait, les gens n'avaient plus peur de critiquer le régime communiste et plus tard de sortir dans les rues. Et de se faire taper dessus par la police, et de recommencer. Et de signer des manifestes. Et de se regrouper, tout en se rendant compte des persécutions qui allaient suivre : étudiants exclus des universités, adultes perdant leur travail, lignes téléphoniques coupées, permis de conduire confisqués… Les changements qui viennent de se produire résultent donc d'une convergence de conditions qui favorisaient la remise en question des fondements des régimes communistes. Il est impossible de dire lequel de ces éléments a été le plus important ou le plus décisif car dans l'histoire il n'y a pas de « si », il a fallu qu'ils se trouvent tous sur le même plateau de la balance pour que le renversement de la situation puisse se produire.

P.-Y. S : *Peut-on s'étonner de la débâcle subite de ces régimes à parti unique dont nous savions, par ailleurs, l'état de délabrement social et économique dans lequel ils ont plongé ces pays, et que dissimulait mal, si l'on ne se le cachait pas sous nos propres perspectives idéologiques, un dirigisme brutal et étouffant ?*

J.R. : Pas de la débâcle elle-même, mais de la façon dont elle a été réalisée ou « provoquée ». Ce qui étonne, c'est un certain anachronisme des événements. Je me souviens qu'en Tchécoslovaquie, par exemple, les gens prédisaient l'effondrement du communisme pendant les premières années qui ont suivi son instauration, c'est-à-dire dans les années cinquante. Malgré les procès, malgré la guerre froide, on s'y attendait et on l'espérait. « Ça ne peut pas durer », chuchotait-on. Pourtant, « ça » a duré, et si Brejnev avec sa doctrine de souveraineté limitée n'avait pas empêché les réformistes de procéder aux aménagements inévitables, les pays communistes existeraient bel et bien toujours, différents certes de ce qu'ils sont devenus, mais avec la façade marxiste-léniniste. L'étonnement qu'on ressent aujourd'hui devant la vitesse avec laquelle tout ce système apparemment bien rodé et bien huilé se décompose est d'autant plus grand que les pays concernés

ILLUSTRATION : GÉRARD DUBOIS

semblent s'inspirer mutuellement sur la voie de la démocratie. On a bien dit que les livres sur le passage du capitalisme au socialisme étaient innombrables, mais qu'il n'en existait aucun sur le passage du socialisme au capitalisme; il a fallu tout inventer, et les pièges sont grands. Regardez la Roumanie: deux ou trois erreurs de stratégie – comme le procès Ceausescu ou la publicité faite aux massacres de Timisoara qui ont dû être ensuite partiellement démentis – ont compromis le mouvement du Salut national qui a du mal à se défendre des accusations. Pourtant il n'y a pas de solutions miracles, chaque pays doit s'en sortir seul et le succès dépend, à mon avis, du respect de la justice, du respect de la vérité, de l'honnêteté des hommes à la tête des nouveaux gouvernements. Car c'est dans un premier temps ce qu'on peut offrir de plus différent, de plus opposé aux pratiques des anciens régimes. Sans cela, il n'y a pas d'issue possible.

P.-Y. S: *L'importance que prennent les problèmes quotidiens au sein de sociétés où l'État avait habitué à attendre tout de lui, et même le pire, ne risque-t-elle pas d'atténuer les élans et compromettre à terme la reconstruction de structures représentatives, aussi bien au niveau de la société civile que de l'État, lequel doit maintenant conquérir son autonomie par rapport au parti?*

J.R.: Vu l'effacement des partis communistes de la vie quotidienne, il me semble que l'État se substituera tout seul et assez naturellement aux anciennes structures du parti, ou bien les supprimera là où elles faisaient double emploi (il y avait, par exemple, un ministre de la Culture au gouvernement et en même temps un secrétaire du parti chargé de la culture). Le grand problème est de savoir jusqu'où les nouvelles structures représentatives vont aller en remplaçant le vieux schéma dirigiste, idéologique et centralisé, à quel point elles laisseront de l'autonomie aux communes, aux entreprises, aux investisseurs étrangers. Aujourd'hui c'est encore difficile à prévoir, mais des différences apparaissent progressivement entre les pays où les élections ont déjà eu lieu, pour l'instant donc en RDA et en Hongrie, et ceux où le pouvoir législatif est encore lié à l'ancien monopole des communistes. On peut dire que les problèmes politiques les plus brûlants seront résolus dans les pays de l'Europe centrale d'ici l'été, donc après les élections. Ce sera la fin d'une certaine euphorie qui agite la population allemande, tchécoslovaque ou roumaine; dès que le nouveau pouvoir créera de nouvelles bases législatives stables, toute l'attention va se consacrer aux problèmes économiques. La révolution passera dans sa deuxième phase, à maints points de vue différente de la première. Il faudra assumer les conséquences de la gestion catastrophique des quarante années du régime communiste. Il faudra réapprendre à travailler. Il faudra accepter l'intervention du capital étranger dans les économies des pays, ce qui n'apporte pas automatiquement un changement positif et rapide du niveau de vie, comme les gens s'imaginent souvent, mais pourra être ressenti négativement au niveau psychologique dans ces systèmes habitués au protectionnisme. Tous ces phénomènes risquent, en effet, de compromettre l'équilibre des forces, mais je ne crois pas que le nouveau pouvoir devrait s'en sentir menacé. Le nombre de ceux qui souhaiteraient un retour en arrière diminue et ils sont de plus en plus désarmés.

P.-Y. S: *On ne peut pas ne pas évoquer, après les événements que vient de connaître l'«Europe de l'Est», un sentiment de vide idéologique. Ce qui soulève le problème d'un fondement métaphysique, si l'on peut faire usage de ce terme, de la politique. En d'autres termes, si l'on considère que la référence au socialisme, nourri à l'origine de l'humanisme européen, mais totalement desséché puisqu'incarné dans un système hyper centralisateur, planificateur et bureaucratique, n'est plus de mise, discrédité qu'il est aux yeux des populations concernées, à quelle(s) tradition(s) de la pensée l'idée de démocratie peut-elle être réarticulée? Je pense notamment ici aux craintes que formulait Rudolf Von Thadden, en particulier pour l'URSS, face à un écroulement du communisme dans une société où des mouvements de droite émergent sur un sol où les traditions démocratiques sont quasi absentes.*



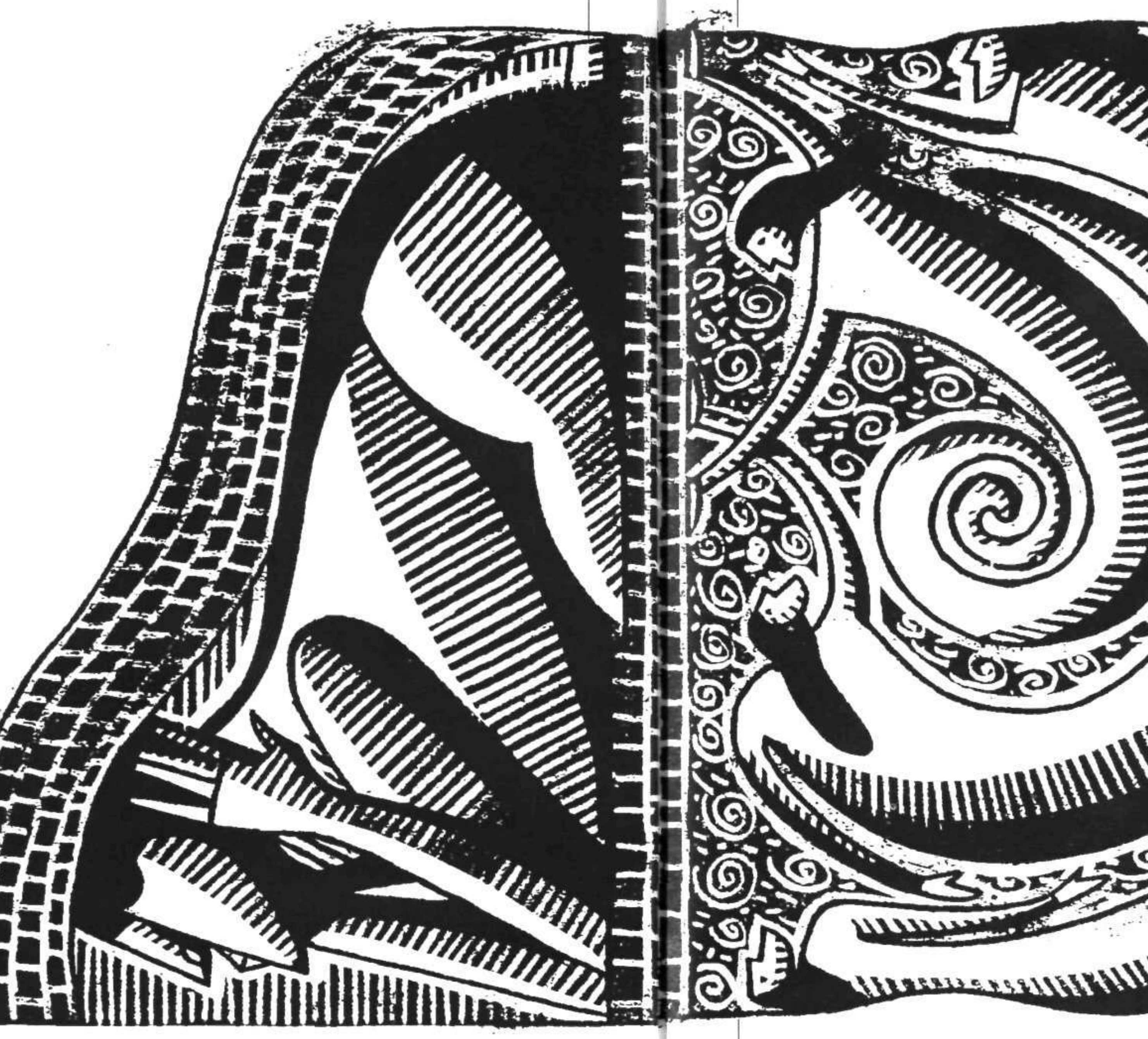
J.R.: Le communisme était une utopie, on le sait bien, qui accumulait sur le plan pratique des abus mais qui avait, au départ notamment, une force de persuasion certaine. Sa lumière se situait à l'horizon et elle reculait au fur et à mesure qu'on avançait. Donner à l'utopie une base réelle se soldait par des échecs permanents. Et la fin d'un beau rêve peut avoir pour conséquence le choc brutal de la réalité. Les nationalistes, les cléricaux, les petits esprits de droite auront tous leurs porte-drapeaux qui vont grimper le plus vite possible sur les tribunes laissées vides par les communistes. Qui va arriver le premier, qui va occuper le premier rang, qui ne va plus pouvoir monter, et qui va être poussé pardessus la balustrade? On va assister sans doute à un spectacle parfois mesquin, parfois dérisoire, parfois sérieux où se joueront non seulement l'avenir de chaque pays mais aussi l'avenir de l'Europe. Il est néanmoins vrai que les nouveaux régimes ne se situent pas devant un vide «métaphysique». Celui-ci est d'ordre moral, éthique, démocratique. C'est là qu'il faut chercher les bases d'une nouvelle «transcendance», et Havel, Michnik ou Konrad le disent dans leurs écrits, bien que parfois entre les lignes. En Tchécoslovaquie, par exemple, l'identification à l'héritage culturel et humaniste de l'esprit centre-européen peut devenir un catalyseur de la reconstitution d'une société nouvelle. Dans ce contexte, il me semble que l'idée d'un socialisme «au visage humain» n'est pas encore enterrée. Du moins je le souhaite, même si le pragmatisme économique semble prendre énormément de place dans les discours politiques. Mais c'est une question de temps et de diversification des forces. La culture a toujours eu un statut important dans les sociétés de l'Europe centrale et les nouvelles possibilités qui s'ouvrent devant elle ne peuvent que le confirmer. Je ne veux pas dire par là qu'il faut considérer la littérature, le cinéma, la peinture ou le théâtre comme quelque chose d'isolé de la vie sociale, politique et économique, mais c'est cette culture ou la culture, dans le sens le plus large du mot, qui peut codifier, dans chacun de ses domaines, les règles du jeu. Sans elle il n'y a pas de critères de comportement dans les sociétés qui sont en train de se créer et où les valeurs éthiques seront liées au sens de la liberté.

P.-Y. S: *Si la seule foi qui puisse exister est celle en un futur dont dépend la réussite des réformes qui sont lancées par des élites modernistes encore toutes fragiles, comment entrevoir l'avenir de ces pays?*

J.R.: L'Europe centrale et de l'Est est une région extrêmement diversifiée, avec des traditions propres à chaque pays ou à chaque nation, que l'idéologie communiste a essayé en vain de réduire en imposant une vision linéaire de l'histoire. Pendant quarante ans, on a répété, en substance, ne regardons pas en arrière, bâtissons une société nouvelle pour l'avenir et au nom de l'avenir. Aujourd'hui, les spécificités locales apparaissent avec d'autant plus d'acuité qu'on se redéfinit par rapport au passé et aux traditions. Je pense que l'interprétation du passé, une interprétation s'appuyant sur les spécificités de chaque pays et non pas sur les revendications nationalistes, peut servir de point de départ à l'intégration de chaque nation dans le paysage européen. Par rapport aux prévisions politiciennes d'hier, la notion de l'Europe «de demain» devra être considérablement modifiée à la lumière des événements récents mais l'Europe entière ne peut qu'y gagner. C'est un équilibre fragile que de vouloir conserver ses spécificités tout en s'intégrant dans un ensemble politico-économique supranational, mais je crois qu'il est nécessaire de le considérer comme le seul avenir possible. □

Jan Rubes est né à Prague en 1946.
Depuis 1980, il est attaché aux Archives et musée de la littérature, en Belgique, et chargé de cours à l'Université libre de Bruxelles. Traducteur de Jaroslav Seifert, Ludvik Vaculik, Vaclav Havel.

LE RISQUE DE L'AUTRE



« Une autre issue est possible au féminisme masculin... Il y faut une virilité tranquille qui découle d'une mauvaise intégration phallique ; la force de ne pas haïr les femmes, de les aimer en homme et non en fils ; une sensibilité très développée aux formes opprimées du vivant et à leur appel pour une libération ; l'autorité d'un savoir étendu et la souplesse pour saisir toujours cette autorité en défaut ; la force surtout de ne pas se dérober à la castration et de ne pas camper sa vie en deçà de ses échéances. »

« Devenir – au lieu d'« être » en s'imaginant « avoir ». »

Jean Larose, « Le féminisme masculin »,
LA PETITE NOIRCEUR, *Montréal, Boréal, 1987.*

NICOLAS VAN SCHENDEL

Depuis la tragédie de l'École polytechnique, on a beaucoup parlé du silence des hommes et de l'absence traditionnelle des pères au Québec, en somme de la difficulté d'instituer une parole tierce capable de transmettre un sens en héritage. Et pour cause, car le geste de Marc Lépine était avant tout une non-parole, une forme de silence faisant entendre avec terreur l'impossibilité de dire et d'organiser les nouveaux rapports entre les hommes et les femmes ; d'écouter ce qui, au fondement même du mouvement féministe, contient la possibilité de redéfinir le lien entre le pouvoir de décision et l'autorité de la connaissance sensible des choses. L'acte de mort de Marc Lépine a été le signe d'une faiblesse *désespérée* qui empêche la pensée de se porter à l'écoute de ce qui pourrait lui redonner vie et de se saisir de l'intelligence du rapport à l'altérité.

Je me dis que c'est entre autres le sentiment de cette effroyable détresse qui, au lendemain du drame et dans les jours qui ont suivi, a plongé le Québec dans une torpeur insoutenable, presque menaçante. Car nous tous, hommes et femmes, avons été profondément bouleversés par tant de rage poussée à son paroxysme et, surtout, intimement atteints par l'horreur de sa proximité. Comme tant d'autres, je me souviens d'avoir aussi ressenti une sorte d'inconfort ou de gêne confuse devant ce qui me semblait, et me semble encore, être l'un des effets de l'absence d'une parole instituante. Je veux parler d'un aspect du drame qui renvoie moins au geste assassin lui-même qu'au fait qu'il n'ait pu être arrêté avant son dénouement, qu'aucune limite n'ait été imposée à cette manifestation de toute-puissance meurtrière. Je pense bien sûr aux réflexes de fuite qu'ont eus les étudiants en entendant le bruit des balles qui fauchaient leurs camarades et amies. Il s'en est trouvé certains pour les blâmer de n'être pas intervenus en héros, ou encore pour les accuser ouvertement de s'être faits les complices objectifs du meurtre collectif de ces femmes. D'une certaine manière, ce serait une erreur de croire qu'en de pareilles circonstances nous tous autant que nous sommes pourrions agir autrement. Face à la terreur, la seule réaction possible ne consiste-t-elle pas à sauver sa peau ? Mais, d'un autre côté, ce qui s'est produit n'en est pas moins symptomatique d'une sorte d'indifférence morbide que nous éprouvons généralement à l'égard des autres et qui, en fin de compte, nous rend effectivement complices de la menace qui peut, à tout moment, s'abattre sur eux. En refusant le machisme dénoncé par le féminisme, en se rendant à l'évidence de la bêtise fondamentale de l'héroïsme conquérant auquel il peut conduire, les hommes et les femmes, dépourvus de toute autre référence, en arrivent à perdre ce qui, à la base du véritable héroïsme, constitue l'expérience du *risque de l'Autre*.

Nous n'avons peut-être plus assez dans cette société le sens de l'Autre et des risques qu'il faut prendre, instinctivement, pour éprouver réellement, puis tenir pour indispensable, sa présence à travers soi, et sentir que cette présence lui rend la nôtre tout autant nécessaire et parfois même *urgente*. C'est seulement ce sens aigu de l'Autre qui, en définitive, permet à l'individu de fonder sa propre identité en la faisant participer généreusement à l'élaboration d'une pensée politique qui se fonde à son tour sur la pratique sociale des alliances avec ceux et celles qui subissent l'autorité des pouvoirs omnipotents, imbus de leurs privilèges et asséchés de toute humanité transcendante. Ne vivons-nous pas, après tout, sous le règne du moi technocrate[1], dans une société où chacun en a quelque sorte hérité du « droit fondamental » à n'écouter que lui-même et à gérer son propre univers ? Ne sommes-nous pas encore à la merci des modèles ethnocentriques et autres « centrismes » majoritaires niant à l'Autre en périphérie, non seulement le droit de prendre la place qui lui revient, mais plus encore peut-être le pouvoir de « déconstruire » les règles autoritaires afin de redonner à la culture sa véritable force d'émancipation ?

Le mouvement féministe est né de la position politiquement minoritaire des femmes dans nos sociétés et de la revendication d'une nécessaire dé-ghettoïsation de l'espace public et décisionnel occupé par les hommes pour qu'elles puissent prendre leur place en dehors de l'enclave familiale. Cette traversée d'une sphère à l'autre appelait une remise en question profonde allant bien au-delà du jeu politique habituel, puisqu'elle touchait également à l'intimité des rapports entre les hommes et les femmes. L'ambiguïté provoquée par l'entremêlement des dimensions sociales et privées de la critique féministe devait donner à ce mouvement un énorme potentiel de déconstruction des règles de domination, et faire naître une vision des rapports sociaux dans leur ensemble faisant appel à une conception beaucoup plus démocratique du pouvoir et infiniment moins rigide de l'autorité. L'autorité patriarcale devait donc être contestée là même où elle s'érigeait en pouvoir outrepassant les limites instituées par la fonction même de paternité. En s'attribuant tous les pouvoirs, l'homme n'avait-il pas transgressé la règle de différenciation de l'espèce humaine en niant qu'il en existât un Autre que lui-même qui puisse s'affirmer en toute égalité de droit et de partage ?

Le risque est toujours aussi grand pour les hommes de se voir contester un pouvoir dont ils possèdent la force de l'habitude et qu'ils confondent encore avec la fonction de paternité qui ne leur est pourtant pas exclusive. Risquer l'Autre féminin pour les hommes, c'est lui témoigner son engagement et accepter sa participation pleine et entière aux prises de décision dans le monde dé-ghettoïsé des espaces publics et privés ; se rendre vulnérable à la mise en question constante qu'il nous adresse, d'une autorité qui se veut sans faille et qui se cache souvent derrière la violence du silence ; accepter, grâce à lui, la faiblesse de l'ouverture comme signe de force et non plus de désespoir ou de perte ; se faire, enfin, l'allié de sa quête inachevée d'une transformation qui *nous* concerne. Tels sont les défis que les hommes doivent apprendre à relever, avec les femmes, afin de redonner à la parole son véritable pouvoir de symbolisation. Mais encore faudrait-il que le féminisme n'interrompe pas son mouvement, qu'il continue à faire œuvre de décloisonnement afin de ne pas se figer dans un discours qui ne ferait que reproduire d'une autre manière la rigidité de règles autoritaires se prêtant difficilement à la remise en question.

Risquer l'Autre masculin pour les femmes, c'est donc accepter de se faire les alliées d'une parole masculine qui n'est déjà plus ce qu'elle était – bien qu'elle hésite encore, parfois, à s'assouplir –, mais qui en raison de cela s'exprime elle aussi de manière incertaine sur la question de son devenir ; une parole qui ne demande pas mieux que d'insuffler au mouvement un savoir et un rythme différents, mais toujours complices, et demeurant elle aussi insoumise au diktat des formules et autres slogans sexocentriques. Le féminisme devient plus que jamais un mouvement à deux voix fondé sur le risque d'une alliance créatrice, toujours fragile et susceptible d'être rompue, mais néanmoins indispensable à la critique radicale et au « renversement » des rapports hiérarchiques dans nos sociétés.

Le risque de l'Autre. Cela ne peut être autre chose que ce qui s'exprime à travers les tensions, les malaises ou les incertitudes auxquelles nous renvoie constamment l'inconnu de ce qui adviendra des alliances que nous forgeons, l'étrangeté du rapport et le caractère d'irrésolution perpétuel des enjeux du pouvoir qu'imprime toujours le mouvement de la culture au devenir de l'humanité. Culture du minoritaire d'abord, en ce que ce mouvement procède d'un manque, d'une absence de pouvoir – et donc de parole – d'autant plus manifeste qu'il se situe en porte-à-faux d'un ordre majoritaire. Culture des alliances minoritaires ensuite, dans la mesure où se pose inévitablement, non plus la question de l'être en soi et de l'avoir pour soi dans l'ordre des choses, mais bien celle du *devenir ensemble* à travers le continuel réaménagement des fondements politiques ou institutionnels de la vie en société. L'absence de parole ne signifie pas nécessairement le silence des voix intérieures et de leur force d'inventivité. Mais encore faut-il faire émerger cette force en prenant le pari d'intervenir de telle sorte qu'elle puisse se déplacer vers autre chose que la tentation de toute-puissance. Le *pouvoir* de « penser faiblement », en toute intelligence d'un rapport souvent dérangeant et douloureux à l'altérité, tel est bien l'enjeu du risque transculturel.

Note

1. Ou, pour reprendre les termes de Pierre Legendre, sous le règne « de la privatisation de la Référence, où chacun se pose en mini-État » (*Le Crime du caporal Lortie – Traité sur le Père*, Fayard, 1989).

ILLUSTRATION : NORMAND COUSINEAU

VICE VERSA N° 29

Pendant 45 ans nous avons mené une paravie. Nous avions un paragouvernement et un paraparlement qui ne représentaient personne. Notre économie produisait des paraproduits qui se désintégraient dès qu'on s'en approchait. Et nous, nous nous efforcions de mener une vie normale : nous observions le monde libre – si proche et pourtant inaccessible – et nous voulions à tout prix l'imiter. Mais ce n'était qu'une paravie. Depuis bientôt un an, cela a l'air de changer. Depuis bientôt un an, je note et renote ce phénomène qui me fascine : la reconquête de la liberté par mon pays, le recul du communisme qui pourtant, on nous l'inculquait dès la vie utérine, ne recule jamais, le retour de la normalité, le retour de la vraie vie.

PARAVIE



TOMASZ MATKOWSKI

Ça a commancé par un je ne sais quoi qu'on s'entait dans l'air. Il y a trois ans environ, lorsque nous n'imaginions même pas ce qui allait se passer, j'ai dit à une amie : « Tu sais, j'ai l'impression qu'il va se passer des choses. » Elle a acquiescé.

De l'électricité dans l'air, comme avant l'orage. Kapuscinski, l'écrivain-reporter témoin de tant de guerres et révolutions dans le tiers monde dit que c'est une sorte de radiesthésie. Qu'un bon reporter sent, même si rien ne permet de le présager, qu'il va se passer quelque chose, et même si tous ses collègues s'en vont, lui reste à l'endroit où, dans deux jours, effectivement une armée passera, une foule en colère se réunira, un gouvernement tombera... Il y avait donc ce quelque chose dans l'air. Les premiers signes tangibles vinrent après : un léger relâchement de la censure, des passeports plus facilement accordés... Mais nous avions déjà tant de fois vécu des pararévolutions, des pararéformes, des parareconquêtes de paralibertés, que nous étions vaccinés contre l'espoir.

Et, d'ailleurs, la propagande communiste était encore omniprésente, les files d'attente inimaginables, et la milice populaire tuait encore des prêtres tranquillement.

Mais nous pouvions voyager. C'était une expérience traumatisante. Premières impressions ? Propreté, ordre, politesse, autres odeurs, autres saveurs. Le pain au goût bizarre, le lait bizarre aussi. Très vite nous avons compris que ce goût bizarre est le goût normal du pain normal, que ce lait bizarre est du lait, et non du paralait au goût de torchon sale, de calcaire, de soda et d'antibiotiques. Que ces saucisses étranges sont des saucisses tout court, et le fait qu'elles n'ont pas le goût d'une vieille babouche farcie de papier mâché n'a rien d'extravagant ni de suspect.

Très vite nous avons réalisé donc que ce monde est tout simplement le monde normal, tandis que le nôtre n'est qu'un paramonde. Un rêve naquit, le plus grand rêve de quelqu'un venu du paramonde : appartenir un jour au monde normal. Mais ce monde normal était de l'autre côté d'une vitre transparente, mais plus solide que toutes les vitres blindées. On pouvait faire semblant d'y appartenir : se promener dans les rues de Paris, de Londres, entrer dans des magasins. Plus tard, le souvenir d'avoir appartenu au monde réel est renversant. On peut, dans son pays, raconter mine de rien : « Ah, ce pantalon, oui, je l'ai eu à Paris, dans une boutique du boulevard Saint-Michel. La vendeuse m'en a sorti une demi-douzaine, j'en ai essayé pendant trois quarts d'heure », comme s'il s'agissait d'une paravendeuse dans un paramagasin à Varsovie. Oui, oui, je sais, j'ai de l'instruction, j'ai fait mes études à l'université. Elle n'est qu'une simple vendeuse parisienne, mais elle *appartient au monde réel*, tandis que moi j'étais sorti du ghetto, juste un moment, en permission, et c'est pourquoi je suis fier de lui avoir parlé d'égal à égal.

Encore un souvenir du vrai monde : le calme. Malgré toutes les émotions liées au voyage, là-bas on se sent calme. Est-ce parce que les gens y sont plus décontractés et plus courtois ? Ou bien parce que tout, à chaque pas, agit comme un calmant : les couleurs, les odeurs, les formes, le porche éclairé, en forme d'utérus, d'une maison, les saveurs – tout nous sourit, tout nous séduit, et dans cette marée de plaisirs même les gros ennuis sont noyés.

Est-ce la raison pour laquelle tant de Polonais là-bas sont victimes d'accidents ? Ce confort auquel nous ne sommes pas habitués tue en nous le sens du danger ? En effet, que peut-il nous arriver dans un monde si doux, si feutré, ouaté, douillet ? Ou bien est-ce à cause de l'irréalité de ce monde : tout est de l'autre côté de la vitre, nous ne faisons que visiter. Peut-on se faire renverser par des voitures qui roulent derrière une vitre ?

Si pourtant nous sommes restés intacts, nous rentrons là où il se doit : dans notre patrie qui dès lors ne sera pour nous qu'une parapatrie. Nous sommes contaminés, malades du monde réel.

Nous avons emporté un peu de ce monde : quelques fringues, quelques gadgets. Mais le douanier le plus fouineur ne saurait trouver ce que nous emportions d'essentiel : un peu de calme et de chaleur intérieure. Pendant un certain temps après notre retour rien ne nous agace : ni la saleté, ni les odeurs, ni l'impolitesse. Et puis un jour, quelqu'un nous bouscule dans la rue et, au lieu de s'excuser, il nous engueule. Ayant en mémoire que nous rentrons de France, nous lui présentons gentiment nos excuses. Il ne s'est rien passé, nous sommes au-dessus, nous avons autre chose à faire. Il ne nous énerve pas. Il comprendra sûrement la leçon. Mais il nous engueule de plus belle. Et c'est alors que nous sentons dans le plexus cette crispa-

ILLUSTRATION : PERAHIM



tion qui ne nous quittait jamais avant notre voyage. Crispation de peur, de fureur, d'agressivité que rien n'arrête. Nous crions: « Fous le camp, fils de pute! » Notre adversaire se calme et nous, nous comprenons que nous sommes redevenus Polonais.

Pendant un certain temps encore nos habits sentent la lessive occidentale, le temps de s'imprégner de quelque chose d'indéfinissable qui est le remugle de la paralessive communiste. Ce remugle nous choque d'abord, ensuite on l'oublie et bien sûr on n'y pense pas jusqu'au jour où, quelques mois plus tard, on sort du placard un tee-shirt qu'on n'avait pas mis depuis nos vacances en Occident. C'est alors qu'on reçoit une bouffée de cette inimaginable, stupéfiante odeur de lessive normale.

Il nous restait à contempler le vrai monde de loin. Mais quelle image déformée on nous en servait! Que des émeutes, des cyclones, du chômage. Du chômage! On en rêve, *nous! Ma cousine, qui dirige une boulange*rie d'État, ne serait pas obligée de faire du pain elle-même lorsque ses ouvriers se saoulent. Elle les aurait flanqués à la porte et qu'ils crèvent de faim, les salauds! Bien sûr, je simplifie: ces ouvriers sont payés vingt dollars par mois, à leur place je ne ferais aussi que voler et boire. Une autre image de l'Occident qu'on nous servait, tout aussi fausse, c'étaient les fameuses émissions « Plus près du monde ». Des « curiosités » les plus stupides, ramassées sur les programmes diffusés par les satellites. À croire que le monde ne s'occupe que de concours de sauts de puces, combats de coqs, vols sur planche à voile au-dessus d'un iceberg, défilés de mode canine, interventions chirurgicales sur le porc à trois queues. Quelles conneries! Nous, ici, chaque jour on bat des records qui, pourtant, ne sont pas notés dans le livre Guinness. Fermer une voiture, par exemple:

1. Mettre l'antivol.
2. Fermer les vitres qui, lorsqu'on roule, s'abaissent toujours d'un centimètre ou deux sous l'effet de la gravitation. Si la manivelle est cassée et tourne sans aucun effet, vous prenez la vitre à deux mains, et vous tâchez de la relever, ne serait-ce qu'un peu, pour que la pluie ne tombe pas à l'intérieur.
3. Ouvrir le capot, après l'avoir soulevé à l'aide d'un objet, solide mais pas dur pour ne pas égratigner la peinture, introduit entre le bord du capot et l'aile. Un porte-clés en cuir épais fait très bien l'affaire.
4. Sortir les relais. Un voleur aura peur de se faire remarquer en roulant la nuit sans codes.
5. Débrancher quand même le câble qui *commande le démarreur puis le replacer de* sorte qu'on ait l'impression, à première vue, qu'il est branché. Le voleur perdra du temps à chercher l'endroit où le courant ne passe pas.
6. Claquer le capot, assez fort pour qu'il se referme mais pas assez fort pour abîmer le verrou.
7. Fermer les portes à clé et tirer les poignées pour voir si les serrures ont bien fonctionné.
8. Enlever les essuie-glace.

Ne croyez pas que l'opération fait perdre une demi-heure. À force de la répéter, nos gestes sont automatiques, rapides, précis. Le tout ne prend pas plus de cinq minutes. Si c'est l'hiver, il va de soi qu'une batterie vieille de deux ans ou plus ne peut rester la nuit dans la voiture. Nous la portons dans notre appartement pour la réchauffer et, éventuellement, pour la recharger. À condition, bien sûr, d'avoir une provision de fusibles pour le redresseur de courant. Je sais, je sais que ça suffit, que je ne devrais plus continuer pour ne pas me rendre trop invraisemblable, mais je n'y peux rien, vraiment, ce n'est pas ma faute si ces fusibles sont non seulement introuvables mais en plus qu'ils sautent très souvent.

Cet hiver 89-90 on n'avait heureusement pas à porter les batteries. C'était l'hiver le plus doux depuis 1779. Le mois de mai est venu en février. Ce printemps, ce soleil inattendu illuminait un paysage ravagé. Peut-être parce qu'au soleil on distingue chaque grain de poussière, parce qu'il n'y avait ni nuage ni pluie dont la grisaille camoufle tout, ni surtout de la neige dont la housse blanche nous *évitait de voir trop de détails, ou peut-être* parce que nous regardions ce pays d'un œil nouveau: nous le regardions pour la première fois comme *notre* pays et nous étions effarés à la vue de ses plaies.

Je me souviens qu'étant petit je voyais encore souvent des maisons détruites, à demi calcinées, aux murs parsemés de traces de balles si nombreuses qu'il paraissait incroyable que quelqu'un ait pu survivre dans cette ville. Je voyais aussi des hommes à demi tués: sans jambe, sans bras. Jamais plus, nulle part, je n'ai vu autant de mutilés parmi les passants. Tout ça, c'était l'œuvre de ces Allemands civilisés et propres. ▷

VICE VERSA N° 29

Au fil des années, les infirmes disparaissaient, et maintenant on n'en voit presque plus. L'infirmité communiste est autre, les communistes ne coupent pas les jambes. Leur mutilé c'est l'*homo sovieticus* – l'homme-loque, agressif et peureux, le queuiste désespéré qui passe sa vie dans les files d'attente, l'homme féminin, hystérique, la femme masculine, une cigarette aux lèvres et le visage crispé par le « masque qui doit faire peur ». Combien de temps après la fin du communisme verrons-nous encore dans nos rues ces invalides ?

Mais sur ce paysage ravagé ont vite pointé les premiers bourgeons de la vraie vie. Les premiers laveurs qui, à la vue d'une voiture qui approche, se lèvent, pas pour engueuler le chauffeur qui les a tirés de leur sieste, mais pour laver. Le premier magasin privé. J'en ai vu en Occident, n'empêche, ça m'a fait quelque chose : propreté, silence. Les marchandises rangées soigneusement. Combien de travail ! Mais les propriétaires n'ont pas du tout l'air essouflés : souriants, ils vous servent sans hausser les épaules, sans rechigner. Pas de cris, pas de crissement des caisses traînées sur le sol, pas de bousculade, pas de vendeuses qui se racontent leurs petits secrets, pas d'apprenties vendeuses qui chuchotent et pouffent dans un coin, pas de pancartes : « Ne dérangez pas, inventaire des marchandises », ni de remarque sur un ton venimeux : « Vous ne savez pas lire ? » si par hasard vous n'avez pas remarqué la pancarte.

J'en suis sorti ému. Comme un émigré qui regagne la vieille patrie qu'il ne connaît que par les récits de ses parents, mais qui est codée dans chaque cellule de son corps.

Cet hiver, chaque jour il se passe tant de choses que parfois j'en ai des bleus : je me pince pour savoir si je ne rêve pas. Aujourd'hui, par exemple, à la télé, ils ont montré des photocopieuses. Aïe, aïe, me suis-je dit mauvais, ça ! Ils ont sans doute encore confisqué du matériel occidental pour les éditeurs clandestins, passé en fraude par la frontière. « Une action éclatante de notre milice populaire. Les ennemis de la classe ouvrière ont été arrêtés. » Mais non, c'est pas ça. Ce n'est qu'une publicité Canon. Des copieuses à profusion, tout de suite, il suffit de 900 dollars pour s'en offrir une à papier A3 et A4, zoom intégré. Mon Dieu, est-ce possible que ces deux époques voisinent comme ça, juste à travers le mur. Encore l'année dernière l'auteur de cette publicité serait allé immédiatement en prison. Que dis-je, il n'y serait pas allé car aucun journal, aucune radio ni aucune télévision n'aurait accepté de diffuser son message fou... Ça m'a encore ému. C'était un peu comme si la vitre blindée cassait et par les fissures un peu du monde réel entrait, apportant ce qu'on ne croyait plus voir venir : de l'espoir. Cet espoir incurable, réfractaire à tous les vaccins, cet espoir qui fait que tout – même la mort – semble bénin. □

Un trio sur les vicissitudes du champ des arts visuels

Le 8e festival du film sur l'art de Montréal : du 6 au 11 mars, a projeté de 6 à 10 films par jour. De la musique à la danse, de l'architecture à la gravure, tout y était.

Marie-Josée Therrien

Des petits pois à prix d'or

Il aura fallu quatre minutes pour vendre le célèbre tableau *Les Iris* de Van Gogh au prix insensé de 53,9 millions de dollars américains en 1987[1]. Jacques Giraldeau, réalisateur (rattaché à l'ONF) du film *Le tableau noir* ou *Collage 4,* a saisi l'occasion de l'encan mémorable de Sotheby's pour entrer dans le vif du sujet. Pendant les quatre premières minutes, grâce aux techniques de l'animation et à l'excellent travail de Suzanne Gervais, on voit s'élaborer les *Iris,* touche par touche. L'œuvre terminée, on entend les applaudissements de la vente scandaleuse.

S'il est aisé de parler des folies d'Alan Bond on ne peut en dire autant des réalités du marché de l'art montréalais. Giraldeau s'est d'ailleurs parfois heurté à certaines hésitations chez les spécialistes consultés... Le rapport entre art et argent demeure toujours un peu louche.

Le film présente une brochette d'experts et d'artistes qui nous renseignent sur la valeur de l'art actuel, non seulement marchande mais aussi symbolique. Pour Alain Dubuc, économiste et journaliste, l'art, c'est comme les petits pois et le marché de l'art répond aux lois de l'offre et de la demande. Galéristes et artistes abondent dans ce sens (sans comparer tout de même l'art à des carottes). Avec Dubuc, qui n'a pas l'air d'avoir les mains liées, on comprend bien la valeur idéologique de l'art pour les compagnies qui investissent dans ce domaine. Il a cette très juste phrase : « L'art rend au profit sa virginité. »

Giraldeau poursuit son enquête avec madame Thomson, directrice du Musée des beaux-arts du Canada, et Pierre Théberge, du Musée des beaux-arts de Montréal, qui parlent de leur grande exposition internationale de Chagall et Degas, sans jamais nous dire que le vrai perdant de la montée vertigineuse des prix, c'est le public. Théberge insiste plutôt sur la rareté de l'œuvre d'art, souligne sans réserve les coûts de l'expo Chagall. Mais sur les prix prohibitifs des assurances qui fluctuent au rythme du marché de l'art, il demeure, autant que madame Thomson, plutôt discret. Et on peut aussi se demander, sans être spécialiste, ce qui arrivera à la cote Chagall lorsqu'il ne restera plus d'impressionnistes en circulation parce que les Japonais auront tout raflé. Déjà on a vu des peintres pompiers du 19e siècle soudainement valoir des millions, parce que les chefs-d'œuvre se font rares et que le marché doit en créer d'autres. Quelle est la responsabilité des conservateurs et des musées dans cette course effrénée ? La question aurait valu la peine d'être posée.

Dans son enquête, Giraldeau prend position. C'est Yves Robillard, professeur d'histoire de l'art à l'UQAM, qui traduit le mieux la pensée du réalisateur : le marché de l'art est une opération de marketing américaine semblable à celles utilisées pour lancer les vedettes rock. L'artbizz, en quelque sorte. La Biennale de Venise et la Documenta de Cassel sont là pour valider la prédominance américaine, et New York est la capitale qui sanctifie les artistes contemporains comme le souligne Paul Hunter, artiste canadien qui y vit en permanence. Le Canada n'a pas de place sur cet échiquier international.

Être un artiste aujourd'hui

Dans *La Toile blanche* ou *Collage 5*, Giraldeau n'impose pas un thème soutenu. Le titre illustre bien le déroulement du film, qui donne l'occasion aux artistes de toutes générations et de toutes les tendances d'exprimer leur point de vue sur l'art actuel. David Mach, sculpteur britannique résume en peu de mots ce que cela signifie d'être artiste aujourd'hui : *It's pain in the...* (en sous-titre : *C'est chiant*). Et nombreux sont ceux qui abandonnent tellement les sentiers sont encombrés d'embûches.

Ceux qui restent doivent d'être aguerris. Ils parlent de leur rapport à l'argent parfois avec assurance et à d'autres moments seulement du bout des lèvres. Marcel Saint-Pierre, peintre et professeur qui théorisait avec éloquence dans *Le tableau noir*, souligne ici presque timidement qu'il aime bien vendre ses toiles parce que cela l'aide à payer la production. De son côté René Derouin affiche une double personnalité et c'est avec le titre de directeur de PME qu'il mène sa vie d'artiste. Si l'art semble rentable pour Derouin, on ne peut en dire autant des artistes du Symposium de la jeune peinture de Baie-Saint-Paul.

Quant aux sens de l'œuvre, ils sont aussi nombreux que les artistes. On sourit devant le très politisé Vaillancourt qui refuse de servir le pouvoir en faisant de l'art pour l'art. On comprend l'amertume de Daudelin qui n'accepte pas l'égalitarisme imposé par les concours du 1 %. À l'opposé de Vaillancourt, Christiane Baillargeon, peintre et professeur, croit qu'il faut se servir du système.

Et puis soudain le ton change. Pierre Dansereau dit qu'il faut écouter les artistes car ils reconstruisent l'échelle humaine : par leurs intuitions, ils ouvrent de nouveaux horizons aux scientifiques et ils nous conduisent sur le chemin de la compassion. Compassion? Une opinion qu'on n'est quand même pas obligé de partager d'emblée. Comme si ce visiteur impromptu ne suffisait pas à briser le rythme du film, Giraldeau conclut sur le rapatriement des cendres de Borduas avec, en voix-off, Dyne Mousseau récitant un extrait du *Refus Global*. Pour le réalisateur, le rapatriement des cendres de Borduas, dont on ne rappellera jamais assez qu'il est mort en exil parce que le Québec des années 50 ans ne pouvait tolérer les marginaux, marque la fin d'un cycle. Vu d'un autre angle, Borduas est aussi l'un de nos mythes les plus persistants qui contribuent à alimenter le concept de héros-victime tout comme on exploite sans vergogne Van Gogh le peintre fou dont on comprend vaguement le génie de ses œuvres parce que sa biographie nous en dicte le sens.

La grande foire italienne

Marie Décary avec *Canal Zap Canal, Il était une fois deux artistes canadiens à Venise* filme avec une fine touche d'humour l'enceinte sacro-sainte des arts contemporains, la Biennale de Venise. Pour sa 43e édition, le Canada envoyait deux représentants, Roland Brenner (Victoria) et Michel Goulet (Montréal), qui ravit en ce moment le public newyorkais. Du côté de l'Aperto, section de la Biennale consacrée aux artistes de la relève, on retrouvait Barbara Steinman (Montréal). À leur côté, comme dans les films de Giraldeau, s'ajoutent critiques, agents, galéristes et journalistes. On zappe d'une séquence à l'autre comme si, confortablement assis dans son salon, on sautait du hockey à la chaîne éducative ; le tout dans une joyeuse atmosphère avec la remarquable musique de Walter Boudreau.

Canal Zap Canal rejoint les problématiques soulevées par Giraldeau. Alors que ce dernier procède de façon convergente, Marie Décary s'appuie sur un seul événement, celui de la Biennale, pour révéler les aléas du marché et de l'art canadien contemporain. Le Canada dans son fameux petit pavillon n'a aucune chance devant les autres représentants et devant la ville même de Venise qui tente tout autant le visiteur, comme l'explique la journaliste montréalaise envoyée sur les lieux. Comme pour corroborer Yves Robillard dans *Le Tableau noir*, cette année-là, 1988, le récipiendaire de cet événement « *international* » *n'est nul autre que l'artiste américain* Jasper Johns.

L'humour nous sauve. Brenner compare le gagnant de la Biennale à Ben Johnson (avant qu'il ne soit déchu) et précise que « si comme lui je gagne c'est que vraiment je suis le meilleur. Par ailleurs si je perdais, alors je me dit que pour un artiste ce n'est pas pareil, ce n'est pas qualifiable de la même façon qu'une performance athlétique. » Goulet raconte son cheminement, ses premières passions d'enfant artiste sur la place Saint-Marc certainement tourné vers les 5 heures du matin, car elle est vide.

Comme Denys Arcand qui revient toujours d'Hollywood les mains vides, Brenner et Goulet rentrent chez eux sans trophée. Leur faudrait-il déménager à New York, comme le croit Paul Hunter, pour obtenir un jour une portion de reconnaissance? La gloire internationale est-elle accessible aux artistes canadiens qui veulent continuer à vivre à l'ombre du géant américain?

Les deux réalisateurs ont laissé planer le doute sur ces questions. Et d'ailleurs il n'y a pas qu'une seule réponse. On a montré des artistes qui vivent aussi heureux d'une gloire régionale et qui semblent se satisfaire du marché de l'art local, et d'autres qui préfèrent tenter la grande aventure. Tous et toutes cohabitent dans une harmonie précaire soumise aux crises économiques et aux brusques changements d'orientation des gouvernements.



Canal zap canal
Il était une fois deux artistes canadiens à Venise

Chacun à sa manière, Giraldeau et Décary ont exploré avec succès la logique interne du milieu des arts contemporains et de celui du marché de l'art. Là où Giraldeau se fait discret et sobre, plus analytique, Décary a plutôt tendance à fouiner avec un petit côté espiègle que la caméra fait bien sentir. Les deux ont su rendre hommage aux artistes tout en donnant au public des clefs pour mieux comprendre cet univers de spécialistes. Ils ont tous deux évité de tomber dans le jargon abstrait d'un milieu un peu figé et retourné sur lui-même[2]. □

Notes

1. Le tableau a été acheté par l'homme d'affaires australien Alan Bond. Il a été financé par Sotheby's. Aujourd'hui incapable de le payer, Sotheby's aurait vendu l'œuvre au musée Getty. On ne sait pas à quel prix. Certains disent 27 millions, d'autres 70 millions (américains toujours). On ne saura jamais la fin de l'histoire puisque le Getty ne dévoile pas ses prix.
2. Merci à Jacques Giraldeau et Adèle Lauzon.

Attitudes to "Maleness" and "Femaleness" in the Arts

John Grande

Attitudes to "maleness" and "femaleness" in the arts, as in any human endeavour, have evolved as a result of the specificity of our culture and its ties to male – dominated economic systems in the West. Cennino d'Andrea Cennini gives us some idea of the ingrained male bias in Western art when he writes in *Il Libro dell'Arte,* a practical guidebook for artists in 15th century Florence, "Take note that, before going any further, I will give you the exact proportions of a man. Those of a woman I will disregard, for she does not have any set proportion. "[1].

The West's sexual identity, Michel Foucault noted, has been exclusively geared to a form of knowledge-power that had its roots in the rites of (religious) confession. Today the male – female sexual persona of both our tradition and the *ars erotica* of the orient, which sees pleasure as an end in itself, without any structural denial, face the overwhelming obstacle of rapid technological and economic change. Every aspect of how the two sexes relate to each other is affected, including the arts.

Male art favours an overview, a utopic mapping of expression. This is either consciously initiated or intuitively understood as being important to the process. Art forms follow the utilitarian model, having an external purpose or function rather than being objects of appreciation or beauty. This notion of an external, utilitarian purpose first and a creative goal second has always had prototypes on which to build. These structures are part of the economic *hortus conclusus,* the enclosed plastic garden of creativity that males originated in order to dominate nature, to build their societies over it, not through it.



Marcel Duchamp's Ready-Mades embodies a *l'art pour l'art* attitude which divorced art from its generic place in the natural order of things. Artistic expression became attached to material product and familiarized itself with the idea of appropriation or ownership. Money talked and objectified art. The mind, not emotion, began to call the shots in art's progression towards economic conformism. Art no longer purely expressed the spiritual metabolism of the individual, our strong link to the universal unknowns.

There is a definite "Maleness" to the now popular practice of appropriation in art. Appropriation is by nature utilitarian. It relies on what already exists, either as idea or actual material, and acquires its past history, its remembered use. The past product, its historic purpose, is reused as an axis for so-called new expression in a nostalgic materialist way. Previous forms are merely altered or collaged together and personal idiosyncratic elements are added. No attempt is made to render forms out of primary material, to procreate art, to use a biological, feminine term. Today the "maleness" of appropriation can be contrasted with a certain "feminine" procreative model for art which is unproven, searching, mysterious, and involves a process of self discovery, of re-establishing our primary links to nature. A shift in creative values is taking place.

Richard Purdy's permanent installation to be inaugurated on August 21st in the McGill Metro, titled "To Rise we Must Push Against the Ground Onto Which we Have Fallen" is quintessentially utopic, an affirmative overview. His installation consists of a large scale relief map of the city of Montreal whose central sections, the buildings of the downtown core will be translucent, lit from be-

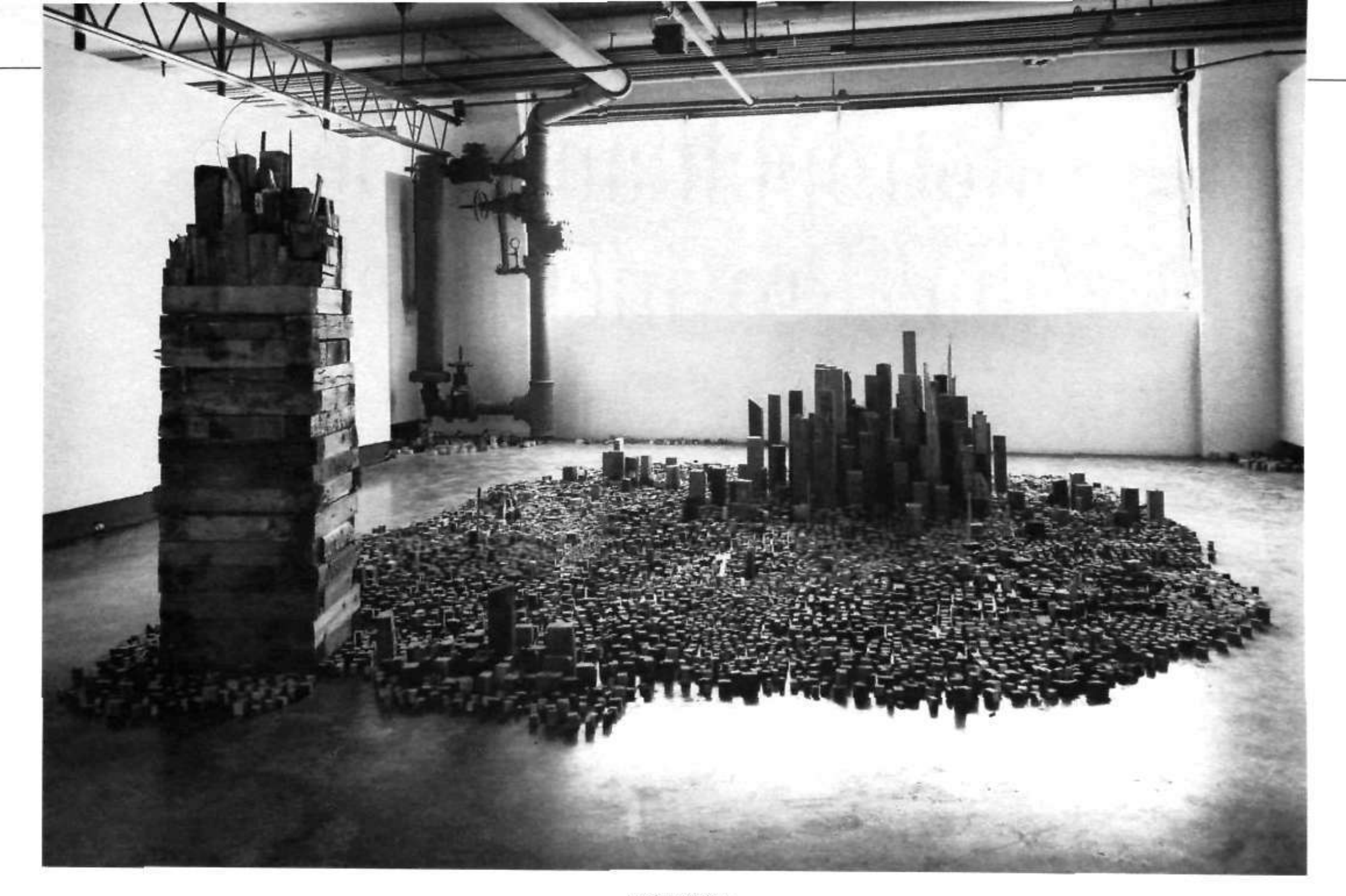


PHOTO : MICHEL DUBREUIL

Jocelyn Philibert
"Vaste vestiges" 1990
Dimensions variables : 10 x 7 M

hind. The whole plan will be illuminated with seductive colours : blues, browns, and warm greys. Set behind a wall of opaque glass cubes, like those used in Montreal's taverns during prohibition, it will have an anamorphic effect, like looking through an airplane window. Its scale will shift from 1:15,000 at centre to 1:30,000 at the periphery to resemble the curvature of the earth. Purdy's previous works appropriated history, architecture, psychiatry and other disciplines at will, merging fact and fiction with a neo-mythic intensity. His all encompassing overview of expression, its reassuring self-containment is extemporal, a means of escape from specific culture. Because it appropriates its material from what has been, its polemic core is materialist and relies on the structures of past evidence.

Like Purdy's installation, Jocelyn Philibert's recent exhibition of works at 4040 St. Laurent presents city overviews, slices of industrial and architectural life. These microcosmic plans built from recuperated fragments of demolished buildings, sit on small plateaus, supported by wooden stalactites that extend like decaying roots to the gallery floor. His overview is intemporal, subtly forboding, impermanent. This world is part of our very real present where an increasing number of homeless in our city centres are displaced by the monopoly games of developers. Philibert's modern day necropolis suggests that art in the procreative sense, could influence our city planners' and architects' appropriative, structural vision and not vice versa.

Female artists have always had to search for a language without the maps of their own historical definition. Their vision works in reverse, from the inside out, and gradually expands to include the outer world, the male world of exteriors. The recent group show of women's art titled *Déplacements* at the Frontenac Maison de la Culture and at Maison des Arts de Laval presented a female counterpoint to the male vision at a point in time when women are finally gaining their own artistic identity without reference to earlier male prototypes. In the past, women artists had few models on which to base their visions. It was rare for a woman to make it as an artist so if she did it was for personal reasons, not economic. Transitions, signposts, and exploration are the hallmarks of the *Déplacements* show. Betty Goodwin's *Swimmer No. 7* has its receptors turned on the mediatic human condition. Hannah Franklin's *Chantal* is an intimate photographic record, a forgotten memory, frozen in time under a threedimentional plexiglass form. Joelle Morosoli's colourful construction *Sculpture/ Socle* merges mechanisms with organic shapes.

The contrast between Françoise Sullivan's paintings and David Moore's sculptures at CIRCA and at Dominion Gallery presented an interesting juxtaposition of the works of one male and one female artist today. Moore's extemporal material bite, his tribal brut, is more a voice than an ear. In *Viande*, a headless male torso with arms outstretched supports a collosal male head in front of which a neon sign simply reads "Viande." Sullivan's evanescent, stitched, circular, painted tableaux make absolutely no reference to male prototypes in art, as they would have had to even 25 years ago.

Thus two distinct artistic visions now do exist. One involves an appropriative, male attitude of expression and the other a visceral, procreative one. The former continues to presume its superior, unstated relation to economic, production models. Its vision comes from the shell of our past. The pieces of this chess game are moved around endlessly, from epoch to epoch, movement to movement, style to style, technology to technology. Now, with the emergence of an ecological conscience, more feminine, procreative models of continuity, of the endless spiral of life are coming back into being. If we are to make a better life for future generations based on principles of living it is our understanding of nature's continuity, not random accumulations of wealth or material by a minority of people on earth, that will provide us with a more positive focus for regenerative models for our art.

Wisdom still exists in the arts today. It is a place that the philosophers have not yet got to, and the poets may always know to exist. Rilke foresaw all of this when he once wrote, "The girl and the woman, in their new individual unfolding, will only in passing be imitators of male behaviour and misbehaviour and repeaters of male professions. After the uncertainty of such transitions it will become obvious that women were going through the abundance and variation of those (often ridiculous) disguises just so that they could purify their own essential nature and wash out the deforming influences of the other sex. Women, in whom life lingers and dwells more immediately, more fruitfully, and more confidently, must surely have become riper and more human in their depths than light, easygoing man."[2] □

Footnotes

1. Cennino d'Andrea Cennini, Il Libro dell'Arte, (Dover: New York 1954) p. 48.
2. Rainer Maria Rilke, Letters to a Young Poet, (Vintage: New York 1987) p. 76.

VICE VERSA N° 29

Metropolitan Pride and Provincialism

Thomas Steinfeld

The wife of a country doctor from Tostes – a village not far from Rouen in northern France – never saw Paris. But without having any personal experience of the city, she formed a very definite idea of it, through second and thirdhand information, through articles and novels: "Omitting nothing, she consumed all the descriptions of the first meeting of a chanteuse, the opening of a shop. She knew the latest fashions, the address of good tailors, the days for the Bois or the Opera. In Eugène Sue she studied descriptions of furniture, she read Balzac and George Sand, seeking in them some vicarious assuagement of her personal yearnings."

Out of the Province, into the Metropolis

The wife of a country doctor from Tostes, Emma by name, buys a map of Paris and traces trips through the streets with her fingertips. The plan has a stimulating effect on her imagination, much akin to that of the green silk cigar case which had fallen from the pocket of a Parisian viscount and, in her mind, acquired the status of a relic – a distant promise of more than just social success, a hope of relief from the endless mediocrity of provincial life. The *dehors*, the metropolitan life beyond her reach, becomes a measure of her life. And the map, the green silk cigar case, the couturier's address become more than circumstantial evidence for a better life. They take on a symbolic importance, a magical effect: "What was it like, Paris? The very name had such a vastness about it! She repeated it to herself under her breath with a thrill of pleasure; it sounded in her ears like the great bell of a cathedral; it blazed before her eyes everywhere, glamorous even on the labels of her jars of pomade." *The provincial way of life, mœurs de province,* is the subtitle of her story in its French original. It certainly is kind of a prototype. One hundred and thirty years later, although metropolitan life might be much less a privilege, the words still sound alike: "She asked about Fifth Avenue, The Carlyle, Studio 54. Obviously, from her magazine reading she knew more about these places than you did" *(Bright Lights Big City)*.

The number of literary characters who long to go to the Big City but never make it, is infinitely smaller than the number of those who do. One of the latter is Max in a book of the same name by the Swiss author Matthias Zschokke. Max arrives at his destination with a conception of Paris not very unlike the ideas fuelled in Emma's mind by the blazing labels of her jars of pomade. His experience of Paris, however, is first hand: "The streets are wide and long. All he can think is Paris Paris. He does not really look at what is around, because this can't really be Paris yet. He passes a huge obelisk in a square. Continual drizzle. Bistro Bistro. In front of a McDonald's he felt tired and had to go to the washroom." Paris Paris, Bistro Bistro – insistence on the magical power of the name, on the mythical quality of the label. Max doesn't seem to understand even though what he sees should dispel his illusions. But when he walks through the streets, looking for Paris, the true Paris is always somewhere else: "La vraie ville est absente." The sound of the cathedral bell can only be heard on the other side of suburbia: "You won't notice Moscow when you lived there. We have no happiness. There's no such thing. It's only something we long for." Moscow? Another ideal, similar to Emma's Paris, an ideal of Chekhov's *Three Sisters*.



In September 1911, Franz Kafka visited the French capital together with a friend, Max Brod. The first morning they step onto the balcony, and Kafka writes a note into his diary, how his friend utters in surprise that the view is so Parisian. There might be some truth to the cliché. But perhaps such symbolism implies an outside perspective, a view from the *dehors*. Perhaps it implies that urban symbolism is less evident for those on the inside than it is for those who live outside the City.

This would hardly be surprising. It could be that urban symbolism comes about by describing the City to people from out of town – rather than to those who already live there. The City dwellers may be in the acoustic shadow of the bells. But, no, this cannot be true, for in the Big City there are people for whom the City and its lifestyle is a matter of personal concern, people who are proud New Yorkers, Parisians, Berliners or Montrealers. Most of them don't work in municipal tourist offices. But who are they, those who rediscovered – or should I say reinvented – the metropolis, the urban lifestyle, the boulevard, the flaneur, the passage, as well as the big city jungle? Who's drawing the strings of the bell, creating the urban image? Fashionable cliques, the *bohème,* hip intellectuals, politicians?

Gerhard Falkner, a poet from the German provinces, has described one example of the typical urbanite as met in Berlin since the early eighties – an urban existentialist, an animal of the metropolitan jungle, a character appearing with minor differences in most big cities, including East Berlin, Warsaw and Moscow:

> "He came to Berlin, and he completely misunderstood everything. He shaved his head and went to *The Risk* every

night.... He noticed the smell of his leather jacket rebelling against him and shot down the doubt with a Budweiser bullet. Pale and narcissistic he went from here to there.... Any attempt to formulate a thought was crushed as a blast of cold wind against his face, deeply creviced from severe remodelling. His whole being is frightened, programmed, puritanical. He is the ultimate provincial, whipping on the movements of the Big Cities."

A paladin of the *Zeitgeist* in shining armour, such a character is a recurrent urban emblem. This is Max, trying to establish a similarity between his own personal experience and the symbolics of the Big City. He goes to great efforts to transfer the symbolics into the symbolized, himself part of it, and thus revealing his provincial origin to an even greater extent. The fate of his outfit as well as his attitude might be similar to that of the interior decoration as described by Eugène Sue. In other cliques, in other Cities, one might find different sets of symbols. In New York, a couple of years ago, one might have found this:

> "It's Daria's thirtieth birthday party...: the gift from us a Godzilla lighter (flames shoot out of Godzilla's mouth); a record of Maria Callas singing Norma; a silk survival map of the Arctic Circle; a glue gun.... I know, that this assortment of gifts means something special and symbolic about people of my age who live in New York and are involved in the arts."

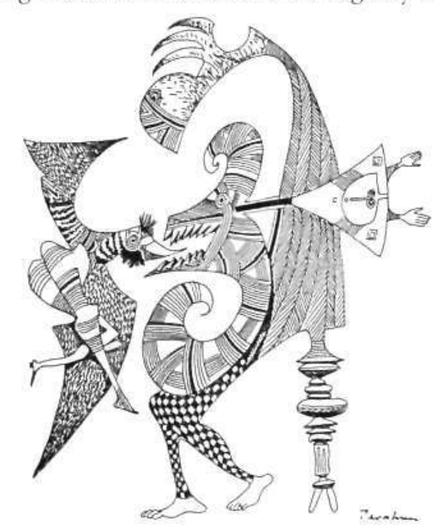
Thus, we have come full circle: the map, the journals, the green silk cigar case, items which seem so typical and significant. When seen from the admiring viewpoint of somebody like Emma or Max, these symbols are in fact part of the metropolitan self-esteem, too. The admiration of the City is apparently shared by both City dwellers and those from the provinces: "L'homme ne s'accomplit pas que dans la ville," Raymond Queneau wrote, declaring one's place of residence an ultimate judgement about one's life – very much as Emma felt sentenced by Tostes.

The parallel causes suspicion. What if the idea is in fact the same – and the urban fashion of our days just an expression of how provincial life moved into the City? And then...? And then we would have to tell the history of the American shopping mall: the shopper's downtown, copied and minimized for use in a million suburbias, returns to the City centres and forms the model of modern metropolis – *Trump Tower* in New York, *Les Cours Mont Royal* in Montreal, *Alster-Passagen* in Hamburg. The story follows the line of the *pizza*: having left Italy as poor man's food, it is blown up in America. Then it comes back to Italy, where it extinguishes its original.

Inside the City

The belief in the metropolis is not only shared by admirers from the province, but also by some of its inhabitants. And it's not even the tourist offices who can be held responsible for being the genuine promoters of the metropolitan myth. This cultural utopia is a concept far greater in scope than any of these institutions could produce. As the City is eroded by the urbanization of the landscape, as it increasingly loses its economic importance due to the modern techniques in transport and communication, it seems to be resurrected as an æsthetic form. This resurrection is nostalgic, which doesn't take anything away from its impact. For such are the times. "Metropolitan" is a compliment, and the cultural community lives on it. And the myth carries on.

There is something to this myth, but not, in terms of a Spenglerian notion of culture's cyclical character, not because, in the City, at this culminating point of civilization, it reverts back into nature. There is something to this myth because there is an analogy between the attempt to control a hostile nature by attributing human characteristics to it – to control it by myths – and the perception of somebody coming from the country, desperately trying to survive in the overbearing modern City – the evil spirits of nature, the Moloch of the metropolis. The corresponding literature of survival in the Big City is,



thus, necessarily heroic and be it by reversing the heroic thought into the plaintive story of the loser – as in Döblin's *Berlin Alexanderplatz*, as in Tom Wolfe's *The Bonfire of the Vanities*. In most Western European countries this metropolitan myth belongs to the era of industrialization. In America, however, it is still alive – the idea of an existence which has to be wrenched from the metropolis. Curiously enough, this idea is revitalized, for example, in German literature of the late eighties: "I hate this city, I hate it, do you hear me? If I would destroy it and get my boy back, I, I would devastate it, here he's been taken away from me, the city has taken him away from me, Sodom and Gomorrha" – quotes from a quite recent Berlin novel by Michæl Kleeberg, implicitly defying everything from mandatory social insurance to urban renewal.

One might claim that, however obsolete or nostalgic those words appear, there at least was an intellectual experience in the beginning of the idea. But then there are myths which seem to develop quite independently from those objects they refer to, they are almost arbitrary. Berlin – just to take the same example – used to be near to boring during most of the seventies, the years of the *detente*. Political action was elsewhere and life in the country seemed to be much more attractive than a City culture, which still had to be reinvented. And what, I often wondered, did San Francisco offer to become the urban symbol of an almost world wide youth movement in the late sixties – for all its beauty and middle class population it's undoubtedly a provincial city. One might ask why Californian cities like Santa Barbara or Los Angeles, why cities with a large student population like Boston were not chosen. Scott McKenzie would probably have written some other lyrics... and Frank Sinatra proves that references to cities in romantic songs are quite interchangeable.

By understanding the way such almost arbitrary myths come about, one can then go on to manipulate them. This is the domain of City marketing, whereby the corporate identity of a metropolis is translated. In German, this is referred to as Stadtinszenierung, the stage management of a City. The term describes the efforts of big cities to gain an international reputation as a cultural centre, and as the destination for tourists complete with high class boutiques and prominence at the same time as their capacity as an industrial and commercial centre declines. Thus, a City's reputation becomes exaggerated the more it is described.

Seen this way, there is contradiction inherent in any effort to promote the image of a Big City, because in attaching a significance to a City's culture, one is in fact confirming a deficiency – why else would one do it? This doesn't mean, of course, that any Big City which invests in its image, is actually provincial, but... "la fierté a une ville," the slogan that Montréal tried to sell itself with, thus has a double meaning. On the one hand, it describes the pride of having built or maintained a City in the face of great difficulty. And on the other, that there is a desire to rank Montréal as a City. Montréal is just another City following an international trend of advertising urban identity, and its effort, like those of many big cities, is the attempt to manipulate the urban myth. Manipulated myths, however, are exercises in marketing and therefore follow the rules of fashion. In this way, some Cities are "out," while others are "in." Those that have fallen from grace return to the status of province. This happened to San Francisco in the early seventies, when Los Angeles became fashionable, and later on to London, when New York and Berlin became the centre of attraction. Bodo Morshäuser, another writer from Berlin, says ironically: "Now we are compared to New York. Paris, the old lady is out," though some people mention this in all seriousness.

Keeping a myth alive depends on constantly reaffirming it. This applies just as well to manipulated myths. Thus, a fashionable metropolis is in constant need of people, or rather media coverage, telling it that it is definitely non-provincial. This has led to a new

ILLUSTRATION: PERAHIM

form of international cultural politics, the metropolitan cartel. That is a cartel made up of a limited number of international Big Cities, which constantly assure each other that they really belong to the selected few and to this end have created a system of affinities: international cultural projects like Moscow-Berlin, Paris-London, New York-Berlin, New York-Vienna, Montréal-Berlin. New York is always seen to be the ultimate partner, and some are always hanging on. Who wants to hear anything about Berlin-Leningrad, Montréal-Alger, or even Ottawa-Brasilia? So there is, as the country doctor's wife assumed, a lot of truth in the labels of cosmetic jars: references like Paris – New York – Berlin now faithfully reflect the world of cultural politics.

As is always the case with cartels, the effect is rather to promote competition than to discourage it. In a Big City cartel an increasingly important part of this competition works via cultural politics. "Paris, the old lady, is out." And when a government minister in Berlin stated, that "there is no other German city which has so much to offer in terms of its culturel" (a similar sentence could be heard from a Montréal official), he is implying that his City is to be part of the cartel. These sentences reflect a truly provincial attitude, because of the need to utter them in the first place. Any form of urban cultural politics that aims at creating a metropolitan image, is at the same time heavily tinted with provincialism. The greater the effort to become a true metropolis, the greater the chance that the self-attributed image is an illusion. This illusion is easily seen, when one considers that *metropolis* is not a proper noun, but an expression of comparison. Whenever you compare a smaller metropolis with a bigger one, the smaller becomes provincial.

From the metropolis to the province

A village is a village for those who live there as well as for those who visit. Roles are allocated and talk centres on the practical aspects of life but attends to those who break the moral standards. In a City, and especially in a metropolis this is different, for both the visitor, as can be seen in Max's vain attempts to conquer Paris, and for those who live there. Plainly put, the metropolis is an accumulation of splintered experiences whose common basis is the municipal unity which appears in pieces or fragments: "...une suite de fragments que mon déplacement progressif ne me donne jamais comme une totalité," as Anne Coquelin put it, "fragments minuscules d'une histoire privée qui se joue dans les lieux qui sont à tout le monde."

Surprisingly enough, the Cities competing for a privileged place within the cartel don't see themselves in a metropolitan perspective. No fragments, a unity – as in village. "That's Berlin. A family business. The advantages of living on an island." But what applies to Berlin, apparently also applies to New York: "This assortment of gifts means something specific and symbolic about people of my age who live in New York and are involved in the arts," one is told in *Slaves of New York*. "This city is what Paris used to be," Tom Wolfe has somebody say in *The Bonfire of the Vanities*, "they all want to come to New York" – betraying a weird sense of civic pride. What the reader gets to know about the City, doesn't come in pieces. It comes in evident fragments, in more than obvious symbols, each one offering the image of the entire City.

Thus, in people's minds, some Cities are more defined, and others are less. And supposedly, the most defined ones, are those which are the most integrated into public discourse. Those Cities – New York and Berlin more than any other – have such a clear value as political, social, and cultural symbols, that their semiotics have become a fixed point of reference. These Cities do not have an acoustic shadow. The bells are loudest when you stand under them.

The literature reflecting those conditions is a literature of self-assurance. And in many cases, it is most doubtful whether an outsider could follow all that goes on without an up-to-date dictionary of the local *Zeitgeist*. The sort of communication created by this literary genre is of course only really understood by those who shared the original experience. Its principle is the pleonasm. Would you, for example, have made the connection between the squatter riots in West Berlin in 1981 with the following lines: "...the conversation constantly swung back to the old times, when everyone was talking about the Danckelmann-. the K 3-, and the Willibald-Alexis-struggles. Events of the past and the reality of the city became one, everyone seemed to have known everyone" – quotes from Kleeberg's book. It is probably less communicative than telling things like "U frag 10.1 '96 102.

Down a whole a point!" as Tom Wolfe does. This phenomenon of inside talk so familiar in modern metropolitan literature contains quite an element of *kitsch,* because things are told which all the old classmates know and the rest of the world will most likely never will earn. Their purpose is not to communicate new information but rather to confirm a knowledge shared by everyone involved. In each utterance of inside talk a world of private experience is to be evoked. What does Paris have to say about it? "L'anonymat est au cœur du phénomène urbain." That's what you think.

Even though these parts of literature exclude those who had no personal experience of the events, this does not mean that it is therefore unattractive to them. On the contrary: the references which can't be understood can in fact make this sort of literature highly attractive to the outsider. Maybe those white spots are to be filled with the readers expectations about how the Big City is. The country doctor's wife does not know what goes on at the Parisian social gatherings. The very fact, that they take place, and that they take place in Paris is reason enough for her longing. And what is the difference anyway between Emma and the Big City dweller? The poet who sent Max to Paris has something to say about this: "Does this mean then, that he, who believes the province exists elsewhere, is in fact part of it? He who is convinced that he is not part of the province... Or is it quite simply so no matter where you are, you are in the provinces:" □

This article is based on the following poetic works (in alphabetical order by author) Anton Chekhov: *Three Sisters* (London 1977), Gerhard Falkner: *Berlin – Eisenberz-briefe* (Darmstadt and Neuwied 1986); Gustave Flaubert, *Madame Bovary (New York 1949, 1957); Tama Janowitz: Slaves of New York* (New York 1986), Franz Kafka: *Tagbücher 1910 – 1023* (Frankfurt 1986); Michael Kleeberg: *Der saubere Tod* (München 1987); Jay McInerney: *Bright Lights. Big City* (New York 1984), Bodo Morshäuser, *Die Berliner Simulation* (Frankfurt 1983); Tom Wolfe: *The Bonfire of the Vanities* (New York 1987), Matthias Zschokke: *Max* (Frankfurt and Berlin 1984).

The contributions by Michael Deguy ("La vraie ville est absente"), Collette Pétonnet ("L'anonymat ou la pellicule protectrice"), and Raymond Queneau ("Saint Glingin") are to be found in *La ville inquiète*, series: Le temps de la reflexion (Paris 1987). Gilles Deleuze and Felix Guattari quoted from *Kafka. Toward a Minor Literature* (Minneapolis 1985).

N° 29 VICE VERSA

Film bref sur l'amour



Anne Gural-Migdal

« Les femmes font semblant d'être libres, mais elles aiment la délicatesse », dit Kieslowski dans son *Film bref sur l'amour*. Toute la dynamique de la réflexion qu'offre le plus grand réalisateur polonais de l'heure vient de ce constant tiraillement entre l'émotion et la raison, la pensée et l'action, la théorie et la pratique. La confrontation douloureuse de l'aspiration idéaliste à l'expérience de la vie se pose alors en termes d'inquiétude morale. Comment donc, quand on est une femme, peut-on vivre une liberté chèrement acquise sans devoir en assumer les contraintes et les frustrations? L'interrogation vaut également pour les pays de l'Est dont la démocratisation récente ne cesse de se heurter aux vieilles habitudes de l'oppression. Car il est difficile de se débarrasser, ne serait-ce que par besoin de sécurité, de règles de vie profondément ancrées dans l'inconscient collectif. Cela ne peut se faire qu'au prix de désillusions, d'un désarroi intérieur, d'un sentiment de vide, qui engendrent le scepticisme. Pas étonnant que, dans un contexte de « perestroïka », la femme soviétique, qui porte le plus lourd du fardeau d'une économie en déliquescence, ne croie plus ni en l'amour ni en l'homme. (Voir à ce sujet *Les oubliées de la perestroïka*, de Francine Du Plessis-Gray, Paris, Presses de la Renaissance, 1990.)

L'émotion à vif

L'héroïne de *Film bref sur l'amour*, Magda, fait justement partie de ces femmes libres et désabusées qui vivent leur vie au jour le jour, dans la solitude, passant d'un amant à l'autre. Portrait de femme très contemporain, auquel Kieslowski choisit d'opposer, sous les traits de Tomek, l'image atemporelle de l'amour absolu. L'interrogation morale du film a donc pour point de départ la rencontre d'un homme et d'une femme, qui fait se confronter deux visions subversives de l'amour : l'une désenchantée et mordante, l'autre entière et déraisonnable. Le cliché de « l'homme égoïste et lâche » est ici renversé puisque Tomek est prêt à tout au nom de sa passion. Dans la peinture de cette relation amoureuse, on retrouve par ailleurs les antinomies de la pensée polonaise entre perception purement romantique et vision sceptique, amère, ironique. Norwid disait que « la tragédie est dans l'histoire, tandis que dans la vie, il y a le drame mêlé à la comédie ». *Film bref sur l'amour*, tout en conservant un fond de romantisme, institue, par son étude microscopique de l'émotion scalpée et grossie par l'œil de la caméra, un « réalisme des sentiments ».

Nous sommes dans une banlieue de Varsovie peuplée de ces tristes conglomérats de béton, où chacun vit pour soi sans même connaître son voisin de palier. Comment communiquer quand on ne voit même pas celui qu'on croise dans le couloir? Dans le climat oppressant de ce système clos, qui métaphorise la société polonaise, Tomek épie à l'aide d'un télescope volé les moindres faits et gestes de celle qu'il aime. Parmi tous ces carreaux anonymes, le jeune homme distingue celui de Magda par un disque argenté qui projette un reflet miniaturisé de l'appartement. La découverte de la femme secrètement aimée s'accomplit ici dans la folie transgressive de l'acte. Dans une telle perspective, le viol du regard, le jeu pervers du voyeurisme, est transcendé par la sublimation de l'amour. Il en va de même pour le cinéma qui s'arroge le droit de supprimer les tabous de l'observation afin de pouvoir mettre à nu l'intimité la plus secrète, radiographier les méandres de l'âme et de l'émotion. Le regard fait non seulement l'objet de la mise en scène de *Film bref sur l'amour*, mais il détermine aussi tout un questionnement éthique sur la communication, le rapport à l'autre. En fait Kieslowski poursuit une réflexion déjà amorcée avec *Le Profane*. On y retrouvait, à travers le personnage d'un cinéaste amateur, tout le problème déontologique de la captation visuelle. La caméra de Filip emporté par le désir de tout filmer remettait en cause l'idée même de moralité, puis de vérité.

L'honneur du sentiment

De spectateur passif qu'il était au début du film, Tomek devient l'habile metteur en scène dramatisant le thème du regard dans une intrigue dont il tire pernicieusement les ficelles. Le jeune homme manipule l'histoire de Magda pour y semer le désordre en une suite de méfaits forçant l'interpellation. Jusqu'au jour où, fatigué de ce jeu fictif, il dé-

(suite à la page 53)



Nos collaborateurs ont lu et suggèrent

François Hébert, ***Montréal,*** Champ Vallon, « Des villes », 1989, 112 pages, 19,95$.

Montréal, pour François Hébert, c'est cette île en forme de chaussette avec un pied « dont les orteils se seraient pliés sous le métatarse ». Souvent narquois, parfois caustique, Hébert parcourt Montréal, son histoire, sa géographie, son architecture. C'est tout à fait le genre de livre qu'on voudrait offrir au visiteur francophone curieux de saisir les secrets de Montréal.

Hébert prend des détours, livre son récit poétique en digressant, raconte ses souvenirs, et joue avec les mots comme il en est avec les images. Il rend Montréal espiègle et lui découvre des sens qu'on ne *lui* a peut-être jamais reconnus. Un excellent guide non conventionnel. *M.-J. Therrien.*

Madeleine Forget, ***Les Gratte-ciel de Montréal,*** Éditions du Méridien, 1990, 158 pages, 150 illustrations, 29,95$.

La collection que les éditions du Méridien consacrent à l'architecture québécoise est une entreprise des plus louables. Cet ouvrage-ci contribuera sûrement au rayonnement de Montréal en tant que centre international d'architecture.

Dans *Les gratte-ciel de Montréal,* Madeleine Forget s'attarde uniquement aux édifices construits entre 1887 et 1939 qu'elle situe dans le contexte nord-américain (New York et Chicago). Après l'analyse des conditions socio-économiques d'apparition des gratte-ciel, l'auteur s'attarde aux technologies indispensables à la construction de ces édifices. Elle décrit ensuite brièvement les nombreux gratte-ciel d'ici qui ont véritablement bouleversé le profil urbain. L'ouvrage est bien illustré. On ne peut que lui souhaiter une suite. *M.-J. Therrien.*

Pino Buffo, Elettra Bedon, ***Lingua d'origine,*** Montréal, Montford & Villeroy, 1989, 150 pagine, 18,00$.

Un 'benvenuto' nelle due lingue ufficiali del Canada – in un disegno stampato in negativo sulla copertina – accoglie il lettore di questo testo per l'insegnamento dell'italiano ai bambini. Gli autori hanno voluto tener conto dell'universo concettuale dei bambini che vivono a Montréal.

Il loro testo, pur presentando situazioni ben delineate, lascia spazio alla fantasia e alla creatività dei ragazzi. Le numerose illustrazioni gli danno ampio respiro, permettendo ai bambini di passare dall'immagine al pensiero e dal pensiero alla parola, scopo cui mira ogni insegnamento linguistico.

Altro pregio del libro è di rafforzare strutture e unità lessicali indebolite, negli italofoni di Montréal, dalla pressione esercitata dalle lingue forti con cui l'italiano si trova in contatto.

Lingua d'origine è un libro che piacerà ai bambini e agli insegnanti, ma anche a chiunque si interessi della scuola. *G.P.*

Marie Chalouh et Louise Malette (sous la direction de) ***Polytechnique, 6 décembre,*** Montréal, Remue-Ménage, 1990, 192 pages, 19,95$.

« Si, dans la trame d'une existence individuelle, il arrive qu'on puisse attribuer des vertus thérapeutiques à l'oubli, par contre, se souvenir est un impératif pour l'ensemble des femmes. Cela nous permet de nous rallier et de nous identifier à notre histoire. Qu'on le veuille ou non, le massacre de Polytechnique en fera désormais partie. » C'est pour ne pas oublier, mais aussi pour comprendre, pour savoir, pour changer les rapports femmes / hommes dans une autre vision du monde, que les deux auteures ont recueilli certaines lettres publiées dans *La Presse* et *Le Devoir,* des témoignages, des réflexions et des analyses de journalistes, écrivaines, historiennes, psychanalystes, juristes. Pour rompre le silence, pour remercier celles et ceux qui ont eu le courage de leurs opinions, pour éviter que « *la glasnost soit seulement* possible et désirable à l'Est ». Pour dénoncer la violence, clamer leur colère ou leur peine, ces femmes et ces hommes ont donné leur voix au dialogue possible et nécessaire entre les sexes. En fin de livre, une pétition détachable pour exiger une enquête publique, à l'initiative de Monique Bosco. *Myriame El Yamani.*

Nino Ricci, ***Lives of the Saints,*** Cormorant, 1990, 238 pages, 12,95$.

Vittorio Innocente remembers a snake bite and a stranger's blue eyes. Insignificant, one would think. But these two facts set up an exquisite novel about adultery, hypocrisy, self-righteousness, and peasant life in a lost-in-time, lost-in-space Italian village. The story is brought to us through the mind of seven year old Vittorio, who lives with his mother Cristina, while his father is in Canada pursuing the immigrant's dream. Cristina, unable to resist the temptations of the flesh, soon finds herself pregnant and becomes the catalyst for traditional small town gossip and moralistic dictums.

Granted, adultery is not a fresh literary topic. Granted, the study of small town lore is far from innovative. Yet, one striking element, the overall compassion filtering through every page, renders this story exceptional, Nino Ricci's *Lives of the Saints* is more than just a decent first attempt at writing. It is a harmoniously balanced work in which delicate emotional themes are portrayed with an artist's flair for vivacious creativity. It is reminiscent of Flaubert in its mastery of detail, yet as passionate and lyrical as a Keats poem. Add Nino Ricci's in-depth analysis of the psychological parameters of his characters and you have one of those highly sought, difficult to find novels, where content, structure, story, and artistry outstand one another.

The quasi-romantic qualities of *Lives of the Saints* underscore the nostalgia of rural life, its inherent linear approach to fate, and the fragile equilibrium between man and nature, while the omission of certain details by the author gives this little village universal quality. The almost non-existent political content of the volume leaves room for a thorough study of religion, folklore, and the importance of institutions and rituals in people's beliefs. Faith and beliefs, so easily taken for granted, are observed with intricate care.

This novel is about change: accepting it, refusing it, acknowledging it, dismissing it. *Lives of the Saints* is no less than an allegory of inner growth and acquisition of knowledge, tempered by the acceptance of human imperfection, nostalgic faith in individual strength, inherent goodness, and the invigorating creativity of a positive naiveté.

Lives of the Saints is a novel about tenderness, endearing in its non-judgmental handling of literary and real life issues. Envy, jealousy and bitterness are treated with velvet gloves show-

ing these as facts of life and not necessarily the evil choices of corrupt people, just different pieces of a colourful mosaic known as personality.

The sole recommendation concerning this novel is: Buy it. *Lives of the Saints* is published by Cormorant. It is the first volume of a trilogy, and is Nino Ricci's first novel. *Bianca Tessier-Lavigne.*

Raffaele Nigro, *Les Feux du Basento,* Traduit de l'italien par Jean-Claude Zancarini, Paris, Verdier, 1989, 273 pages, 32,95$.

Si elle s'inscrit d'emblée dans la tradition littéraire méridionale, cette chronique de braise aux accents d'épopée évoque en filigrane *Cent ans de solitude* de Garcia Marquez. Elle en possède les vertus oniriques et les finalités narratives. Un siècle, quatre générations, c'est ce qu'il faut pour déployer l'imaginaire fondateur d'un territoire. Pour Nigro, il s'agira de retracer le projet de cette utopique république paysanne qui aurait pu voir le jour entre 1784 et 1861 dans les Pouilles, la Calabre et la Basilicate. Les acteurs de cette histoire ignorée, sanglante et tragique, l'auteur les imagine sous les traits de ses propres ancêtres paysans. Francesco Nigro est un manouvrier illettré, *cantastorie* de surcroît que l'injustice et le tumulte des événements poussent au brigandage; son fils Carlantonio connaîtra un sort similaire alors que son cadet Pietropaolo, lui, deviendra un moine aux stigmates miraculeux.

Les révolutions, les pillages, les épidémies, révèlent un univers fourmillant de personnages aux noms baroques et rocailleux qui s'animent et se battent pour survivre contre l'avancée belliqueuse d'une modernité dont ils seront les exclus. Cet échec fera le lit de l'exode migratoire saignant à blanc les campagnes ou encore préparera en sous-main cette cynique sous-culture de la rébellion qui deviendra mafia. Inspiré des travaux des méridionalistes les plus avertis, *Les Feux du Basento* a remporté en 1987 l'important prix Campiello. *Fulvio Caccia*

Film bref sur l'amour
(suite de la page 51)

cide de tout avouer à sa victime. Et lorsqu'elle lui demande irritée ce qu'il veut d'elle, Tomek répond: « Rien. Je vous aime. » La franchine absolue de l'amoureux, sa pureté, son romantisme exacerbé, posent ainsi la vérité des sentiments comme seul fondement moral de la vie. La passion fait perdre à Tomek tout sens du civisme et de la juste mesure, mais elle lui confère une grandeur dans la souffrance qu'elle lui impose. Il y a ici un honneur très polonais du sentiment. Tomek n'accepte-t-il pas de se soumettre aux coups courroucés de l'amant de Magda pour montrer que rien ni personne ne peut l'arrêter? Sous l'apparence de l'adolescent calme, méthodique, passionné des langues, se cache l'impulsif qui, pour oublier sa douleur, s'en inflige une plus grande encore: puissante image d'amour fou contrarié où Tomek tente d'apaiser son mal en brisant de la glace sur ses oreilles. Aimer au point de ne pas pouvoir toucher l'objet de son désir, aimer au point de s'ouvrir les veines avec une emblématique lame de rasoir qui écorche vif le sentiment. Tomek en arrive à un tel geste désespéré car la sceptique Magda nie la possibilité même de la passion: elle signifie froidement à son compagnon, au moment où elle veut le séduire, que « faire l'amour n'a rien à voir avec l'amour ».

Le retournement du point de vue

Le film aurait pu s'arrêter là et être l'une de ces fables denses et cruelles comme on en retrouve à l'Ouest, sur un amour à sens unique. Mais il va plus loin, acquérant ainsi une résonance spécifiquement polonaise. Kieslowski, ainsi que la plupart des cinéastes de son pays, évite en effet judicieusement tout manichéisme, tout jugement, choisissant de montrer la difficulté d'aimer selon un retournement du point de vue. Et cela pour nous ramener au dilemme spirituel de l'homme écartelé entre Dieu et Diable. Magda et Tomek se rencontrent, se font du mal certes, mais jamais ils ne se tournent le dos. À aucun moment on ne perçoit entre eux cette totale indifférence ou ce souverain mépris qui sévissent dans notre société, tuant toute possibilité de dialogue. Tomek est obsédé par Magda puis c'est elle qui le sera par lui, épiant à son tour la fenêtre du jeune homme. Le destin des personnages est à l'image de cette mise en scène spatiale de l'échange. Chacun en somme fait un apprentissage de soi par l'autre. De fait aucune véritable morale ne transparaît de ce film si ce n'est un sens des valeurs qui rend actif le désespoir. *Film bref sur l'amour* ne dit pas que « seul le pire arrive ». Car il y a ce finale fantasmatique et lumineux, grâce auquel on peut croire que tout est encore possible. Au terme d'un parcours spirituel marqué par la souffrance – et qui inévitablement nous ramène au destin même de la Pologne – les personnages ne rencontrent pas le vide ou la déréliction mais une image, même illusoire, du bonheur. L'amour ou le désir d'amour retrouve ici toute sa force dans cet état de grâce.

Le cinéma à l'état pur

Film bref sur l'amour est un exemple parfait de cinéma pur tant la densité et la puissance de l'émotion y passent par la plasticité de l'image. Jamais on n'aura montré si bien en disant si peu. À force de maîtrise et de précision, Kieslowski atteint une simplicité et un dépouillement proches du documentaire, mais en en dépassant les visées réalistes pour nous ramener aux imperceptibles tressaillements du cœur. En ce sens le projet éthique est lié à une stylistique de la passion: violence contenue du sentiment, humanité chaleureuse qui se cache derrière une ironie dévastatrice. De même, l'esthétique et la composition du plan traduisent aussi bien les motivations du monde extérieur que la lutte intérieure des personnages: caméra très proche des visages ou des objets, s'attachant au mouvement ou à l'expression; zone d'ombre en arrière-plan qui laisse voir les tourments des protagonistes en rapport au déroulement de l'intrigue; décor, par son équilibre, par la mise en place élaborée des objets dont la présence ne semble jamais fortuite ou gratuite, conférant une sorte de réalité matérielle à l'émotion; relief saisissant que celle-ci peut prendre à travers les mouvements les plus simples – une main passée dans les cheveux, une bouteille de lait renversée – dans des jeux de contrastes lumineux.

Le film est également très cinématographique en ce que son découpage et son montage linéaire atteignent la perfection. Pas une seule image inutile. Pas d'effet factice de caméra virevoltante, mais une mise en scène en plans fixes, d'autant plus rigoureuse que l'unité du décor est préservée. Deux espaces sont mis en relation visuelle et sonore: une chambre et un appartement. Cela permet à Kieslowski d'user de son ingéniosité de metteur en scène pour instituer une communication ubiquiste du son et de l'image: ricanements étouffés de Tomek comme fond sonore à la scène des employés du gaz arrivant chez Magda. Intéressantes aussi ces quelques notes de musique égrenées accompagnant le film pour se faire de plus en plus incertaines, trébuchantes, comme souffrantes à leur tour. Et puis, il y a ce symbolisme visuel de la main qui scande magnifiquement les temps forts de l'histoire: main qui appelle l'autre, qui se donne à caresser, main meurtrie d'où coule le sang, main inquiète et tourmentée que l'on met sur son front, main de Tomek qui se pose timidement sur l'épaule de Magda pour nous rappeler tout le sens et la beauté de l'amour. □

Film bref sur l'amour, passera à l'écran du cinéma Ouimetoscope de Montréal du 7 au 23 août 1990.

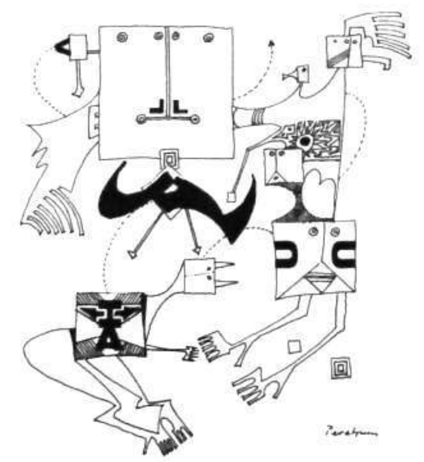
Film bref sur l'amour (Krotki Film o Milosci). **Réalisation**: Krzysztof Kieslowski **Scénario**: Krzysztof Kiesiewicz, Krzysztof Kieslowski. **Production**: Ryszard Chutkowski. **Images**: Witold Adamek. **Montage**: Ewa Smal. **Musique**: Zbigniew Preisner. **Son**: Nikodem Wolk-Laniewski. **Décors**: Halina Dodrowolska. **Interprétation**: Grazyna Szapolowska (Magda), Olaf Lubaszenko (Tomek), Stefania Iwinska (la logeuse), Piotr Machalica (Roman). **Origine**: Pologne. 1988. 86 minutes. **Distribution**: Film 2000.

Un mito salvato dai comici

Jerzy Pomianowski

Del ruolo svolto dall'Italia nel mondo dell'immaginario di quella parte orientale del vecchio continente, dimenticata e rifiutata come un rimorso di coscienza, quella parte che chiameremo qui l'Altra Europa, di questo ruolo possono darvi l'idea forse alcuni avvenimenti del lontano 1918. Trasferiamoci per un momento in Ucraina, nel borgo chiamato Tymoszòwka. In quei luoghi ed in quei tempi le cittadine erano abitate da ebrei, le campagne da ucraini, mentre le residenze nobiliari erano isole polacche in questo mare variopinto. La residenza di Tymoszòwka aveva allora solo due abitanti: un giovane compositore, ed un ancor più giovane poeta, suo amico. Tutti gli altri erano fuggiti di fronte alla guerra civile, che infuriava all'intorno ormai da molti mesi. Attraverso l'Ucraina facevano irruzione tedeschi ed austriaci, caricava dal nord l'Armata Rossa contro cui combattevano i bianchi generali zaristi; contro tutti lottavano gli anarchici di « bat'ko » Machno, riuniti sotto la bandiera nera.

Inoltre pullulavano ovunque i destaccamenti verdi, che non avevano allora nulla a che fare con la difesa della natura ma erano semplicemente delle bande che si occupavano in prevalenza di saccheggi. Tutti d'altronde rubavano. E perciò nell'intera tenuta di Tymoszòwka si trovava un unico mobile: un pianoforte, perché sarebbe stato difficile agli incursori a cavallo portarlo via. Su quel pianoforte non solo si suonava, ma si dormiva anche, e si mangiava, se c'era qualcosa da mangiare. In mezzo a questo disastro, nella incessante incertezza se si arriverà o meno al mattino seguente, nel gelo e nella miseria, col suono di sottofondo degli spari, i due giovani iniziarono a scrivere un' opera lirica che si svolgeva hientemeno che nella Sicilia del XII secolo, e che portava il titolo di « Re Ruggero ». Il compositore si chiamava Karol Szymanowski e divenne il maggior musicista polacco dopo Chopin, uno di quei maghi capaci di attraversare l'invisibile frontiera e di occupare un degno posto al tavolo d'Europa, portando con sé tutte le provviste musicali della tradizione del suo popolo. L'autore del libretto era Jaroslaw Iwaszkiewicz, destinato a diventare uno dei più celebri poeti e prosatori polacchi più venerato che stimato, perchè spesso considerato opportunista; morto pochi anni fa, era il presidente dell'Unione dei Letterati Polacchi e il vero nestore della poesia europea; i versi scritti da lui, quando era ormai un vegliardo di più di ottant'anni, sono magnifici esempi di forza poetica e concisione, in particolar modo quelli che hanno l'Italia a teatro. Anche i suoi racconti migliori, come « Il congresso a Firenze », o « Voci di Roma », sono legati ovviamente all'Italia. Ma il testo da lui prediletto era quello, che aveva chiamato semplicemente « Libro sulla Sicilia ». Fino al termine della sua vita cercò di venire qui ogni anno e quando lo portavo da Fiumicìno al vecchio hotel « Minerva » di Roma, mi diceva come niente fosse: « Sono venuto a prendere l'ultimo commiato dalla Sicilia ». E me lo avrà ripetuto almeno quindici volte.



Szymanowski fu in Sicilia prima della prima guerra mondiale, solo una volta e non più di due settimane ma oltre a « Re Ruggero », il soggiorno gli diede lo spunto per una serie di opere geniali. Fra queste nomineremo « Miti »; già il titolo stesso indica che per gli artisti del nostro lontano paese, la Sicilia costituisce un luogo coscientemente eletto e favorito, in cui creare e costruire un proprio mondo mitico, cioè illusorio ma più ordinato di quello reale. Il primo fra questi « Miti » di Szymanowski ha per titolo « La fonte di Aretusa » ed è stato, ovviamente, composto dopo la sua visita a Siracusa. Possiamo anche ritenere che sia stato proprio il soggiorno in Sicilia ad indurre il compositore alla scrittura di alcune composizioni oltremodo originali su dei temi che, nel gergo dei musicologi, portano il nome di « orientali ». Si tratta dei « Canti di Hafiz » e dei « Canti del muezzin folle ». Sono opere sorte non solo a seguito della lettura dei poeti mistici dell'Islam, ma proprio sotto l'influsso della stupefacente impressione esercitata su Szymanowski dai monumenti della cultura araba in Sicilia. Per quanto riguarda « Re Ruggero », può essere che qualcuno ricordi ancora la sua prima a Palermo, nel 1949. Traduttor del testo fu il sovrintendente del Teatro Massimo, Giuseppe Raccuglia, scenografo, invece, un certo Renato Guttoso.

Un incalcolabile numero di letterati nordici hanno ritenuto opportuno descrivere le proprie impressioni della Sicilia e dell'Italia. Già nell'anno 1787, cioè duecento anni fa, Goethe accennò in una sua lettera che non parlerà di Taormima, perché già troppe volte descritta. Tutte queste impressioni, i ricordi, i racconti ed i diari di viaggio si dividono comunque in due categorie. Gli autori del primo tipo scrivono anzitutto di monumenti, di opere d'arte dell'antichità e del Rinascimento. La tradizione ha reso Winckelman portabandiera di questa schiera assai numerosa. Mi pare però che tale posto spetterebbe piuttosto al marchese de Sade. Il suo « Viaggio in Italia », scritto negli anni 1775-76, oltre a banali entusiasmi per le opere d'arte a superficiali osservazioni sul prosperare degli eserciti e dell'amministrazione toscana, possiede un elemento piuttosto insospettabile in questo autore. Il libro del Marchese è infatti colmo di rimproveri, biasimi, e doglianze indirizzati agli abitanti d'Italia; De Sade disapprova gli italiani per... la corruzione dei loro costumi. L'ultimo capitolo del libriccino inizia con la frase: « E' con dolore, lo ammetto, che vedo il più bel paese dell'universo abitato dalla specie più abbrutita ».. A dir la verità il testo termina con una frase a cui è difficile negare un certo senso: « In generale è una nazione da formarsi; ma non è opera di u n giorno, né di un regno. »

Nello stesso periodo un altro viaggiatore, il russo Fonvizin, scriveva nelle sue « Lettere dall'estero »: « Qui ci tormenta soprattutto la noia. Viviamo solo grazie ai bei quadri ed alle statue. Qui ci si può veramente disabituare ai rapporti umani. »

Il segreto della genesi di queste osserva-

ILLUSTRATION: PERAHIM

zioni ci sembra semplice: tralasciando le altre carenze caratteriali e di talento (me lo perdonino gli adoratori del Divin Marchese), poteva scrivere una cosa simile solo chi non conoscesse la lingua italiana. Servendosi del francese aveva infatti a che fare solamente con una piccola parte delle classi superiori italiane e non aveva quindi accesso ai profondi e commoventi segreti, contenuti negli usi quotidiani e nella tradizione popolare della vita italiana, soprattutto nel Meridione, laggiù dove solo raramente si arriva. Perciò nella grande maggioranza dei libri di questo tipo la nota comune è costituita, nel migliore dei modi, dalla disattenzione per questa folla colorata ed affascinante, considerata dai dotti viaggiatori solo un'indegna progenie della meravigliosa antichità.

La seconda categoria, è ovvio, è rappresentata al meglio da Stendhal, che non solo si sforzò di conoscere la lingua italiana, ma anche i suoi dialetti. Scrisse dell'Italia viva in cui trovò più fascino e passione che nelle statue antiche. Non è qui il luogo di enumerare le opere e gli ottimi scrittori che hanno fatto conoscere questa Italia ai propri lettori e compatrioti.

Nella letteratura dell'Altra Europa non mancano certamente i seguaci di Winckelman. E' però singolare il fatto che l'interesse per la vita vera italiana e la comprensione non per le statue ma per le aspirazioni, e persino per le stramberie del popolo italiano si riflettano più chiaramente e più spesso in libri scritti dagli autori polacchi, russi, slavi per i quali è sempre stato più difficile viaggiare in Italia, che non per gli abitanti di paesi vicini come Austria o Germania. Fra le varie motivazioni di questo fenomeno, degno di studi più approfonditi, voglio indicare quella che qui maggiormente ci interessa: il ruolo del teatro.

Non tutti sanno che nella Varsavia del settecento per ben trent'anni è esistito un teatro stabile italiano. Augusto III, re di Polonia, inviò metà di questa compagnia italiana come dono nuziale alla zarina Elizabetta, figlia di Pietro il Grande. Il teatro nazionale polacco, sorto nel 1765 come l'ente stabile fu creato per volontà del re Stanislao August Poniatowski, nel medesimo edificio dove recitava il teatro italiano, e sulla medesima base amministrativa: direttore di entrambe le compagnie era l'impresario italiano Tomatis.

Eppure, potrà dire qualcuno, anche a Parigi e a Vienna c'erano allora teatri italiani e non è stato questo un fatto che ha influito sul formarsi di una particolare immagine dell'Italia e degli italiani in quei paesi; certo, ma quello italiano non era laggiù il teatro unico, principale, esemplare. Lo era d'altronde nel campo dell'opera lirica, ma restiamo nell'ambito della grigia prosa. In Polonia, il teatro italiano, gli attori italiani, erano esempi tangibili del lontano, invidiato, incomprensibile fascino dell'Occidente prospero, progredito e soprattutto più vicino alla comune fonte della Civiltà cristiana e latina. Ed anche la lingua italiana era un po' più comprensibile di altre in un paese dove il latino è stato la «lingua franca» della stato multinazionale polacco-lituano durante tutti i secoli dell'indipendenza. Tale fenemeno riguardava chiaramente soltanto le classi colte, ma anche per ciò influiva sulla letteratura e sul teatro.

Nel già citato «Libro sulla Sicilia» di Iwaszkiewicz troviamo una delle più azzeccate descrizioni del teatro siciliano dei pupi. Iwaszkiewicz, autore di diverse ottime commedie (la migliore, «l'Estate a Nohant», è la dissacrante descrizione dell'amore di Chopin e George Sand) sapeva quello che diceva quando, ad esempio, sottolineava le affinità fra le rudimentali e tradizionali decorazioni del teatrino «... con la pittura italiana contemporanea, in particular modo con le immagini di De Chirico. E' stupefacente come possiedano il medesimo carattere di vuoto, di simmetria e di arida drammaticità,



come sembrino quasi crescere dalla terra siciliana, non della Sicilia antica, la Sicilia di Archimede ed Empedocle, ma di quella contemporanea, bruciata, gialla di colore e sterile; della Sicilia quasi priva di alberi, dal sulfureo interno dell'isola.»

Ed al termine di questa descrizione leggiamo:

«Usciamo entusiasti dal teatrino. Un vecchio pescatore è molto stupito dal nostro aspetto animato.

– Vi è piaciuto? – domanda.

Ovviamente confermiamo con vivacità.

– Beh... uno spettacolo da poco... per gente semplice... –

dice – ne avete sicuramente visti di migliori.

Certamente. Però (...) si tratta di una forma spettacolare così insolita che ha veramente lasciato in noi un ricordo profondo (...). Il mio compagno dice:

– Peccato che non l'abbia visto Diaghilev. E' più bello dei suoi baletti russi...»

Il dramma che ha così commosso Iwaszkiewicz era «Orlando Infante». Gli specialisti confermeranno forse che faceva parte del repertorio del teatro Machiavelli, quando Angelo Musco iniziò a lavorare nella compagnia di Angelo Grasso, il puparo, padre del celebre Giovanni.

Questo atteggiamento vivo e pieno di comprensione per il contenuto quotidiano della tradizione italiana ha, negli usi e nella letteratura polacca le sue profonde fonti. Una è indubbiamente quella secolare affinità elettiva di cui si è già parlato, la presenza in Polonia almeno dai tempi della regina Bona Storza di un'intera pleiade di architetti, giardinieri, pittori, scultori, monaci, ballerini e, soprattutto musicisti ed attori. Seconda fonte è il carattere particolare del mito italiano in Polonia. La tradizione romantica polacca, la principale nella letteratura, ha lasciato la sua impronta sull'immagine dell'Italia nella mente del polacco colto.

I miti, com'è noto, sono frutti del bisogno, un mezzo di compensazione. Ecco perché nella mitologia polacca sin dai tempi di Mazzini, l'Italia è anzitutto il luogo deputato all'idea della libertà. Certo, anche della spensieratezza, ma anzitutto, della libertà di pensiero e della libertà di passione.

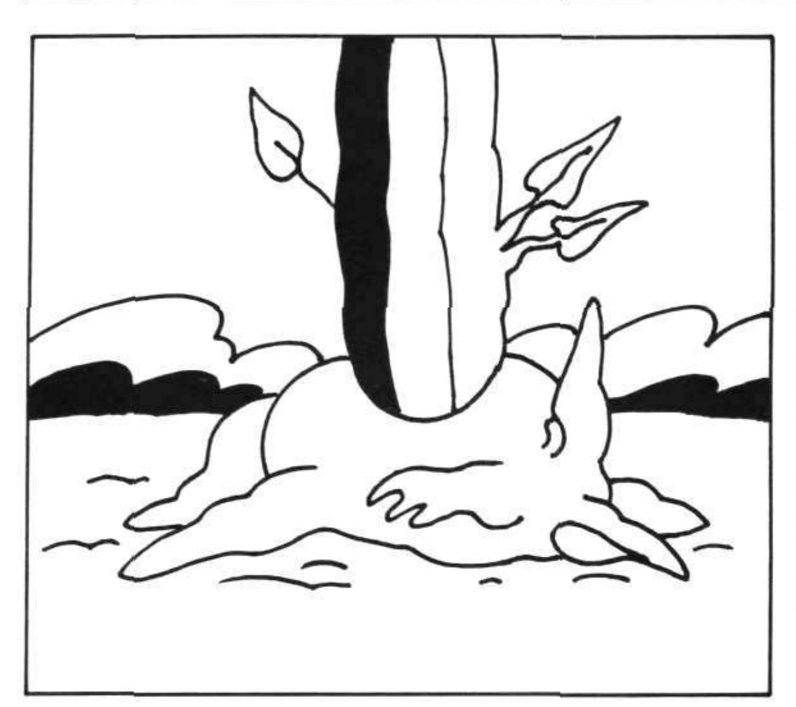
In altri paesi nordici il mito dell'Italia e la sua immagine tradizionale sono alquanto diversi: riflettono la nostalgie dell'Età dell'Oro. L'Italia è laggiù una nuova Arcadia, il che sarebbe a dire, in pratica, il paese delle vacanze, turbate soltanto dalla presenza degli italiani. E' qui che eroi di romanzi e commedie trascorrono ferie e lune di miele, come Wronski e Anna Karenina; persino Tol'stoj era ubbidiente a questa dittatura del mito e dell'ignoranza. Nella letteratura russa l'Italia è per molto tempo apparsa quasi esclusivamente come sfondo alle cartoline illustrate. Scrittori che vi avevano passato degli anni, come Gogol', non hanno affatto descritto nulla di ciò che vedevano.

La teatrologia e la critica russe sono invece piene di descrizioni di spettacoli e di attori italiani. I maggiori critici della Russia prerivoluzionaria hanno dedicato le loro pagine migliori ad Adelaide Ristori, Gustavo Modena, Tommaso Salvini. Quest'ultimo occupa un posto particolare nei celebri «Ritratti teatrali» di Aleksandr Kugel. La grande attrice Jablovkina, morta dopo la seconda guerra mondiale, parla della sua collaborazione con Salvini (recitò con lui Desdemona in «Otello») come del momento più importante della propria carriera. Stanislavskij ne fece il campione ed il modello del suo metodo. Tutto ciò per un semplice motivo: la Russia era il luogo prediletto delle tournée all'estero delle compagnie teatrali ed in particolar modo di quelle italiane. Tale salutare fenomeno fece sì che il mondo culturale russo conoscesse l'Italia non solo attraverso i cataloghi dei musei. La passione del pubblico per questi spettacoli era aumentata poi dal fatto che, allora, uscire dalla Russia era più difficile che al giorno d'oggi; la Russia era l'unico paese europeo (oltre alla Turchia) nel quale, senza passaporto, non si poteva fare neanche un passo. Le visite delle compagnie teatrali erano quindi un'insostituibile finestra sul mondo. Erano più significative delle letture; assicuravano un contatto vivo con usi e sapori inaccessibili. Si trattava comunque di un contatto secondario e mediato, filtrato dalle convenzioni del teatro classico. La fame di un contatto immediato, la fame di verità doveva venir placata soltanto dagli spettacoli di una compagnia siciliana, catanese, ossia quella di Giovanni Grasso. Non credo di esagerare con questa affermazione.

Chi scrive ha già avuto il piacere di dare notizia sulla prima tournée fatta da Giovanni Grasso in Russia nel 1908 visita finora sconosciuta agli storici, e dell'impressione, davvero sbalorditiva, esercitata dai suoi spettacoli sul

(Continua a pagina 58)

VITTOGATTO



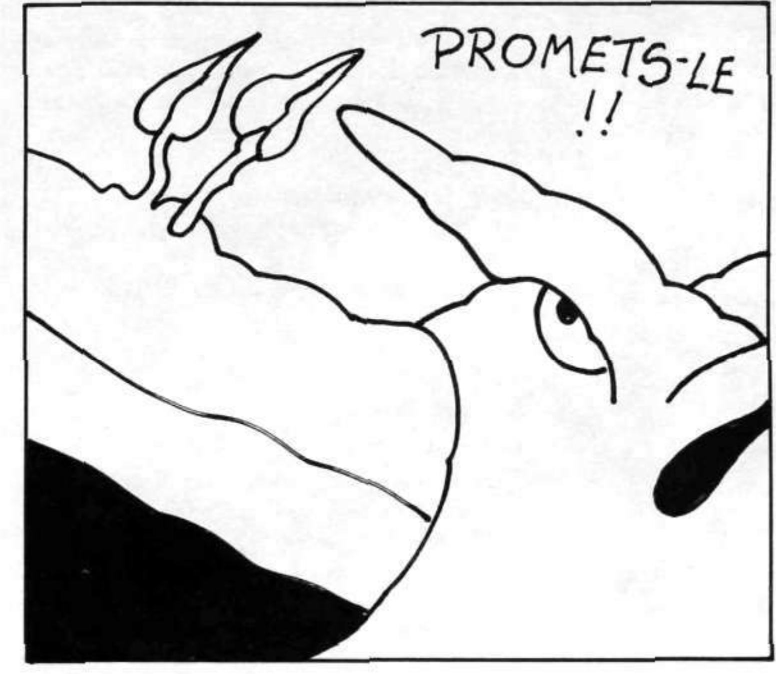

UN HOMME ARBRE ?? POUAH! QUELLE HORREUR! DES RACINES DANS LA GORGE. ÇA NE DOIT PAS GÔUTER BON!


ÉCOUTE-MOI!


JE TE PARLE A TRAVERS LES FEUILLES. TU DOIS TROUVER LA SCROFA !!

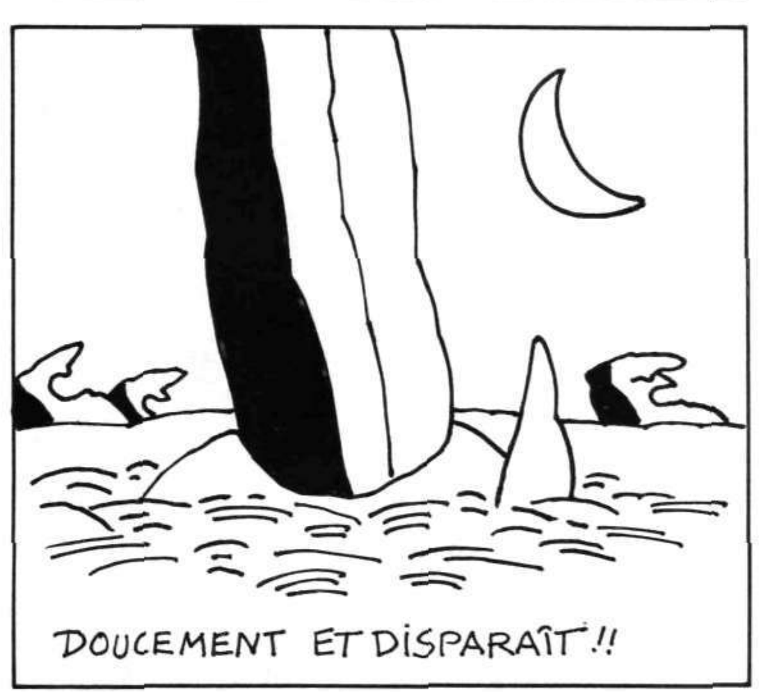

C'EST ELLE QUI DETIENT LE POUVOIR!! LA SOLUTION DU MYSTÈRE ... HAH.. DE LA DESTRUCTION DE LA TERRE REPOSE ENTRE SES JAMBES...! HAHH!!




PROMETS-LE !!


PROMIS !!


ET L'HOMME-ARBRE S'ENFONCE TOUT...


DOUCEMENT ET DISPARAÎT !!


LE VRAI RETOUR À LA TERRE ! BON ! EN AVANT, L'AVENTURE COMMENCE !
(A SUIVRE)

vice versa

RÉDACTION

Directeur
LAMBERTO TASSINARI

Adjoint à la rédaction
GIOVANNI CALABRESE

Directeur artistique
GIANNI CACCIA

Responsables de section
Arts visuels: MARIE-JOSÉE THÉRRIEN
Bande Dessinée: VITTORIO
Cinéma: ANNA GURAL-MIGDAL
Danse: ALINE GÉLINAS
Environnement: TOM SHIVELY
Essai et théorie littéraire: RÉGINE ROBIN
Fiction: MARIE JOSÉ THÉRIAULT
Le vice intelligent: BERNARD LÉVY
Livres en capsules: CHRISTIAN ROY
Musique: JEAN RENÉ
Poésie: ELETTRA BEDON
Société: MYRIAME EL YAMANI, NICOLAS VAN SCHENDEL
Théâtre: WLADIMIR KRYSINSKI

À l'étranger
Bureau de Paris, directeur: FULVIO CACCIA,
Tél.: 43.66.48.68

Correspondants:
Bologna: PAOLA PUCCINI
Bruxelles: PIERRE-YVES SOUCY
New York: PAOLO SPEDICATO, GIOSE RIMANELLI
Paris: ANNIE CHEVREFILS DESBIOLLES
Roma: CAMILLO CARLI
Toronto: DOMENICO D'ALESSANDRO
Los Angeles: PASQUALE VERDICCHIO

Ont participé à ce numéro:
CLAUDIO ANTONELLI, FULVIO CACCIA,
ANTONIO D'ALFONSO, MYRIAME EL YAMANI,
JOHN GRANDE, ANNA GURAL-MIGDAL,
MURRAY JOHNSTON, EVA LEGRAND,
TOMASZ MATKOWSKI, JERZY POMIANOWSKI,
RÉGINE ROBIN, CHRISTIAN ROY,
PIERRE-YVES SOUCY, THOMAS STEINFELD,
MARIE-JOSÉE THERRIEN, NICOLAS VAN SCHENDEL

Correction (anglais)
SUZY SLAVIN

Illustrateurs
NORMAND COUSINEAU, GÉRARD DUBOIS, PERAHIM,
ALAIN PILON, ALAIN RENO, KAMILA WOZNIA KOWSKA

PHOTOGRAPHES
IRENA KOMAR

ADMINISTRATION

Comité consultatif:
CÉLIA BENGIO
LORRAINE BOISVENUE
GIANNI CACCIA
DOMINIQUE DE PASQUALE
LAMBERTO TASSINARI

Secrétaire administrative
DIANE PUGLIESE

Régie publicitaire:
GHYSLAINE LAFRENIÈRE
Tél.: (514) 393-1853

Abonnements:
NICOLAS VAN SCHENDEL
Tél.: (514) 393-1853

PRODUCTION TECHNIQUE

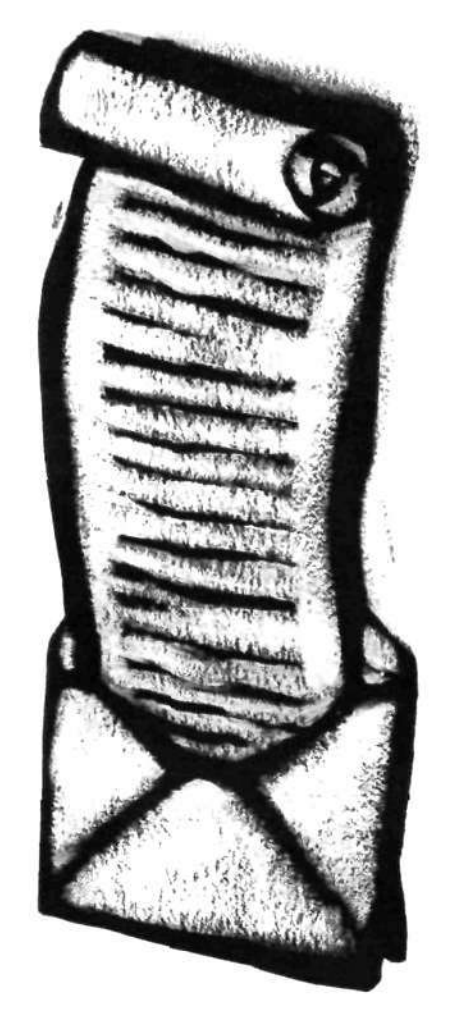
Photocomposition et montage
CONCEPT MÉDIATEXTE INC. Tél.: 272-9545

Impression
GROUPE LITHO GRAPHIQUE TÉL.: 331-0370

Date de parution
MAI 1990
Magazine transculturel publié cinq fois par année par
les Éditions Vice Versa Inc.
C.P. 127, SUCC. ST-HENRI
MONTRÉAL, QC, CANADA H4C 3M3
Tél.: (514) 393-1853

Distribution
LES MESSAGERIES DYNAMIQUES (Québec)
Tél.: 332-0680,
E.M. PRESS (Ouest Canadien et Maritimes) Tél.: 374-9811
QUÉBEC-LIVRES (en librairie) Tél.: 327-6900
NAVILLE S.A. (Suisse),
Tél.: (0220435600)

Dépôt légal
Bibliothèques du Canada et du Québec
Deuxième trimestre 1990. Courrier de deuxième classe
Enregistrement No 6385
Envoyer tout changement d'adresse à: Vice Versa, C.P. 127, Succ. St-Henri, Montréal, Qc, Canada H4C 3M3. La rédaction est responsable du choix des textes qui paraissent dans le magazine, mais les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs. Vice Versa bénéficie de subventions du ministère des Affaires culturelles, du Conseil des Arts du Canada ainsi que du ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration. Vice Versa est membre de l'AEPCQ. Vice Versa n'est pas responsable des documents qui lui sont adressés.
ISSN: 0821-6827



LETTRES, LETTERE, LETTERS

Votre dernier numéro m'a fasciné. Je l'avais entrouvert, comme je fais souvent entre deux départs. Mais je suis restée prise et je l'ai lu d'un couvert à l'autre, comme jamais je ne l'avais fait. Quel merveilleux choix d'articles, autant ceux sur l'Orient, que sur les tiraillements d'ici. Une ouverture sur un monde peu connu et surtout peu senti, que vous rendez réel et palpitant. Un heureux mélange de *beauté et de questions. Un labyrinthe d'idées* et d'images. Des siècles de culture vus de l'intérieur. Voilà tout ce qu'est Vice Versa pour nous québécois de souche.

Aude Dufresne
Montréal

Queridos amigos de *ViceVersa*:

A través de la revista italiana *La Rivisteria* he sabido de vuestra existencia y he decidido pediros que formalizéis mi subscripción anual a la revista, o que me la vayaís enviando contrareembolso. He leído que aparecen artículos en inglés, francés, italiano y español. Aunque yo solo me expreso en catalán, os agradezco el gesto, porque así es más fácil *que los lingüistas de todos los países tenga*mos acceso a publicaciones como la vuestra. Enhorabuena.

Mavi Dolç i Gastaldo
Barcelona

Écrivez-nous • Scriveteci • Write to us

Un mito salvato dai comici

(da pagina 55)

pubblico di Mosda, Pietroburgo, Kiev, Odessa, Sono impressioni immortalate da Isaak Babel' nel suo incantevole racconto «Di Grasso». Grazie alle ritrovate recensioni di Amfiteatrov, Beskin ed altri critici dell'epoca era possibile dimostrare quale fosse lo scenario concreto del racconto, quali commedie i siciliani avessero portato ad Odessa e quale fosse l'obiettivo importante e pericoloso che si poneva Babel' nel descrivere proprio questo attore ed il suo modo di recitare coraggioso ed incurante dei rigori nell'anno 1937, l'anno della grande purga e del grande silenzio.

Nella compagnia di Grasso recitava allora Angelo Musco oggi tanto celebrato. Vi era ritornato un anno prima, dopo un malriuscito tentativo, durato solo tre mesi, di formare una propria troupe.

Vale la pena sottolineare, che sia Grasso che Musco hanno lavorato sotto il fuoco quasi incessante della critica nazionale. Ci è difficile comprendere oggi la violenza con la quale al tragico Grasso e al comico Musco si rimproveravano spesso il provincialismo artistico ed il delitto politico di aver diffamato la propria terra. Le testimonianze polacche e russe vanificheranno invece entrambe le pretese.

D'altronde al volgere del secolo sui palcoscenici dell'Altra Europa regnava e si innalzava la noia della provincia scandinavo-tedesca. Se non fosse stato per Stanislawskij, Cechov non avrebbe mai visto le scene. In Polonia l'opera del neoromantico Wyspianski ha dovuto attendere una generazione, prima di venir degnamente messa in scena da Leon Schiller. In questa situazione gli spettacoli delle compagnie siciliane sono apparsi *come manifestazioni non solo di vigore* e passione ma anche di una stilizzazione giusta, perché non inventata, ma sorta sul terreno naturale della tradizione genuina. Che non è una tradizione qualunque, e pur essendo riposta, persiste ininterrotta nei riti, negli spettacoli popolari e persino nello stile dalla vita quotidiana, fin dal sorgere della civiltà e dei miti mediteranei. Ciò che tanto piacque agli spettatori russi fu sopratutto quella «in*dipendenza spirituale» che Antonio Gramsci* avvertì in Angelo Musco. Ed infine, forse se non ci fossero state le tournées teatrali di Grasso e Musco, per molti loro contemporanei nel vasto mondo, l'Italia sarebbe rimasta un paese delle venerabili rovine, dei dischi di Enrico Caruso, e dell'impresa di Tripoli. Les tournées degli attori catanesi invece hanno avuto nell'Europa dell'inizio del secolo quasi lo stesso ruolo svolto in seguito, dopo la se*conda guerra mondiale, dal grande cinema* italiano. Senza nascondere la miseria e il ridicolo della vita quotidiana, hanno imposto al mondo di ammirare quegli artisti ed il paese dove, nonostante tutto, alla fine si trova sempre qualcuno capace di dire in modo bello e chiaro pane al pane e vino al vino. Almeno sulla scena e sullo schermo. Pazienza! □

x/ crf. «Tempo Presente» Nr; 61-62, 1986, p. 42: «Tra Odessa e Cariddi».

ILLUSTRATION: PIERRE PRATT

PIRELLI,
L'ART DE DONNER DU CARACTÈRE
À VOTRE VOITURE.

